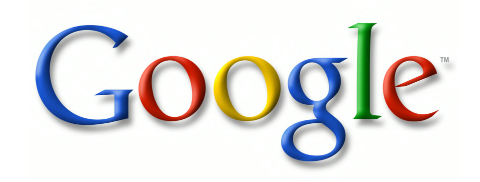



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA

SCANDINAVIE

VENGÉE.

LA
SCANDINAVIE VENGÉE

DE

L'accusation d'avoir produit les Peuples barbares qui détruisirent l'Empire de Rome;

PAR J.ES GRABERG DE HEMSO,

PROCONSUL DE LL. MM. SUÉDOISE ET SARDE AU MAROC;

Membre de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, de la Société royale des Sciences d'Upsala, de la Société royale patriotique suédoise, et de la Société italienne des Sciences, Littérature et Beaux Arts; Correspondant de l'Académie royale des Belles-Lettres, Histoire et Antiquités, et de celle d'Agriculture de Stockholm, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut et de la Société royale des Antiquaires de France, de la Société royale de Littérature scandinave de Copenhague, de l'Institut royal des Pays-Bas, des Académies de Turin, Madrid, Lisbonne, Florence, Lucques, Lyon, Marseille, Cortone, Alexandrie, Sienne, Valdorno; Lund, Zurich, etc.

« *Fa'tt manttu, fylcir, fornra spialla,*
» *Er hu' authlingom o'saunno bregthr.* »
HELGA QVIDA I.

A LYON,
DE L'IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM,
RUE DE L'ARCHEVÊCHÉ, N.° 3.

1822.

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR GUSTAVE,

COMTE

DE WETTERSTEDT,

L'un des Seigneurs du royaume de Suède, Chancelier de la Cour, Chef du Département des Affaires coloniales, Chevalier et Commandeur des Ordres du Roi, Chevalier de l'Ordre royal de l'Aigle rouge de Prusse première classe, Chevalier grand'croix de l'Ordre impérial de saint Léopold d'Autriche, l'un des dix-huit de l'Académie suédoise, Membre de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, Membre d'honneur de la Société royale des Sciences d'Upsala, de l'Académie royale des Belles-Lettres, Histoire et Antiquités de Stockholm, et de celles d'Agriculture et de Musique de la même ville, de la Société royale patriotique suédoise, de la Société italienne des Sciences, Littérature et Beaux-Arts, etc. etc.

Monsieur le COMTE,

Une partie de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence, a déjà été soumise à l'examen du Public à différentes époques. Si je reviens aujourd'hui sur le même sujet, c'est parce que le temps m'a convaincu que pour le traiter pertinemment il ne suffisait pas d'avoir dirigé, depuis long-temps, vers ce but et mes études et mes recherches ; mais qu'il fallait partir

de principes certains, lumineux et féconds en grandes conséquences, et resserrer, dans un cadre circonscrit, tous les témoignages que l'Histoire me fournissait, les inductions que l'on pouvait en tirer, et les résultats qui m'ont paru en être les conséquences.

C'est principalement sur ces résultats, exposés ici pour la première fois, que j'ose aujourd'hui appeler l'examen de Votre Excellence, et de tous les amis et protecteurs des antiquités de la patrie et des études historiques.

Ce ne sera pas, j'en suis sûr, devant Votre Excellence que j'aurai besoin de m'excuser d'avoir osé me livrer à une entreprise aussi hardie que celle de renverser un système généralement adopté par les meilleurs antiquaires scandinaves. Les résultats que je présente ici, avec déférence et respect, aux lumières des véritables amis de l'histoire du Nord, n'ont pas échappé

à la pénétration des historiens plus modernes de la Suède, à qui, ce me semble, il ne fallait qu'un peu de courage pour les mettre en œuvre. Personne ne peut aimer plus que moi sa patrie; personne, j'ose le dire, n'est plus animé que moi de zèle pour la gloire ancienne et moderne de la Scandinavie; mais jamais je ne saurai donner le nom de patriotisme à la fureur de faire sortir du pays qui m'a vu naître, des essaims de Barbares qui ont désolé la terre. Cependant, j'avouerai que l'engouement pour Rome, puisé, dès ma première jeunesse, chez des auteurs latins qui m'apprirent que la monarchie romaine fut anéantie par les Goths, m'a long-temps fait suivre ce même courant, où un patriotisme peu réfléchi avait entraîné les Pères de l'histoire scandinave. Ce fut dans l'Italie, cette terre classique, jadis tant ravagée par de prétendus Barbares du Nord, que,

lassé d'entendre toujours répéter les reproches faits à la Scandinavie de les avoir produits, j'eus le désir d'examiner si et jusqu'à quel point ces reproches étaient fondés sur la raison et sur l'histoire. Je trouvai cette tâche plus laborieuse que difficile.

Constamment soutenu par le sentiment de la vérité, et certain qu'on ne la trouve pure qu'à la source, et que ce n'est point à la surface qu'on la rencontre, mon premier soin fut de lire et de méditer, avec la plus grande attention, tous les auteurs que j'ai cités dans le cours de l'Ouvrage qui paraît maintenant sous les auspices de Votre Excellence. J'ose me croire bien payé de mes peines, puisque je suis arrivé à des résultats qui font raison de la véritable gloire de ma patrie. Les matériaux rassemblés pour ce petit Ouvrage auraient pu composer un énorme volume ; mais j'ai dû m'attacher à les

resserrer et à dire, soit dans la refonte de ce que j'ai déjà publié, soit dans l'exposition des aperçus nouveaux, le plus de choses dans le moins de mots possibles. VOTRE EXCELLENCE et le Public jugeront si j'ai trop présumé de mes forces.

A l'égard de l'époque du dernier Odin, je n'ai pas été le premier qui ait entrepris de la rabaisser au-dessous de l'ère vulgaire. Il y a plus de deux siècles que le saxon Pierre Weiss entrevit qu'il n'y avait que ce moyen pour asseoir l'histoire du Nord sur des bases plausibles. Le savant polygraphe suédois, Olof de Dalin, adopta, dans sa grande Histoire, le système de Weiss, mais sans l'appuyer de preuves suffisantes. Thunmann, Gatterer, Spittler et Hüllmann, se sont successivement rapprochés, plus ou moins, de l'époque qui paraît la plus probable; et c'est d'après la lecture de leurs ouvrages, comparée à celle des

auteurs anciens, que je me suis fortifié dans mon opinion, que l'unique moyen de résoudre ce grand problème historique, est de mettre les généalogies scandinaves sur la même ligne que celles des Anglo-Saxons et des autres nations du moyen âge, mais sans confondre ces généalogies avec les séries des règnes. Je sais que des écrivains, d'ailleurs estimables, mais qui ne connaissaient pas même le nom de Sigge Fridulfson, ont nié et les exploits et les voyages, en un mot, l'existence de ce dernier Odin. A des savans de cette force je n'ai rien à dire. Mais lorsque un historien danois, M. Kierrulf, soutenant ce pyrrhonisme, proclame l'erreur dans un ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, c'est un caprice que je ne saurai que déplorer. Il est arrivé au sujet d'Odin, comme à celui de tant d'autres personnages de l'histoire : on en a tant dit et écrit de balourdises et

de rêveries ; on s'est tant efforcé d'en faire un prince d'Ilion, un magicien, un imposteur, de l'identifier avec Priam, avec Ulysse, avec Antenor, etc., que les savans, à qui ces discussions devaient paraître au moins ridicules, ont fini par douter de son existence, comme on a douté et qu'on doute encore de celle d'Hercule et d'Homère.

J'aurais dû peut-être revenir, dans cet Ouvrage, sur l'imputation de barbarie dirigée contre les anciens habitans de la Scandinavie, par des écrivains pour le moins inconsidérés. Ce nom de *Barbares* a souvent été appliqué à un peuple non civilisé, que les conjectures rapprochaient d'un peuple civilisé, de manière à faire ressortir le contraste de leurs conditions. Mais avec quels peuples a-t-on pu comparer les Scandinaves des premiers siècles du moyen âge, pour les nommer Barbares? Est-ce avec ces Romains abrutis, auxquels le

grand Théodorik eut à dire : *Imitez mes Goths, dont la valeur dans les batailles ne peut être égalée que par la douceur de leurs mœurs dans la vie domestique ?* ou avec ces Grecs qui ensanglantaient le monde pour des querelles de théologie scolastique, et qui voyaient, avec volupté, leurs souverains faire dévorer par des bêtes féroces, dans les jeux du cirque, les chefs de leurs ennemis faits prisonniers à la guerre ? Ce n'est donc ni la réflexion, ni le raisonnement qui ont commis l'injustice. Un poète latin, exilé vers les bouches du Danube, appela *Barbares du Nord* les peuples qui l'entouraient ; et ce trait de mauvaise humeur, ou de licence poétique, a passé en proverbe. C'est la pauvreté des langues du midi de l'Europe, dans lesquelles furent écrites nos premières histoires, qui a fait donner à des hordes sauvages, féroces, vivant sans lois ni politesse, le même nom qu'à

des peuples pacifiques, industrieux, sages, mais dont la civilisation, par fois étonnante, n'était pas athénienne ou romaine, ou à des étrangers qui ne parlaient pas la langue grecque ou latine. Pour l'honneur de l'Histoire et de ceux qui l'ont écrite, il faut croire que c'est dans cette dernière acception que le nom de *Barbares* a été donné aux anciens habitans de ma patrie.

Je me flatte d'avoir démontré, dans un autre ouvrage, que dans le premier sens ce nom de Barbares ne peut, pour le temps des grandes migrations des peuples, être appliqué aux habitans de la Scandinavie. C'était, dans ce temps-là, l'empire romain qui présentait un véritable *état de barbarie*, puisque la corruption l'avait précipité dans un état de dissolution qui finit entre les mains des prétendus Barbares, beaucoup moins barbares que les descendans dégénérés des conquérans du monde.

Heureusement les siècles sont passés où les nations de l'Europe se distribuaient les unes aux autres la dénomination de Barbares. Toutefois il se trouve encore des écrivains sans pudeur qui osent, dans des libelles impertinens, ravaler la civilisation actuelle de notre belle Scandinavie au niveau de celle des Maures et des Caraïbes. J'en ai dit quelque chose dans le cours de l'Ouvrage que j'ai maintenant l'honneur de présenter à VOTRE EXCELLENCE ; j'eusse peut-être mieux fait d'abandonner ces écrivassiers à tout le mépris dont ils sont dignes.

Mais comment réprimer son indignation dans des occasions pareilles ? Je vous avoue, MONSIEUR LE COMTE, que mon cœur est saisi quand je vois l'Histoire déshonorée à ce point ; mais aussi, que Votre bienveillance et l'état florissant des bonnes études dans ma patrie me consolent ! Eloigné depuis vingt-huit ans des lieux de ma naissance, et fixé

dans

dans un pays vraiment barbare, je puis bien dire, avec le chevalier romain relégué à Tomi, que

Per tantum terræ, tot aquas, vix credere possim
Indicium studii transiluisse mei;

Mais cela n'empêche pas que je ne m'instruise de ce qui se passe sur les bords du Mælar. Et comment ne saurais-je pas combien VOTRE EXCELLENCE y est aimée et considérée, soit du meilleur des Rois, soit des deux peuples qu'il gouverne, soit enfin des sociétés savantes et littéraires qui, bien que la jeunesse ne soit pas un âge à oracle, Vous comptèrent entre les oracles de la langue suédoise, lorsque Vous n'étiez encore que dans la fleur de vos années? Comme j'aurais mauvaise grâce de vouloir faire ici le panégyrique de VOTRE EXCELLENCE! je me bornerai, MONSIEUR LE COMTE, à vous assurer que ce que j'admire le plus en Vous, c'est le Citoyen vertueux et le

Fonctionnaire public loyal et infatigable. Ce cœur si bien fait et si généreux, ces soins zélés et assidus pour le bonheur de vos concitoyens, me charment bien plus que votre savoir et votre éloquence.

Mais il faut laisser cette matière à ceux qui travailleront à faire l'éloge de Votre Excellence; pour moi mon seul but est de Vous rendre un témoignage public de ma gratitude et du profond respect avec lequel je suis,

Monsieur le COMTE,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Jacques GRABERG DE HEMSO.

Tanger, ce 15 Février 1821.

LA

SCANDINAVIE

VENGÉE

De l'accusation d'avoir produit les Peuples barbares qui détruisirent l'Empire de Rome.

INTRODUCTION.

O'svithr mathr lætr opt qvethin
Verri orth enn vithi.

SIGURDRIFU MAL.

PAR quelle fatalité l'erreur, une fois introduite dans quelque branche de l'Histoire, s'y maintient et s'y perpétue-t-elle avec le cours des siècles? C'est que le demi-savoir, pire que l'ignorance, les préjugés nationaux, la routine et l'esprit de système ont de tout temps conspiré à obscurcir et embrouiller des faits historiques qui, discutés par des écrivains judicieux, eussent été susceptibles de solutions satisfaisantes.

La source de beaucoup d'erreurs de ce genre est, à mon avis, dans la paresse naturelle à l'esprit humain, toujours enclin à se reposer sur un guide, s'endormant, pour ainsi dire, jusqu'à courir le risque de s'égarer, au lieu de s'assurer par des observations et des rapprochemens très-faciles à faire, si le chemin qu'il suit est celui qu'avouerait une saine critique. En fait d'histoire, comme en fait de géographie, une fois qu'on est parvenu à se former

des principes de critique sûrs, on doit avoir le courage de se diriger d'après ses propres lumières plus que d'après celles des autres. On ne mérite ni de trouver, ni de connaître la vérité, si l'on n'ose point soulever le voile qui la couvre.

C'est une erreur de cette sorte, existante depuis treize siècles, que j'ose entreprendre de relever, en démontrant, dans cet écrit, que *JORDANES* ou *Jornandes*, goth, ou plutôt alain, prétendu évêque de Ravenne, rêvait, s'il n'était pas en délire, lorsqu'il avança, dans son Histoire des Gètes, que les Scythes ou Goths étaient originaires de la Scandinavie, à laquelle ce savant prélat donna le nom de *Scanzia*.

Cette opinion, toute absurde qu'elle est, a été adoptée aveuglément par tous les historiens qui sont venus après Jordanes ; c'est qu'ils trouvèrent plus commode de marcher sur ses traces, que de se frayer eux-mêmes une route nouvelle. Aussi l'histoire générale de l'Europe a-t-elle été assise, par ces écrivains inconsidérés, sur des bases tout à fait erronées. On a répété les rêveries de l'évêque de Ravenne, parce qu'il prétendit avoir copié des auteurs plus anciens, dont l'existence n'est rien moins

que prouvée. Son assertion, consignée en deux mots et en sens conjectural dans son ouvrage sur les Gètes, et fondée sur un simple *ut fertur*, a été adoptée, soutenue et prônée sous le nom imposant de l'antiquité, par la foule innombrable de faiseurs d'histoires et de livres, habitués la plupart à se copier, sans discernement, les uns les autres, et ne cherchant qu'à grossir sans peine le nombre et l'épaisseur de leurs volumes. Toute grossière qu'elle est, cette erreur, consacrée par une si longue suite de siècles, est encore de nos jours tellement enracinée, que celui qui se lève pour la combattre doit s'attendre à voir ramasser le gant par tous les érudits de l'Europe, et surtout par ceux de quelques contrées du Nord, qui, séduits par une fausse ombre de gloire, ont l'air de s'imaginer qu'on veuille déshonorer leur patrie en lui contestant la prérogative d'avoir été, suivant la bizarre expression de Jordanes, la *fabrique du genre humain et la pépinière des nations*.

On sera étonné, sans doute, de voir que c'est un enfant de la Scandinavie, né dans cette même *Gothiscanzia* dont Jordanes fait tant de bruit, qui s'arme intrépidement du bouclier de la vérité pour ôter à sa patrie la

prétendue gloire d'avoir fourni à l'Europe sa population moderne. Heureusement nous ne sommes plus dans le siècle où un de mes compatriotes, le professeur Vérélius, appelait la vindicte publique contre ceux qui ne croyaient pas fermement que les Goths, vainqueurs de Rome et de Séville, fussent sortis de la Suède. Voilà, s'il en fût jamais, de l'intolérance même dans l'Histoire; mais à quoi ne devoit-on pas s'attendre de la part d'un écrivain qui, ailleurs, voulait qu'on assommât avec des pierres runiques tous ceux qui rabaissaient la haute antiquité des runes? La vérité est une, seule, et tôt ou tard doit tomber le voile dont elle fut couverte. D'ailleurs, les trois royaumes du Septentrion ont trop d'autres droits à l'estime, à l'admiration et à la reconnaissance des peuples du midi de l'Europe, pour avoir besoin d'une gloire mendiée, ni d'une célébrité acquise et soutenue à force de sophismes, et dont la splendeur ne serait, dans tous les cas, que trop obscurcie par la barbarie de leurs prétendus enfans; célébrité, au reste, formellement contredite par tant de témoignages et de monumens historiques. La première loi qu'un historien doit s'imposer, c'est d'aimer et de proclamer la vérité; et c'est en effet l'aimer,

que de la chercher jusqu'au milieu des erreurs et des fausses circonstances, à dessein de l'en dégager.

J'ose donc me flatter que les esprits éclairés de l'Europe méridionale, qui ont accueilli avec indulgence ce que j'ai publié ailleurs sur l'état civil et moral des anciens Scandinaves, conviendront tous avec moi qu'une pareille gloire, au lieu d'avoir un prix quelconque, serait plutôt injurieuse pour un peuple qui, à une époque où son nom était encore inconnu dans l'histoire, et tandis que les nations du Midi s'entre-déchiraient par des guerres sanglantes et se livraient à tous les excès, possédait déjà, dans le *Hava-Mál*, ouvrage sublime, unique dans son genre, le monument le plus glorieux qu'une nation puisse présenter pour preuve de sa civilisation et de sa moralité civile et religieuse. Non, les nuées de Barbares qui inondèrent et dévastèrent l'Europe dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ne sortirent jamais des contrées glaciales et des côtes inhospitalières de la Scandinavie, où un peuple pacifique et vertueux, tel que le dépeint Tacite à la fin du premier siècle, fut lui-même, un peu plus tard, victime de l'invasion universelle.

Je voudrais qu'on appelât *Assassin de l'His-*

toire celui qui le premier confondit sous les noms de Celtes, de Scythes et de Sarmates, tous les anciens habitans de l'Europe, que nous appelons barbares et qui furent pourtant nos pères. Ces dénominations n'offrent plus à l'esprit aucune idée historique déterminée, puisqu'il est démontré qu'elles ne représentent ni des peuples, ni des tribus qui eussent le nom, l'origine, la langue et les mœurs communes, mais simplement des régions du globe, ou des masses conglomérées de diverses peuplades, comme aujourd'hui les noms collectifs d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains, d'Américains, d'Indiens, de Tatars, de Maures, de Cafres, etc. On sait que les Grecs et les Romains nommaient Scythes et Sarmates tous les peuples du nord de l'Europe et de l'Asie, placés hors des limites de leurs connaissances géographiques, tout comme nous appelons Nègres tous les habitans de l'intérieur de l'Afrique.

Pour rester dans mon sujet, je ne dois parler ici que des Scythes ou Goths que Jordanes prétend avoir reflué de la Gothiscanzia, ou de l'île actuelle de Gottland, ma patrie. La question se présente d'abord sous deux aspects principaux, c'est-à-dire, que je dois examiner en premier lieu s'il y a possibilité que cette

Scanzia ait été en état, dans les siècles dont il s'agit, d'expédier au dehors de nombreuses colonies de guerriers, et par conséquent si les Goths ont pu sortir de là; en second lieu si, étant venus d'autres pays, ils ont aussi inondé la Scandinavie, comme ils inondèrent le midi et l'occident de l'Europe. Du contact et des conséquences de ces deux points de discussion résultera, je n'en doute pas, la connaissance de la véritable origine de ces peuples que les Italiens appelèrent Barbares, lorsqu'il devint du bon ton de leur attribuer la ruine des lettres, des arts et de toutes les institutions civiles dans la partie de l'Europe déjà parvenue à une espèce de civilisation perfectionnée.

Je le répète: quand on cherche la vérité, et surtout lorsqu'on écrit l'histoire, il faut n'être d'aucun pays. C'est dans ce principe que j'ai composé le présent ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

IMPOSSIBILITÉ LOCALE ET HISTORIQUE DE L'ORIGINE SCANDINAVE DES PEUPLES BARBARES DU MOYEN AGE.

> » *Bastami sol che chi ha i dui occhi il veda.* »
>
> ALFIERI.

I.

LOUIS-AUGUSTE SCHLOZER, auteur d'une bonne histoire universelle du Nord, écrivain aussi profond qu'infatigable, quoique souvent peu fortuné dans ses inductions, finit, après cinquante années de recherches, par déclarer qu'il n'avait rien pu découvrir de positif à l'égard des véritables habitans primitifs de la Scandinavie. Je ne crois pas qu'il y ait, même dans le Nord, un seul homme qui puisse, encore aujourd'hui, dire là-dessus plus que Louis-Auguste Schlozer. Disons ici comme partout ailleurs : les origines de tout se sont perdues pour nous ; le temps a déchiré les premiers feuillets de nos histoires. Quant aux Scythes, tout est plein de leur nom sur la

terre ; mais il faut convenir avec le dernier historien du monde primitif, que ce nom de Scythes est presque tout ce qui nous reste de leur histoire.

La première notion tirée de l'antiquité, que l'Histoire nous présente de la Scandinavie, est puisée dans la relation du voyage de Pythéas, dont le nom seul, malgré les brocards de Strabon, a répandu plus de vraie gloire sur la ville de Marseille, que tous les hauts faits des Goths n'auraient pu en répandre sur la Scandinavie. En véritable observateur auquel rien n'échappe, ce célèbre voyageur visita les contrées du Nord dans l'année 256 avant notre ère, peut-être même dès l'an 327, comme ont voulu le prouver les académiciens Bougainville et Laplace, et comme l'a soutenu naguères mon savant ami et collègue M. le chevalier Dominique-Albert Azuni, dans un petit ouvrage pétri d'érudition, intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille*. La *Basilia*, ou reine des îles de Pythéas, est très-certainement la *Scanzia* ou *Scandria* de Jordanes, appelée par la suite diversement *Baltea*, *Codanonia*, *Scandia*, *Scancia* et *Scandinavia*.

Voici la description que le philosophe-navigateur marseillais nous a laissée de cette région éloignée. Placée, dit-il, sous le ciel le plus rigoureux, couverte, la majeure partie de l'année, de glaces et de neiges, hérissée de montagnes escarpées, cette partie du monde ne présente guère que des roches arides, des lacs nombreux et d'une grande étendue, enfin des forêts impénétrables, sur les bords d'une mer continuellement trouble, mais tranquille et presque sans mouvement, au delà de laquelle, suivant l'expression de Tacite, la nature cessait d'exister.

Pline ne parlait donc pas sérieusement lorsque, disséminant la tribu des Hillévions dans cinq cents villages sur la petite portion connue de cette contrée, il disait que ce canton était appelé un autre monde. M. Gosselin, avec toutes ses vastes connaissances, a renchéri encore sur la bévue du géographe latin, lorsque, transportant la Scandinavie du lieu où la nature l'a placée, il établit cet *autre monde* de Pline dans un coin de l'île de Fünen. Je ne crois pas qu'il puisse aujourd'hui entrer dans l'esprit d'un habitant de cette île d'appeler un canton de son pays *alterum orbem terrarum*. Au surplus, mon savant collègue, dans l'aca-

démie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, n'a pas même eu, dans cette translation, le mérite de la nouveauté, puisqu'il existe à Florence, dans le cabinet de feu mon ami M. le chevalier baron de Baillou, une mappemonde admirablement gravée sur bois par un *Maestro Vavassore ditto Vadagnino*, sur laquelle l'île de Fünen porte le nom de *Scandia*. Cette carte est du quinzième siècle, et rien n'empêche que M. Gossellin ne l'ait vue. Ces quiproquo rappellent naturellement le savant polygraphe toscan, le docteur Lami, qui, trouvant maintes fois des personnes obstinées à soutenir les erreurs qu'il relevait, finissait par leur dire : *Giacche Ella ha detto un solenne sproposito, di grazia, la non ci faccia il manico.*

II.

Mais revenons à notre Scanzia. Plus de quarante-deux siècles se sont écoulés depuis le déluge jusqu'à nos jours; cependant, les premières notions positives que nous ayons sur le nord de l'Europe, ne remontent pas au delà de deux mille ans. Dans le Midi même, où l'art de peindre et de transmettre aux autres les idées et les paroles, et celui de conserver les

souvenirs de l'Histoire, furent inventés et cultivés beaucoup plutôt, il faut chercher l'origine des divers peuples à travers les fables et les ténèbres épaisses dont elle est toujours enveloppée. De quel œil devons-nous regarder cette foule d'écrivailleurs qui, même de nos jours, perdent leur temps à courir après les enfans de Noé et de Japhet pour les conduire, le compas et la plume à la main, des portes de l'arche et de la tour de Babel, jusque sous le cercle arctique, leur faisant faire régulièrement, et toujours dans la même direction, cent lieues par siècle ? Comment devons-nous qualifier un ouvrage, chargé d'ailleurs d'une immense érudition, dans lequel Gérard Schonning a forgé à la Scandinavie, en quarante feuilles d'impression in-4.°, des annales qui remontent jusqu'à dix-sept siècles avant l'ère vulgaire ?

Jean Store, archevêque d'Upsala, qu'on appelle Jean *Magnus*, parce que le nom suédois de sa famille signifie *grand*, ayant ramassé, en un gros volume, tout ce qui avait été dit et écrit avant lui, et de bon et de mauvais, au sujet des Goths, voulut persuader le monde que la Gothiscanzia de Jordanes fut l'île actuelle de Gottland, qui, suivant les chroniques du Nord, ne fut découverte et peuplée que peu d'années

d'années avant notre ère par le nommé Thialver, fils de Gude. Bien plus, le prélat upsalien, non content de suivre en ce point les traces de celui de Ravenne, prétend encore déterminer l'époque du passage des Goths ou Scythes dans cette île, qu'il fixe précisément à l'année 875 après le déluge, époque qu'il veut ensuite, je ne sais trop comment, faire coïncider avec l'année 1430 avant Jésus-Christ. D'un autre côté, Olaüs Magnus, frère et successeur de Jean, après avoir fait une éloquente description de l'île de Gottland, soutient aussi qu'elle a été peuplée par les Goths ou Scythes, venus de la Scandinavie.

Mais comment concilier cette opiniâtreté de vouloir donner une aussi antique existence connue à une île de soixante lieues de tour; avec la profonde obscurité dans laquelle elle était encore tellement ensevelie, au temps où écrivait Adam de Brême, que cet auteur, bien qu'informé par l'homme le plus instruit des trois royaumes, par Sven Estridson, roi de Danemarck, désigne à peine cette île sous le nom confus de *Core* ou Courland, comme une île sauvage, peuplée d'hommes sans religion, de magiciens et de chevaux? Adam en eût sans doute parlé plus au long si, dans la fausse

supposition qu'elle faisait déjà alors partie du royaume de Suède, il n'en eût conclu qu'elle devait avoir été décrite par les auteurs de la vie de saint Ansgaire. Cependant, il suffit de lire les passages qu'il cite de cet ouvrage, pour être persuadé qu'il n'y est nullement question d'une île, mais de la terre ferme et de diverses villes, l'une desquelles était à cinq journées de chemin de la mer. Nous ne savons pas précisément quel fut le nom de cette fameuse île dans le siècle des irruptions des Goths; mais d'antiques traditions, des chansons populaires, passées de bouche en bouche depuis le temps des Skaldes, nous apprennent qu'elle fut nommée, par les premiers habitans, *Gode-God-land* ou *Gute-Gutland*, bonne terre des bonnes gens, ou peut-être des bons chevaux, dénomination qui s'accorde merveilleusement et s'identifie même avec celle de *Gautigoth* de l'évêque de Ravenne, qui ajoute que le peuple y était *acre hominum genus et ad bella promptissimum.*

Les Hapons et les Suomalais, issus de la grande et antique race sinnoise, formèrent la plus ancienne population de la Scandinavie; c'est un fait sur lequel on ne peut plus élever des doutes. Ces peuples furent, dans les siècles

suivans, repoussés vers le Nord et le Nord-Est, où ils demeurent aujourd'hui, par les Jotes ou Gutes, venus de la Germanie, et qui étaient maîtres de la péninsule aussi bien que de l'île de Gottland, lorsque le nord de l'Europe fut envahi par le fameux Alain Sigge Fridulfson, sous le nom imposant d'Odin. On ne sait rien de certain sur l'origine de ces Gutes; mais il est à présumer que cette nation germanique avait pour la première fois abordé dans l'île dont nous nous occupons, en voulant passer de la Prusse ou de la Courlande au continent opposé; et ces mêmes Gutes peuvent fort bien lui avoir donné le nom qu'elle porte, soit qu'il vienne de *god* ou *gut* (bon), ou de *gaute*, *gute* et *gude* (cheval ou cavalier). Il n'est pas douteux que les Gythons ou Guthons que Pythéas vit dans la Prusse actuelle, ne fussent les mêmes Gottons que Tacite trouva déjà passés partiellement en Suède, où ils sont ensuite placés par Pline, par Ptolémée, et par Mosès de Chorène ; ce qui prouve qu'ils ont passé du continent dans la Scandinavie, et non dans le sens contraire.

Paul Warnefridi, s'appuyant néanmoins de meilleures autorités que Jordanes, entreprit aussi de faire arriver les Vinnules et les

Lombards dans l'île de Gottland, qu'il nomme *Golanda*. D'un autre côté, les périples de Wulfstan et d'Othar, conservés dans la précieuse géographie d'Alfred, roi d'Angleterre, décrivent cette même île sous son nom actuel de Gottland. Mais aucun auteur ni en vers ni en prose, et qui plus est, aucune chronique, aucun saga islandais, qui ait parlé de cette île, n'en a rien dit qui pût seulement faire conjecturer qu'elle ait été la patrie, pas même le séjour momentané des Goths et d'autres peuples qui renversèrent le trône des Césars.

Il y aura de la hardiesse, peut-être, dans ce que je vais dire. Soit; mais je dois à ma conscience de déclarer ici toute ma pensée. Je défie tous les érudits de la terre de citer une seule autorité historique, de produire un seul fait vraiment authentique, qui puisse seulement faire conjecturer que c'est l'île de Gottland qui a vomi sur l'Asie, et delà sur l'Europe, ces nuées prodigieuses de peuples différant d'origine, de langage, de mœurs et de coutumes, réunis en masse, et confondus sous la commune dénomination de Goths ou Scythes.

III.

Il est difficile de concevoir comment des gens d'esprit ont pu lire les premières pages de l'histoire du Nord, sans y trouver les preuves les plus positives que la Scandinavie ne pouvait, dans les siècles reculés, être à même d'envoyer au-dehors les plus nombreuses armées dont l'histoire ancienne et moderne ait jamais parlé, au point de mériter les titres fastueux de *Officina gentium et vagina nationum*. Il existe assez de monumens des siècles dont nous parlons, pour prouver que ceux qui ont aveuglément ajouté foi à ces fables n'avaient pas la moindre idée de la position et de la nature de ces contrées, dont le sol est composé, en majeure partie, de montagnes pierreuses, de vastes lacs et de forêts qui ont une étendue immense, et un fond naturellement stérile pour toute autre production. Ces forêts occupent, même de nos jours, une grande partie des terres susceptibles de fécondité et de culture; on les laisse s'étendre jusqu'aux environs des villes et des villages, pour fournir aux besoins journaliers de bois pour le chauffage, pour la construction et pour tous les services

publics et particuliers. En un mot, il n'y a pas un homme instruit, capable de réflexion et habitué à chercher de bonne foi la vérité, qui ne sache qu'aujourd'hui, comme de tous les temps, la partie cultivable et cultivée de ce pays est infiniment plus petite que celle qui ne l'est pas.

Que si les défenseurs opiniâtres du système de Jordanes se replient à dire que ces contrées peuvent, sans qu'il y paraisse aujourd'hui, avoir été autrefois plus peuplées et mieux cultivées; appuyés de l'autorité d'Adam de Brême, des auteurs de la vie de saint Ansgaire, et de toutes les chroniques du Nord, nous leur répondrons que l'état de ces provinces, vers l'an 1000 de notre ère, ne présentait rien qui supposât un meilleur état précédent. Adam, qui avait obtenu du roi en personne les notices les plus exactes sur ces contrées, assure, dans la description de son voyage en Danemarck, fait vers l'an 1076, que ce royaume, le plus tempéré et le plus fertile, comme le plus méridional de la Scandinavie, et qui comprenait alors encore la Scanie, le Halland et la Blekingie, n'était peuplé, à proprement parler, que dans le voisinage de la mer, et que l'intérieur des provinces n'était qu'une forêt continue et impé-

nétrable. Le Vermeland, qui n'est pas même au nombre des provinces septentrionales de la Suède, était encore, dans le huitième siècle, un désert dans lequel on ne voyait aucune trace d'habitation humaine, lorsque Olof Fratelja parvint à s'y former un petit état, en abattant partie de ses vastes forêts. Le roi Anund, aïeul paternel d'Olof, fut, selon les histoires les plus accréditées, le premier roi de Suède qui entreprit de défricher les terres incultes ou couvertes de bois et d'arbres de haute futaie, et d'ouvrir, dans diverses directions, des routes sur toute l'étendue de ses domaines; ce qui lui mérita l'honorable surnom de *Brauta*, c'est-à-dire le Défricheur. Je ne parlerai point du Jemtland, du Helsingland, ni des autres provinces septentrionales qui, au commencement du neuvième siècle, étaient encore sans habitans; il ne s'y rencontrait, de loin en loin, que quelques Lapons ou quelques Finlandais, peuples qui sont certainement aussi d'origine asiatique, et qu'on n'a jamais pu confondre avec les Goths. J'ai dit ailleurs qu'ils furent les habitans primitifs de la Scandinavie; ils durent l'être, puisqu'ils n'ont pu y entrer que par la voie de terre ferme.

Or, si tel était, dans ces siècles, l'état des provinces méridionales de la Scandinavie, que devons-nous conjecturer de celles plus rapprochées du pôle et moins susceptibles de culture? Cette péninsule, d'ailleurs, n'est à vrai dire qu'un pays couvert de montagnes; et chez les nations septentrionales peu avancées vers la civilisation, et presque sans industrie, les montagnes sont rarement habitées.

Ajoutons à toutes ces raisons, que dans les temps presque sauvages l'agriculture devait être ou inconnue ou peu favorisée, ou totalement négligée; les individus n'avaient donc à choisir, pour se donner un état, qu'entre la profession destructive des armes et la nullité du repos encore moins favorable à la population. Le peuple, continuellement froissé entre les partis et les vengeances particulières, sans cesse en garde contre les attaques de voisins inquiets, n'avait d'autres moyens de se procurer quelque aisance que la violence, la rapine et la piraterie. Qui osera soutenir qu'un pareil état de choses ait dû être plus favorable à la propagation de l'espèce humaine, que celui où les biens et les personnes jouissent d'une protection constante, où les campagnes sont couvertes d'une riche agriculture, où fleu-

rissent, à la faveur de la tranquillité, tant d'opulentes cités; où la paix laisse respirer les peuples; où les maux de la guerre même n'atteignent qu'une partie de la population; où enfin le commerce, les manufactures et les arts offrent tant de ressources pour subsister, sans être réduits à abandonner ses foyers? Et cependant la péninsule scandinave, qui peut se vanter aujourd'hui de jouir de tous ces avantages et de bien d'autres encore, sous le gouvernement le plus paternel qui puisse exister, ne compte pas, à l'heure qu'il est, trois millions et demi d'habitans des deux sexes.

Pourquoi donc s'opiniâtrer à faire sortir de ces pauvres pays cette multitude innombrables de peuples, tandis que, comme je l'ai déjà dit, et comme je le dirai encore mieux ailleurs, toutes les histoires et tous les faits s'accordent pour prouver que ces peuples sont venus, ainsi que tous les Européens, de l'Asie, et qu'une fois entrés en Europe, ils sont tombés une partie, par choix, sur l'immense colosse de l'Empire romain, et l'autre, par nécessité, sur les pauvres habitans de la Scandinavie?

IV.

Je ne me dissimule point qu'on pourra m'objecter ici les raisonnemens du professeur Mallet et d'autres, qui se sont efforcés de concilier la fable de Jordanes avec l'Histoire. Le savant historien du Danemarck n'a fait que répéter à peu près ce qu'avait dit avant lui un religieux italien, François Negri, de Ravenne, qui voyagea vers l'an 1660 en Suède, et qui écrivit, sur son voyage, plusieurs lettres très-estimables adressées à Côme III, grand-duc de Toscane, et publiées l'an 1701, après la mort de l'auteur. Ce système moyen a fait beaucoup de partisans. Quelles que soient leurs raisons, je suis bien éloigné de les mépriser: je ne veux que les combattre. Or, je soutiens qu'il est impossible de mettre le prétendu évêque de Ravenne d'accord avec les monumens historiques, sans renoncer à faire sortir les Goths de la Scandinavie pour inonder le midi de l'Europe. On suppose que les rois conducteurs des armées et le principal noyau de celles-ci, sont véritablement sortis de la Scandinavie, sinon immédiatement de la mère-patrie, au moins des pays qu'elle avait déjà

peuplés de ses colonies ; comme on raconte qu'il arriva dans l'émigration des Vinnules ou Vandales, appelés par la suite Lombards pour s'être unis et incorporés à ce peuple ; de manière que quoiqu'ils fussent sortis de chez eux en petit nombre, soit par la force des armes, soit par le moyen des traités d'alliance, ils allaient se grossissant par la réunion successive des peuples dont ils traversaient les provinces ; et ces peuples, entraînés par l'espoir du butin, et par la perspective de s'établir dans un pays plus riche et plus agréable que le leur, se décidaient sans peine à abandonner leurs pénates. C'est par le moyen de ce calcul que l'historien Mallet finit par établir comme un fait constant, que les Scandinaves ont pu remplir l'Europe du bruit de leurs armes, et ravager pendant long-temps diverses contrées, bien que la masse totale des habitans de la Scandinavie fût alors de beaucoup inférieure à ce qu'elle est de nos jours. Il a été réduit à faire usage de ces calculs, fruits de son imagination, parce qu'il n'a pu se dissimuler la difficulté qu'il y aurait à concilier l'immense population supposée, avec ce que l'Histoire nous apprend des mœurs, des usages, des lois et des principes des anciens Scandinaves, ou

avec les plus saines notions de la politique sur les causes et les moyens de former une population nombreuse. Mais, ayons le courage de le dire : ce n'est là autre chose que de chercher à former des ténèbres dans le soleil. Que s'il prend envie à quelqu'un de m'objecter que dans les siècles plus avancés du moyen âge, et pendant les règnes des derniers Carlovingiens en France, les contrées du Nord ont bien eu une population assez nombreuse pour verser sur le reste de l'Europe ces essaims de pirates qui, sous le nom de Normands, mettaient à feu et à sang les côtes maritimes et les bords des fleuves de la France, de l'Espagne et de l'Italie, je répondrai, avec tous les historiens français et latins du moyen âge et de ce temps-là, que ces pirates, connus dès le sixième siècle sous le nom de Saxons, ensuite de Danois, et finalement de Normands, ou hommes du Nord, non-seulement furent, dans l'origine, en très-petit nombre, mais qu'ils étaient divers d'origine et de patrie. L'excès de leur férocité, leur valeur intrépide et téméraire, le nombre prodigieux de leurs vaisseaux qui cependant n'étaient, le plus souvent, montés que de cinq à six hommes, leurs apparitions soudaines, la perfidie de leurs stratagèmes, la consternation

générale qui les précédait partout, en augmentant la crainte du danger et affaiblissant l'espoir de se défendre, devaient sans doute grossir, aux yeux des peuples assaillis, le nombre et la force de ces forbans redoutables. Mais tous les documens du temps nous apprennent que ce ne fut qu'après le milieu du neuvième siècle qu'on en vit des bandes un peu nombreuses en France. On sait que Hadding, lorsqu'il voulut, en 857, surprendre la ville de Luni, croyant attaquer la capitale de la chrétienté, avait à peine avec lui trois cents hommes, avec lesquels, n'osant l'assaillir de vive force, il réussit pourtant, à l'aide du plus perfide stratagème, à mettre cette malheureuse ville à feu et à sang. La trahison de Henri, duc de Saxe, qui, en l'année 875, sous prétexte de parlementer, attira vers lui et fit mourir le Normand Godefroi, nouvellement converti au christianisme, et alors duc de Frise, fut cause de la descente en France de la première armée régulière de Normands. Six cents barques firent, en 886, le siége de Paris; mais la plus forte armée avec laquelle ils se soient montrés, fut l'armée réunie de Suède, de Danemarck, de Norwége, des Isles Britanniques, et de la Basse-Allemagne, s'élevant au-dessus de quatre-

vingt-dix mille hommes, qui entrèrent, en 890, dans la Meuse, et furent battus près de Louvain, en 892, par l'empereur Arnoul. Cependant, ces guerriers ne venaient qu'en petit nombre de la Scandinavie et des autres pays du Nord. Les mêmes historiens français du temps assurent que la majeure partie de ces armées se composait de mauvais sujets français, de voleurs et de scélérats de toute espèce, qui s'associaient aux Barbares pour désoler ce malheureux royaume. De Mézeray et d'autres écrivains modernes voulant trop prouver, se sont contredits eux-mêmes, en prétendant d'un côté que les trois royaumes du Nord furent à cette époque très-peuplés, et en avançant de l'autre, que le grand carnage qui se fit alors en France de ces Barbares partout battus, et leur établissement plus tard dans l'ancienne Neustrie, furent la cause de la dépopulation qu'éprouvèrent ces royaumes, et dont ils se ressentent encore aujourd'hui, comme il est arrivé à l'Espagne qui, très-peuplée d'abord, est devenue presque déserte depuis que ses habitans ont abandonné leur sol natal pour courir après les trésors du nouveau monde. Mais que disons-nous? Hrolf ou Robert qui, en 912, devint duc de Normandie et gendre

de Charles-le-Simple, ne conduisit en France qu'un très-petit nombre de Normands. Si, pour tout le reste, en admettant les calculs des historiens les plus exagérés, nous portons à cent mille le nombre des véritables Normands qui, durant le neuvième et le dixième siècle, sont demeurés ou morts ou vivans en France, cela n'est certainement pas fait pour prouver une population surabondante dans le pays d'où ils sont sortis, ni pour occasioner à celles de la Scandinavie, de l'Angleterre et de la Basse-Allemagne, une diminution qui puisse encore être sensible, après un laps de neuf siècles. Cette dernière induction est, au contraire, une nouvelle preuve victorieuse pour ma thèse. . . . .

Si ces raisons ne suffisent pas encore, qu'on jette un coup-d'œil impartial sur les Lapons et autres habitans actuels des provinces septentrionales de la péninsule. Malgré les bienfaits de la civilisation et les soins paternels du gouvernement, ces hommes vivent encore, à peu de chose près, dans le même état où étaient leurs ancêtres il y a deux mille ans. L'aspect physique et industriel est absolument le même; mais leur situation civile et morale est aujourd'hui infiniment plus favorable à l'accroisse-

ment de la population, que ne pouvait l'être celle des anciens Scandinaves à l'époque des migrations des peuples, ou à celle des courses destructives des Normands, en ce que la guerre, la piraterie, les querelles et les vengeances n'en tarissent plus les sources. Cependant, ces provinces sont et seront toujours les moins peuplées de toute l'Europe; à peine y trouve-t-on, à l'heure qu'il est, un seul individu par lieue carrée de territoire.

V.

Je crois donc en avoir dit assez pour démontrer l'impossibilité locale et historique d'attribuer à la Scandinavie, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, une population assez forte pour fournir ces formidables armées assez puissantes pour donner des lois à Bysance, à Rome, dans les Gaules, en Espagne et en Afrique. S'il restait encore quelques doutes à mes lecteurs, du côté des témoignages et des preuves historiques, je les renverrais aux écrits de Strabon, de Tacite, de Ptolémée et de tous les auteurs de l'histoire appelée *Augusta*, à ceux d'Orose lui-même, tous écrivains qui étaient assez bien instruits à l'égard de l'histoire

des

des Goths et de tous les peuples du Septentrion. Personne ne trouvera dans tous ces auteurs une seule phrase de laquelle on puisse tirer même une conjecture contraire à mon opinion. Ammien Marcellin, témoin oculaire des premières secousses données à la monarchie romaine, écrivit dans le quatrième siècle, plus de cent soixante ans avant Jordanes, l'histoire la plus véridique et la plus judicieuse de son temps; les livres qui nous restent de lui parlent continuellement de nos Barbares comme de peuples asiatiques. Ces livres sont et seront toujours des monumens précieux à opposer victorieusement aux extravagances de Jordanes et à l'inconsidération de ses imitateurs. Trogue Pompée, qui écrivit au commencement de notre ère, a décidé dès-lors la question par les notices qu'il nous a fournies sur les Scythes ou Goths; il suffit de lire, dans Justin, son second livre pour reconnaître la marche de ces barbares, et s'assurer que la Perse est le premier pays où l'Histoire les ait placés. C'est là que Ninus renversa leur empire, le premier qui se forma après la confusion des langues; c'est là que Kyrus et Darius Hystaspe eurent avec eux des guerres sanglantes, comme en eurent plus tard Alexandre et Pompée, qui

ont reçu l'un et l'autre, de la postérité, le surnom de *grand*, quoiqu'ils n'aient pu opposer qu'une barrière insuffisante aux courses de ces guerriers presque nomades, ni les empêcher de suivre la direction progressive qu'ils avaient prise vers l'Europe.

M. Pinkerton, dans ses savantes recherches sur l'origine et les divers établissemens des Scythes ou Goths, a prouvé jusqu'à l'évidence, qu'après avoir passé l'Araxe et franchi le mont Caucase, ils s'établirent aux environs du Pont-Euxin, vingt-deux siècles avant notre ère, d'où ils passèrent, quatre siècles plus tard, par la Thrace, dans l'Illyrie, dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, qu'ils achevèrent de peupler vers l'an 1500 avant la même ère. Le même savant prouve encore que ce fut vers l'an 1000 avant Jésus-Christ qu'une colonie de ce peuple passa, sous le nom de Pélasges, en Italie et jusque dans la Ligurie; et que cinq siècles plus tard, la Germanie, la Scandinavie et une partie des Gaules furent ou peuplées ou envahies par ces mêmes Scythes.

Ce grand peuple, quel que fût son véritable nom, était donc venu successivement et peu à peu, des provinces méridionales de l'Asie jusque sur les bords du Pont-Euxin, où Ovide

fut à portée de les connaître pendant son célèbre exil. C'est par cette origine qu'on est parvenu à expliquer l'affinité si remarquable entre l'ancien idiome scandinave et le samskrit de l'Inde. Il est à propos d'observer ici que les Latins donnèrent dès-lors aux Scythes le nom de *Gètes* ou *Goths*, parce que c'était, disaient-ils, de ce nom que ce peuple se nommait lui-même. Dès l'année 250 ils étaient déjà divisés, par le fleuve Borysthène, en Ostrogoths ou Goths orientaux, desquels dépendaient les Alains; et en Visigoths ou Goths occidentaux, appelés plus anciennement Tyragètes, qui confinaient avec les Basternes, et comprenaient les tribus des Thervinges et des Teïfales; ceux-ci entrés la même année, à main armée, dans la Dace romaine, défirent et tuèrent l'année d'après, dans la Mésie, l'empereur Dèce, et vendirent à haut prix, l'an 252, la paix à Gallus, à condition qu'ils repasseraient le Tyras ou Dniester.

Tous les premiers assauts donnés par ces Barbares à la puissance colossale de Rome, partirent du côté de l'Orient et du voisinage du Pont-Euxin. Où donc Jordanes et son cher guide Ablavius ont-ils puisé leur conte de grand'mère? Comment purent-ils s'imaginer

que toutes les nations de l'Europe fussent sorties d'un pays lointain, dans une direction opposée à celle de la marche progressive du genre humain, d'un pays dont la population fut et sera toujours très-bornée; au lieu de tourner leurs conjectures vers des régions où la population était, pour ainsi dire, excessive, comme la Germanie, la Gétie, la petite Scythie, et surtout le voisinage du Pont-Euxin, théâtre constant des premières apparitions des Goths, et le point central d'où sont parties toutes les invasions des peuples d'Asie en Europe? Vouloir découvrir le motif qu'ont eu ces historiens d'adopter une opinion aussi absurde, ce serait une entreprise aussi difficile que peu utile, parce qu'il n'est pas donné à la raison d'expliquer toutes les erreurs dans lesquelles l'imagination peut jeter l'homme. Bornons-nous à cet égard à une seule conjecture, qui pourtant est de la dernière vraisemblance. La marche de ces Barbares contre l'Empire romain s'étant effectuée dans la direction du nord au midi, il aura paru assez vraisemblable d'en conclure que le point le plus éloigné vers le septentrion, par la raison même qu'il était à peine connu de nom, aura pu être celui de leur départ. L'amour du merveilleux,

le goût pour les aventures fabuleuses, innés en quelque sorte avec tous les peuples, enfantèrent ensuite ces fictions aussi contraires au bon sens qu'à l'autorité irrécusable de l'Histoire. Procope, qui n'a fait que se traîner sur les pas de l'évêque de Ravenne, se reposait sur l'éloignement du pays dont il s'agissait, qui devait, selon le compte de ces deux écrivains, protéger leur charlatanisme et empêcher qu'il ne fût découvert, du moins par ceux qui lisaient alors leurs ouvrages.

Que pourtant la gentillesse d'appeler *Barbares du Nord* les peuples qui de l'Asie se portaient en Europe en cotoyant le Pont-Euxin, date de plus haut que du temps d'Ablavius et de Jordanes, c'est ce que prouvent les poésies d'Ovide, composées pendant son exil à Tomi. Dans une de ses élégies il dit :

Proxima sideribus tellus Erymanthidos Ursæ
Me tenet, adstricto terra perusta gelu.
Ulterius nihil est, nisi non habitabile frigus.
Heu quàm vicina est ultima terra mihi !

Et dans une épître adressée à son ami Maxime :

Adspicit hirsutos comminùs Ursa Getas.

Comme à l'époque des irruptions vraiment

barbares le siége de l'Empire romain se trouvait à Byzance, on pouvait bien, dans cette ville, appeler *peuples du Nord* les nations belliqueuses qui, des plaines de la Cimmérie et de la Sarmatie, ainsi que des Alpes basterniques, tombaient sur la Mésie, la Dace et la Pannonie, tandis que d'autres descendaient des Alpes carniques ou juliennes pour conquérir l'Italie. Mais lorsque encore aujourd'hui des écrivains français appellent gravement *Barbares du Nord* tous les guerriers asiatiques et européens qui soumirent ou ravagèrent en même temps les Gaules et la Belgique, cette impertinence historique n'est-elle pas faite pour exciter la pitié et le rire ?

Quant à Jordanes, dont les aïeux furent alains, on est, au surplus, tenté de croire que ne pouvant ignorer qu'il y avait dans la Scandinavie une nation de même origine que la sienne, mais ne sachant ni comment, ni quand elle y était arrivée, il s'imagina que de cette terre voisine de l'Ourse étaient sorties non-seulement toutes les nations gothiques, mais encore tous les peuples de la terre. Les amateurs des romans et des fables doivent bien regretter que le savant évêque de Ravenne n'ait point eu pour contemporains et conseillers, des

érudits de la force des Rudbeck, des Bong et des Stores.

VI.

Qu'il me soit permis maintenant d'ajouter quelques nouvelles preuves historiques à toutes celles qui précèdent, pour achever d'éclaircir la question qui nous occupe. Les Basternes, que nous venons de nommer, étaient bien réellement un peuple gothique; ils occupaient, du temps de Tacite, la région centrale de l'Europe, comprise entre le Dniester, le Danube et la Vistule; les mont Krapacks portaient le nom d'*Alpes Basternicæ*. Strabon, Pline, Ptolomée, Dion Cassius et Denis le Périégète les ont décrits et reconnus pour Goths ou Scythes. Le premier de ces auteurs les divise même en quatre tribus, *Almoni*, *Sitones*, *Peukini* et *Roxolani*, bien qu'il soit prouvé aujourd'hui que ces derniers étaient proprement Slaves ou Sarmates. Cet historien nous donne, par cette division, bien distinctement l'époque à laquelle une colonie de Goths passa dans la Scandinavie, puisque Tacite, par la raison qu'il écrivit soixante-dix ans plus tard que Strabon, place les *Sitones* dans la péninsule scandinave, ou

dans la Suède actuelle, et trouve, sur le bord de la Baltique opposé, une portion seulement des *Peukini*, l'autre portion ayant sans doute déjà passé avec les Sitons, dans la Scandinavie. Rarement les émigrations des peuples sont générales, peut-être même ne le furent-elles jamais : voilà pourquoi Ptolémée trouva encore des Sitons au midi de la Baltique, entre l'Oder et la Vistule.

Revenons pour un moment aux Gutes ou Gothons. Ce peuple habitait, du temps de Pythéas, sur les bords de la Baltique, dans la Prusse et la Courlande de nos jours ; il y était encore du temps de Tacite, et formait une tribu de la grande nation basternique. Malgré l'opinion contraire de l'érudit Cluverius, du savant Cellarius et de l'ingénieux Danville, cette tribu passa à son tour dans la Suède, peut-être par l'intermédiaire de l'île de Gottland, à laquelle ils auront donné leur nom, qu'ils tenaient eux-mêmes des Germains, qui les avaient ainsi appelés de leur habileté à manier les chevaux, le mot *gaute*, *gote* ou *gute* signifiant, comme nous l'avons déjà dit, proprement *cheval* ou *cavalier*. Ptolémée place ces Gutes dans la partie de la Suède qui porte aujourd'hui le nom d'Ostergyllen, que quelques Suédois,

amis des fables, prétendent être l'Ostrogothie des anciens; comme ils croient retrouver leur Visigothie dans la Vestrogothie ou le Vestergyllen, contre l'opinion expresse de leur oracle Jordanes, qui assure positivement que ces noms tirent leur origine de la position respective des Goths sur les bords du Pont-Euxin et les rives du Borysthène. Le nom de *Gulland* ou *Jylland*, changé par la prononciation populaire en *Gyllen*, dérive visiblement de celui des *Gutes* ou *Iotès*, qui occupaient la Scandinavie avant l'arrivée du dernier Odin : les Danois ont toujours conservé ce nom de Julland à leur Iutie ou pays des Iotes. Les écrivains du moyen âge, et surtout les moines qui tenoient alors le sceptre de la littérature, eurent la malheureuse manie de rapprocher les noms anciens des dénominations modernes; de manière qu'à peine l'aurore du christianisme se fut-elle montrée dans la Scandinavie, en y introduisant avec elle les notions historiques des peuples méridionaux, que les Suédois virent leur nom changé en celui de *Suevi ;* les Danois furent appelés *Daci*, la Norwége prit le nom de *Noricum*, la Scanie celui de *Scythea*, et il n'y eut jusqu'à l'île de Bornholm qui ne fut appelée *Burgundia*. La fureur fut portée

jusqu'à vouloir trouver le *Bergós* de Pomponius Méla et de Pline dans la ville de *Bergen* en Norwége, bâtie seulement en l'année 1069 de l'ère vulgaire.

Il n'est donc pas étonnant que Cluverius, en sa qualité de natif de Dantzick, le centre du pays des Gutes ou Gothons, pour se faire un mérite auprès de ses compatriotes, en relevant, le plus qu'il lui fut possible, la gloire des Goths; il n'est pas étonnant, dis-je, que cet érudit ait voulu établir, tout de sa propre autorité, que les véritables Goths sont ceux qui tombèrent sur les Gètes et les détruisirent. Cellarius, meilleur philologue que géographe, adopta cette opinion les yeux fermés, et le savant Danville, qui, en consacrant ses veilles exclusivement à éclaircir la géographie de l'Asie, a laissé celle de l'Europe dans les ténèbres, oubliant dans cette occasion son discernement habituel, s'en est rapporté lui-même à ces deux écrivains sur tout ce qui regarde leur pays, s'appuyant, d'ailleurs, de cette raison vraiment puérile, que les Goths étaient Germains, puisque les noms de leurs princes ressemblaient aux noms des Germains et non à ceux des Gètes. Que dirait-on aujourd'hui de quelqu'un qui avancerait que les Prussiens sont

Belges ou Flamands, parce que les noms de leurs princes ressemblent à ceux des individus de la famille royale des Pays-Bas, et non à ceux des princes de la maison d'Autriche? Eh bien! la parité serait on ne peut plus exacte.

VII.

La Scandinavie et l'île de Gottland n'ont pas besoin, je le répète, de la singulière célébrité que Jordanes a voulu leur donner. Cette dernière surtout s'est élevé un monument de gloire bien plus durable par ses lois maritimes, les plus sages de toutes celles que l'on connoisse, et par ses cartes de navignation, dont Wisby, sa capitale, a fourni les premiers modèles. Et comme la patrie est un tout auquel chaque citoyen a part, je me permettrai de déclarer ici que mon cœur est plus flatté, mon ambition plus satisfaite, d'être né et élevé dans un pays auquel l'Europe est redevable de ses meilleures institutions, que dans celui qui aurait versé sur le reste du globe des torrens de fureur et de dévastation, objets éternels de l'horreur et de l'exécration universelle.

Ce que je dis ici n'est, après tout, qu'une espèce d'écho à ce qu'un auteur allemand,

Sigismond, baron de Herberstein, a écrit, il y a trois siècles, dans ses précieux commentaires de la Moscovie. Il ne put s'empêcher de reconnaître et de montrer au doigt combien il était absurde et ridicule de croire que les Goths fussent sortis de la petite île de Thialver. Son opinion à cet égard mérite plus qu'une simple indication, parce qu'elle fournit une preuve lumineuse qu'au commencement du seizième siècle, et avant que les deux Store, archevêques d'Upsala, eussent mis sens dessus dessous l'histoire du moyen âge, on était beaucoup moins engoué qu'aujourd'hui des sornettes de Jordanes. Je suis fâché de n'avoir pas à la main l'édition latine des commentaires du baron de Herberstein sur les choses moscovites; mais possédant la belle et rare traduction italienne, publiée in-4.° par Jean-Baptiste Pedrazzano, en 1550, six ans avant l'édition latine, et réimprimée quinze années plus tard, dans la collection de Jean-Baptiste Ramusio, je citerai en Italien cet intéressant passage : « *Similmente Gotlandia*, dit-il, folio 68, » verso, *Isola sottoposta al regno di Dania*, » *è in questo seno, della qual isola molti* » *pensauano essere uenuti li Gothi; il che* » *non penso per essere questa isola più stretta*

» *da quelli che hauesse potuto riceuere tanta* » *gente. Oltra di questo, se li Gothi fussino* » *uenuti fuora della Scandia, saria stato di* » *bisogno che quelli fussino ritornati di* » *Gotlandia in Suuetia, et di nuouo con re-* » *flesso uiaggio per la Scandia, il che non* » *sarebbe respondente et consentaneo alla* » *ragione del uiaggio loro.* » Dans la traduction de Ramusio, faite sans doute sur l'édition latine imprimée, cette dernière phrase est rendue : « *Il che non è uerisimile.* » On sait que le baron de Herberstein était né en 1487 à Vippach, dans la Carniole, et qu'il parcourut la plus grande partie de l'Europe, honoré par les empereurs allemands de diverses missions diplomatiques en Danemarck, en Pologne, à Venise, en Russie et à Constantinople. Ce fut en 1516 qu'il vint à Copenhague pour essayer de détourner Christian II, beau-frère de l'empereur Charles V, de sa folle passion pour la cabaretière Dyveke. Tous les critiques conviennent que ce savant diplomate était un observateur très-judicieux, et qu'il ne négligeait rien pour s'instruire. Il dit lui-même, dans sa dédicace à Ferdinand, roi des Romains, qu'il avait lu l'ouvrage de Olaüs Magnus ou Store, lequel cependant ne fut imprimé qu'en 1555,

à Rome; de sorte que notre auteur ne l'aurait vu qu'en manuscrit, lorsqu'il écrivit sa dédicace qui se trouve également à la tête des deux premières éditions de 1550 et de celle de 1556, quoique Ramusio la date seulement du 1.er de mars de l'année 1559. J'observerai, en passant, que la carte et les figures placées à la fin de la première édition de Pedrazzano, dessinées et retouchées par le piémontais Jacques Gastaldi, sont beaucoup plus belles et plus exactes que celles de l'édition latine, imprimée en 1556 par Oporin, à Bâle, in-folio.

Mais long-temps avant l'ambassadeur de Charles-Quint, un autre écrivain latin, Matthias de Miechow, médecin de Sigismond I, roi de Pologne, et ensuite chanoine à Cracovie, où il mourut en 1523, avait déjà dit la même chose dans des termes plus positifs encore. Je ne possède pas non plus l'édition latine de cet auteur, mais j'ai, outre la traduction publiée par Ramusio, celle d'Annibal Maggi, imprimée par Giolito de Ferrari, en 1561, et voici ce que cet auteur dit au sujet de l'origine des Goths. Après avoir rapporté les véritables causes de la distinction de ce peuple en Ostrogoths ou Goths orientaux, et Visigoths ou Goths occidentaux, il ajoute :

« *È anche cosa manifesta ingannarsi quelli*
» *che dicono essere Goti coloro che sotto il*
» *re di Dania nella Gotia stanno, e volersi*
» *del nome di Visigotti ed Ostrogotti valere,*
» *e specialmente che non di loro, ma di quelli*
» *che habitano circa la Misia ed il mar mag-*
» *giore* (le Pont-Euxin), *e quelli ancora che*
» *passarono nella Italia e Francia, fossero*
» *nomi nati allora Visigotti ed Ostrogotti.*
» *Quelli poi che sono nella Gotia sono al*
» *settentrione presso al mare, e non in Oriente,*
» *ma in paese freddissimo hanno le loro*
» *stantie, e senza alcuna ragione occupano*
» *i nomi altrui.* »

On me pardonnera, je l'espère, ces longues citations en faveur de la conviction qu'elles apportent. Elles nous montrent quelle était l'opinion générale des gens instruits sur l'origine des peuples du moyen âge appelés Barbares, avant que des fagoteurs, se traînant dans l'ornière de Jordanes et de Procope, eussent tiré de la poussière et commenté leurs ouvrages pour renchérir encore sur les contes bleus qu'ils renferment.

Mais retournons à la Scandinavie et aux témoignages d'une antiquité plus reculée. Si, après ce que nous avons dit, nous voulions

encore, pour un moment, admettre avec Jordanes que les Scythes ou Goths soient réellement sortis de la Scandinavie, il faudrait placer cet événement au moins à quatre mille ans avant notre ère ; il leur eût fallu au moins tout ce temps-là pour passer successivement et se fixer dans tous les pays où on les trouve établis dans les siècles qui virent se former la première lueur des sciences historiques. Trogue-Pompée, que nous avons déjà cité, et dont l'ouvrage est sans contredit la meilleure histoire universelle qui nous reste de l'antiquité, nous assure que les Scythes étaient, depuis nombre de siècles, maîtres de l'Asie, lorsque Ninus, fondateur de la monarchie assyrienne, parvint à leur enlever une partie de ce continent, sur laquelle il établit son empire, des débris de celle des Scythes. Strabon, Épiphane, Eusèbe, l'auteur du *Chronicon paschale*, et nombre d'autres écrivains, regardent comme constant ce point d'histoire, qu'Hérodote, Diodore de Sicile, et autres historiens classiques de l'antiquité, non-seulement n'ont jamais contredit, mais qu'ils ont appuyé de leur assentiment toutes les fois que l'occasion s'en est présentée.

Et cependant Jordanes, qui écrivit la première

mière histoire spéciale de sa nation, se faisant fort du témoignage apocryphe d'un auteur connu de lui uniquement, est devenu l'oracle de tous les compilateurs d'histoires vraies ou fabuleuses, qui ont pris la plume après lui. Ses sornettes, qui flattaient surtout l'amour propre des peuples septentrionaux et scandinaves, furent accueillies avec transport par tous les écrivains qui, après la renaissance des lettres, entreprirent de débrouiller l'histoire du Nord. Ils prirent pour boussole un évêque goth, notaire ou secrétaire d'un roi de sa nation; et il n'en fallut pas davantage pour que ces écrivains, sans se mettre en peine de vérifier si les opinions qu'ils adoptaient avaient pour elles la vraisemblance et l'aveu du sens commun, prissent pour autant de dogmes historiques ses décisions, particulièrement sur l'origine scandinave non-seulement des Scythes et des Goths, mais de toute la kyrielle des autres peuples émigrans du moyen âge, tels que les Alains, les Gépides, les Hérules, les Suèves, les Vandales, les Scyrres, les Quades, les Marcomans, les Huns, les Bourguignons, les Francs, les Longobards, et Dieu sait de quelle foule encore de nations appelées barbares qui fondirent sur l'Italie en franchissant les Alpes.

VIII.

CASSIODORE avait déjà écrit diffusément une grande histoire des Goths, dont le petit ouvrage de Jordanes, *De rebus geticis*, paraît n'être qu'un simple sommaire fait de mémoire, après une lecture de trois jours seulement, comme l'abréviateur le dit lui-même dans sa préface. Il confesse pourtant, avec beaucoup de candeur, de s'être permis dans plusieurs passages diverses additions, puisées, dit-il, dans des auteurs grecs et latins : « *Initium* » *finemque, et plura in medio meâ dictatione* » *permiscens.* » N'en doutons pas : c'est au nombre de ces judicieuses et spirituelles additions qu'il faut mettre l'origine qu'il donne, en débutant (*initio*), aux Scythes ou Goths, dont il fait pourtant, et avec raison, un seul peuple, comme l'avaient écrit avant lui et Jules Capitolin et Spartien et Prudence et saint Jérôme et Claudien et tous les autres écrivains des premiers siècles.

Quoi qu'il en soit des guides que Jordanes a suivis, comment pouvait-il établir un point d'histoire non-seulement inconnu à toute l'antiquité, mais en opposition formelle avec ce

que portent, à ce sujet, tous les anciens écrits parvenus jusqu'à nous ? Que si Grotius, pour faire sa cour à la docte souveraine de la Suède, en ajoutant à sa couronne un faux rayon de gloire, a soutenu et grossi même la bévue de Jordanes, il a pourtant marqué quelque prévention à l'égard de l'auteur que ce dernier a copié, en disant, sur l'autorité d'Ammien Marcellin, que si Ablavius a existé, il n'a pu écrire avant le règne de Constantin second, vers l'an 340, et qu'il doit, par conséquent, être regardé, pour ce temps-là, comme un auteur moderne. M. Pinkerton va jusqu'à soupçonner qu'il était contemporain de Jordanes, et non moins ignare que lui, par rapport aux faits qu'ils embrouillaient davantage en cherchant à les éclaircir. Procope, Agathias, Grégoire de Tours, Fredégaire, le géographe de Ravenne, le vénérable Bède, Luitprand, Paul Warnefridi, et tous les historiens du moyen âge ont, comme je l'ai déjà dit, en partant tous de la même phrase de Jordanes, ruiné les bases de l'histoire générale de l'Europe. Mais M. Pinkerton a tort de ne point excepter du nombre des propagateurs de l'erreur le savant auteur de la Liturgie espagnole, saint Isidore de Séville. Voici les propres expressions

5.

de ce prélat, en parlant des Goths : « *Gothorum antiquissimum esse regnum certum est, quod ex regno Scytharum est exortum ; isti enim sunt quos Alexander vitandos pronuntiavit, Pyrrhus pertimuit, Cæsar exhorruit ; per multa quippe secula et regno et regibus usi sunt ; sed quia in chronicis adnotati non sunt, ideò ignorantur.* » Ce qui n'exprime certainement pas le moindre soupçon que ce peuple fût d'origine scandinave. Bien au contraire, l'ordre même dans lequel l'auteur en esquisse l'histoire prouve qu'il le croyait sorti de l'Asie. Montesquieu, Gibbon, Voltaire et d'autres auteurs modernes, ont couronné l'œuvre, en mettant leur sceau à la balourdise de Jordanes. Il faut donc avoir beaucoup de courage et de résolution pour entreprendre de relever et de mettre au grand jour l'absurdité d'une assertion sur laquelle reposent les édifices élevés par ces immortels écrivains.

Mais s'il est douloureux de voir de si grands hommes entraînés par le courant des préjugés, il faut l'avoir ce courage de proclamer la vérité, et désabuser la postérité jouée par des charlatans et des fagoteurs de l'Histoire. Après tout, je ne suis pas le premier à signaler ces auteurs

et propagateurs de fables, et à leur jeter la pierre. M. Pinkerton, que je ne me lasse pas de citer, en a déjà fait bonne justice dans ses ouvrages; mais il m'en coûte d'avoir à dire qu'il manque lui-même à la raison, et fait insulte à tous les antiquaires du Nord, en supposant gratuitement qu'il n'y en aura pas un parmi eux qui ait le courage de donner un démenti à monseigneur l'évêque de Ravenne. Il ne sait plus ce qu'il dit, lorsque d'un ton doctoral il prononce que la philosophie n'a pas encore pénétré dans la Scandinavie, assurant que les meilleurs écrivains de ce pays, pleins de leurs fables héréditaires, demeurent étrangers à la littérature grecque et romaine, ainsi qu'à l'histoire générale de l'ancienne Europe. Comment se peut-il qu'un Pinkerton, blanchi dans l'étude de l'histoire et dans les recherches sur l'antiquité, auteur d'une foule d'ouvrages qui supposent une lecture et une érudition immense; comment se peut-il qu'un tel savant ait pu articuler un pareil blasphème? Il a voulu donner une nouvelle preuve que l'esprit est exposé à d'étranges déviations lorsque l'instruction ne vient pas diriger sa marche, et que les erreurs de l'homme d'esprit ont une influence d'autant plus dangereuse, qu'elle trouve dans un nom

célèbre une apparence de protection. C'est bien, au reste, le cas de rétorquer contre M. Pinkerton ce qu'il a dit lui-même dans un autre endroit de son livre sur l'origine des Goths, qu'il n'y a que les enfans à la bavette qui ne regardent point de tels discours comme des radotages,

« *Nec pueri credant, nisi qui nondum ære lavantur.* »

En lisant l'étrange passage de ce livre de M. Pinkerton, on se persuade aisément que notre docteur n'a connu des annales du Nord que les écrits de Krantz, de Jean et Olof Store, de Laurent Petri, de Messénius, de Hvilfeld, de Pontanus, de Paulinus Gothus, de Loccénius, de Vérélius, de Puffendorff, de Rudbeck, de Péringskold, de Benzélius, de Wilde, de Goranson, de Dalin et de Schonning; mais que la lumière répandue avec autant de profusion que de saine critique dans les annales de la Scandinavie, par les historiographes modernes, entr'autres par Torfæus, Stiernman, Botin, Ihre, Celsius, Lagerbring, Thunmann, Strand, Elers, Fant, Schéring Rosenhane, Porthan, Hallenberg, Wahlin, Suhm, Thorlacius, de Münter, Wedel Simonsen, Nyerup, Müller, Engelstoft Finn Magnussen, Gebhardi,

Hüllmann, etc., n'a pas pénétré jusqu'aux yeux de l'historien de l'Ecosse. Et ces ingénieux et profonds critiques n'ont pas été les premiers et ne seront point les derniers à mépriser les contes borgnes de Jordanes et ses sectaires. Long-temps avant que M. Pinkerton eût appris qu'il y avait dans le monde une Scandinavie, les philosophes suédois au moins étaient persuadés que les prétentions qu'il attribue à la masse de leurs compatriotes, ne sont faites ni pour fonder, ni pour accroître la célébrité d'un royaume qui, au témoignage du plus judicieux et du plus éclairé des historiens latins, Tacite, était déjà un état très-puissant, gouverné par des souverains indigènes, à une époque où la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la majeure partie de l'Allemagne, et tant d'autres régions de l'Europe, portaient le joug des Romains, et étaient au nombre des provinces de leur vaste monarchie.

IX.

Ce qu'il y a de très-certain, c'est que la barrière insurmontable élevée par l'irruption subite des Huns vers l'an 376 de l'ère chré-

tienne, entre le nord et le midi de l'Europe, dut nécessairement intercepter pour long-temps, toute communication d'un pays à l'autre dans cette direction, et anéantir par conséquent tout moyen d'acquérir des notions exactes sur les contrées rapprochées du pôle; de manière que lorsque après la défaite et la dispersion des Huns d'Attila, les tribus des Goths qu'ils avaient poussées vers les plages de la mer Baltique, parce qu'elles s'étaient refusées à faire cause commune avec eux, vinrent par la suite à se réunir à leurs anciens alliés devenus maîtres de l'Italie; il était assez naturel que, sur les bruits qui se répandaient au loin de ces mouvemens extraordinaires, on ait cru que tous ces peuples divers étaient sortis du fond du Septentrion. Et comme la Basse-Allemagne du Nord était assez connue pour faire juger que cet excès de population ne pouvait venir d'elle, il fallut faire partir ces hordes de plus loin. Sans se rappeler que l'Asie a été le berceau du genre humain et la pépinière de tous les peuples entrés en Europe, on tourna les regards vers la Scandinavie, comme vers une terre en ce temps-là presque inconnue, et de laquelle on pouvait impunément tout dire. Aussi

ne se permit-on plus de douter de cette origine des peuples barbares, après que Jordanes l'eût réduite en système.

Je dirai plus : on pourrait, sans choquer les vraisemblances, supposer que les tribus gothiques non vaincues ou entraînées par les Huns, ou échappées devant leurs armées victorieuses, ayant dans cet intervalle inondé la Scandinavie en trop grand nombre pour pouvoir subsister dans un pays pauvre, montueux et infertile, elles se soient vues contraintes, après un court séjour, de reprendre le chemin par lequel elles étaient venues, et se soient de là dirigées, pour s'y établir à leur tour, vers les pays où leurs frères possédaient déjà des contrées plus riantes et abondamment fournies de toutes les productions de la nature et du génie de l'homme. Ce n'est encore qu'en hésitant que j'avance ici cette supposition, dans laquelle il pourrait bien se trouver un fond de vérité que je tâcherai ailleurs de déterrer du domaine des hypothèses.

Il me reste à réfuter une opinion énoncée par M. Malte-Brun, dans sa belle histoire de la géographie. Ce savant, qui avec son immense érudition tient encore au système de Jordanes et de Jean Store, a pensé prouver la réalité des invasions des peuples du Nord, en les

comparant à la course des Warègues-Scandinaves dans la Russie, où ils soumirent, en très-peu de temps, le royaume de Kiew, et descendirent le Borysthène pour aller mettre le siége devant Constantinople. « C'étaient » moins, dit-il, des migrations auxquelles le » Nord n'aurait pas pu fournir, que des entre» prises militaires dans lesquelles les nations » plus industrieuses, plus pacifiques, fixées » dans la Sarmatie, ouvraient une route facile » aux audacieux enfans d'Odin. » Je demanderai seulement au savant géographe danois, s'il est vraisemblable que quelques aventuriers scandinaves aient pu faire adopter leur langue et leurs mœurs à toute cette foule de nations qui, de temps immémorial, parlaient en Europe et en Asie des idiômes gothiques et professaient le culte d'Odin ? Que des Phéniciens aient civilisé l'Afrique septentrionale et différentes contrées de l'Espagne, je l'accorde ; ce n'était point là un miracle pour des colonies de la première nation civilisée du monde auquel elle a imprimé un mouvement qui ne s'arrêtera plus. Mais pourquoi les vingt-quatre mille Gaulois détachés de l'armée de Brennus, ne firent-ils pas adopter leur langue et le culte des Druides aux peuples de l'Asie, qui furent

pourtant leurs tributaires durant plusieurs siècles ? Pourquoi les Warègues-Russes ne donnèrent-ils pas à leurs nouveaux sujets la langue, les lois et les mœurs des Scandinaves ? Pourquoi les peuples de la Neustrie, de la Bretagne et des Deux-Siciles, n'adoptèrent-ils pas le langage et les mœurs des aventuriers normands qui en firent la conquête ? On me fera grâce des réponses. Jamais une poignée d'émigrés, n'étant que guerriers, n'a changé ni ne changera l'état de la civilisation d'un grand peuple, fût-il placé au dernier degré de la barbarie. Ce n'est que revêtues des attraits réunis de la puissance, de la liberté et du perfectionnement, qu'on peut faire adopter par un tel peuple de nouvelles habitudes.

X.

Je terminerai ici la première partie de mon travail par quelques réflexions que je soumets au jugement impartial des savans, dans l'espoir bien fondé qu'ils ne les trouveront pas moins justes que victorieuses pour ma thèse. Quand Jordanes avance que les Goths, sortis de la Scandinavie avec leur roi Bérico, abordèrent premièrement dans l'île de Gothiscanzia,

et après dans le pays des Ulmeruges qu'ils vainquirent et chassèrent de leurs foyers, comme l'on prétend qu'ils en ont agi dans la suite avec les *Vandales leurs voisins*, il s'ensuit nécessairement que les premiers compagnons de Bérico furent bien peu nombreux, puisque pour traverser la mer Baltique, ils n'eurent besoin que de trois barques seulement, dans un temps où, d'après les chroniques du Nord, ces barques étaient ordinairement si petites qu'elles ne portaient que cinq à six hommes. Snorro Sturleson, en parlant de Harald, fils de Maddath, fameux corsaire du dixième siècle, nous assure même que sur trente bâtimens il n'avait avec lui que quatre-vingts hommes. Et si, en jugeant d'après les probabilités, nous voulons regarder le soi-disant roi Bérico et le petit nombre de ses compagnons ou comme des transfuges, ou comme des exilés de leur patrie, ainsi que le furent plus tard ceux qui, les premiers, ont fait la découverte de l'Islande, du Groënland et de la Terre de Labrador, aussi bien que les conquérans de la Neustrie, quelle preuve, quelle induction même nous restera-t-il de l'*officina gentium* et du *vagina nationum* d'Ablavius et de Jordanes?

Il y a plus : les Goths étant devenus peu

à peu une nation nombreuse, ne se mirent pourtant en marche pour la Scythie que sous leur cinquième roi. Les premiers émigrés scandinaves devaient donc être déjà tous morts, ou du moins si quelqu'un d'entr'eux parvint jusqu'aux bords du Pont-Euxin, ce ne put être que de la manière dont plusieurs siècles après des Normands arrivèrent au Groënland et dans la Sicile, ou comme les Suédois se rendirent du temps de Charles XII aux bords de l'Obi et du Léna.

Tacite parle des flottes suédoises de son siècle : mais rien ne nous apprend que ces flottes soient sorties jamais de la mer Baltique avant le siècle où écrivit Jordanes. Snorro Sturleson, qui écrivit dans le treizième siècle, et avant lui Sæmund Sigfusson, Are Frodi, Gissur Hallson, les moines Théodorik et Oddur, Suénon fils d'Aage, Saxon le grammairien, et Charles, abbé de Thing-Eyra en Islande, qui tous connaissaient bien les antiquités scandiennes, donnent les récits de plusieurs expéditions faites plus tard vers la Russie, la Finlande, la Reidgothie ou Prusse d'aujourd'hui, le pays des Vendes et vers les îles Britanniques; expéditions qui cependant se faisaient par esprit de vengeance, de guerre et de piraterie,

et jamais pour cause d'émigration ou de décharge d'une population excessive. Et ces auteurs, le premier surtout, si prolixe d'ailleurs en tout ce qui tient aux moindres circonstances dont les Scandinaves pouvaient s'honorer, auraient-ils passé sous silence un fait aussi éclatant que celui que l'évêque de Ravenne a bien voulu nous donner à garder, si de leur temps le public eût pu être censé ajouter quelque croyance à de pareilles sornettes? Au contraire, tous ces auteurs, sans en excepter Saxon, que l'on ne taxera certainement pas d'incrédulité, s'accordent pour faire venir de l'Asie les peuples actuels de la Scandinavie. Ce ne fut, je le répète, qu'après l'époque de la renaissance des lettres que des compilateurs, tels que Jean et Olof Store, en renversant les bases de toutes les histoires, commencèrent l'édifice auquel Rudbeck donna la dernière main, en transportant sous le cercle polaire l'île Atlantide et le Paradis terrestre.

En conclusion, il est impossible de douter que l'Asie centrale ou occidentale n'ait été le berceau de l'espèce humaine; comme il est également incontestable que les bords du Pont-Euxin étaient peuplés, plusieurs siècles avant l'ère vulgaire, par des nations gothiques dont

la langue était dans le fond la même que celle que parlent aujourd'hui les peuples germaniques et scandinaves. A quelle extrémité de la ligne placerons-nous donc le commencement des migrations de ces peuples ? La réponse me paraît facile pour quiconque ne voudra point se préoccuper de l'opinion que le premier homme ait été créé sur les rochers du Spitzberg, et que l'arche de Noé se soit arrêtée sur les Alpes de la Norwége.

SECONDE PARTIE.

ENTRÉE D'UNE COLONIE D'ASIATES DANS LA SCANDINAVIE, VERS LA FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE.

« *'Tis but a part we see, and not the whole.* »

POPE.

XI.

J'AI déjà dit que les irruptions des Huns, sous Balamir et ses successeurs, jusqu'au fameux Attila, avaient élevé une barrière insurmontable entre les nations du midi et celles du nord de l'Europe, et que le premier théâtre des exploits des peuples qui renversèrent la monarchie romaine, fut dans les environs du Pont-Euxin, sur les rives du Don, du Dniester et du Danube. Les nations orientales et septentrionales de l'Allemagne, qui ne voulurent point faire cause commune avec les Huns, ni se mélanger avec eux, n'eurent aucune communication avec les Goths ou Germains méridionaux, tant que durèrent les courses des Huns, et encore moins avec l'Italie et la Grèce, seuls

seuls pays où l'on cultivait alors les sciences et les lettres ; et quand ces nations reparurent sur la scène, après la dispersion des Huns, elles n'étaient plus reconnaissables. Tout le nord de l'Europe avait subi une révolution dont il est impossible de méconnaître les traces et les effets. Comment cette révolution s'était-elle opérée ? La direction neuve et étonnante donnée pendant cet intervalle à l'esprit, aux mœurs et à toutes les institutions des tribus gothiques et slaves du nord de l'Allemagne ; le mouvement imprimé à leurs migrations, à leurs entreprises guerrières : tout porte l'empreinte d'un changement subit dans les choses de cette partie du monde. Mais ce mouvement s'est-il donné du midi au nord ou dans le sens contraire ? A quelle époque précise et par quel peuple ce mouvement a-t-il reçu son exécution entière ? Voilà des questions que je n'ose point prendre sur moi de résoudre, mais auxquelles il me sera permis de chercher des réponses.

D'après ce que j'ai dit dans la première partie de cette dissertation, je crois que ce serait démentir entièrement l'Histoire, que de soutenir que la Scandinavie ait pu fournir, au cinquième et au sixième siècle de notre ère, les nombreuses masses de peuples qui se dispu-

tèrent les débris de la monarchie romaine. Je me flatte d'avoir démontré que les fables de Jordanes ne sont bonnes qu'à mettre à côté de celles de l'évêque Bong et du professeur Rudbeck ; les historiens de bonne foi ne croiront pas plus aux unes qu'aux autres. On ne rencontre que trop souvent, dans les annales du moyen âge, des exemples que la vérité est précisément le contraire de ce que les chroniqueurs nous ont donné sous le titre d'histoire. Un *refert antiquitas*, dans la bouche d'un imposteur ou d'un ignorant, devenait un axiome dès qu'un autre le copiait aveuglément ; et la postérité se croyait en quelque sorte obligée d'y ajouter foi, jusqu'à ce qu'il y eût des hommes assez courageux pour porter sur les écrits des anciens le flambeau de la critique.

XII.

La Scandinavie, du temps dont nous parlons, bien loin de pouvoir envoyer au dehors des armées innombrables, reçut de l'Orient et des rives du Don une colonie de ces Asiates qui, sous le nom de Goths, avaient déjà fait parler d'eux en Europe. Sortis de la Perse, peut-être même de l'Inde, comme la grande

affinité du samskrit avec l'ancienne langue scandinave pourrait le prouver, ils se répandirent successivement dans tous les pays, depuis la Taprobane jusqu'à l'Islande.

Il n'est que trop vrai que les historiens latins et grecs du cinquième et du sixième siècle ne nous disent rien de positif sur l'entrée d'une telle colonie gothique dans la Scandinavie. Mais ces historiens, que pouvaient-ils savoir par rapport aux peuples du Nord, dont ils étaient séparés par une barrière insurmontable? Ce qui nous reste d'authentique de l'histoire suédoise et danoise de ces siècles, nous fournit pourtant, malgré l'incertitude des premières dates, des preuves irrécusables de cette immigration; et en rapprochant ces données des indices jetés çà et là dans les ouvrages des historiens du midi, et des probabilités qu'avouera une saine critique, je ne désespère pas de parvenir à mettre ce point hors de doute.

C'est un fait incontestable que la dynastie des Ynglingiens, descendue de Sigge, fils de Fridulf, que nous nommons Odin, ait succédé, dans le gouvernement de la Suède, à celle de Forniothr ou des Jotes, dont le dernier prince, nommé Gylfe, fils de Beïler, ébloui par l'ascendant et la supériorité physi-

que et morale de Sigge, lui céda, non-seulement de bon gré, son sceptre, mais alla lui-même finir ses jours dans la patrie de ce même Sigge. Tous les historiens du nord conviennent de ce point, ainsi que de la marche du conquérant asiate; mais malgré tous leurs efforts ils n'ont pu s'accorder sur l'époque de l'événement. Les uns entichés des fables des anciens Sagas, accréditées par Snorro Sturleson et par Torfæus, ont reculé les règnes des premiers Ynglingiens jusqu'avant la naissance du Sauveur, en faisant Sigge contemporain de César et de Pompée; d'autres l'ont rabaissé jusqu'à l'an 500 de notre ère. D'autres enfin, pour couper court et s'épargner toute recherche, ont conclu que tout ce qu'on a dit d'Odin est fabuleux, et que l'on ne sera jamais sûr de l'époque de son existence. La manie ou le charlatanisme de tout nier au hasard, est une chose bien commode; mais elle est heureusement trop ridicule pour être dangereuse.

Ce fut sous l'empire de Valentinien qu'éclata l'orage terrible qui, depuis quelques siècles, menaçait de ruine la monarchie colossale de Rome. Les Barbares étaient devenus plus audacieux dès qu'ils n'avaient plus eu un Marc-Aurèle ou un Julien à craindre. La Thrace,

la Mœsie, la Pannonie, la Norique, l'Italie, la Rhétie, les Gaules et la Grande-Bretagne furent inondées presque toutes à la fois. Les Maures infestaient les provinces africaines, les Persans s'armaient pour envahir l'Arménie; et Valens, frère de l'empereur, avec le titre d'Auguste, fut envoyé à la défense de l'Orient. Valentinien, aussi sage que vaillant, fit tout ce qu'il put pour sauver l'empire; mais le sort en était jeté : il n'y avait plus de remède.

Par une longue suite d'années et de victoires, Ermanaric ou *Hermanrik*, roi des Greuthanges ou Ostrogoths, avait fondé, presqu'aux portes de Bysance, un empire qui pouvait faire tête à celui de Rome et peut-être le détruire. Les Hérules et les Scyres de la Lithuanie, les Varins et les Vendes de la Pologne, les Esthiens de la Prusse, les Rugiens et autres peuples de la basse Allemagne septentrionale, nations toutes fortes et valeureuses, obéissaient à ses ordres. Les rois Visigoths eux-mêmes s'étaient mis sous sa protection avec le simple titre de juges. En sorte qu'il paraît que la domination de ce prince s'étendait depuis le Don jusqu'au golfe de Venise et au Rhin, et depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Baltique. Jordanes eut donc quelque raison de donner à *Hermanrik*

le pas sur Alexandre-le-Grand, en ce qu'il avait subjugué les peuples les plus féroces de la terre; et les auteurs de la biographie universelle ont eu un très-grand tort de ne point consacrer un bon article à sa mémoire.

Il est incroyable avec quelle nonchalance on regardait à Bysance les progrès de ce héros qui, depuis quatre-vingt-dix ans, remplissait le monde de sa renommée; à Milan même, devenu le siége des Césars d'Occident, on vivait dans la plus grande ignorance à l'égard de ses entreprises. Le nom de Julien l'avait tenu en respect; alors il se déclara en faveur de Procope, rival de Valens, et il lui envoya trente mille hommes de l'élite de ses troupes. Mais arrivés trop tard, ils furent coupés dans leur retraite et distribués prisonniers dans les villes de l'Orient. Hermanrik s'en plaignit hautement, mais sans succès; la guerre fut donc inévitable, et pour cette fois, la victoire fut encore fidèle à la fortune de Rome. Le roi des Goths se prépara pourtant à la vengeance; mais la Providence qui se joue des projets de l'homme, avait enveloppé la destinée de ce grand homme dans l'issue des événemens qui allaient suivre.

XIII.

En Asie, une révolution mémorable, inopinée, terrible, décida tout d'un coup le sort de l'Europe. Les Huns, peuples jusqu'alors presque inconnus, mais nombreux et extrêmement féroces, chassés par les Chinois du centre de l'Asie, traversèrent le Volga avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux. Sous les ordres de *Balamir* ou Balamber, autre grand homme de son siècle, ils se précipitèrent comme un torrent irrésistible sur les Alains, nation de Goths puissante et valeureuse, qui couvrait alors de ses chariots le territoire entre le Don et le Volga. Au premier choc, les Huns eurent le dessous; mais au second ils vainquirent les Alains, et la victoire de Balamir fut le premier signal de la vocation de ces hordes destinées à exécuter les décrets de la Providence sur le monstre affaibli de l'Occident qui, pendant une longue suite de siècles, avait impunément tyrannisé la moitié du monde. Une partie des vaincus se retira sur les sommets du Caucase, où leurs restes existent peut-être encore, tandis que d'autres se réfugièrent vers la mer Baltique, où ils se

réunirent aux tribus septentrionales de la Germanie, soit pour chercher de nouvelles demeures dans la Scandinavie ou dans les îles britanniques, soit pour partager plus tard avec ces mêmes tribus les débris de la puissance de Rome. Cependant, le corps de la nation alaine fit pour lors ligue avec les vainqueurs, et passa le Don sous les ordres du chef des Huns, pour abattre la domination des Goths, leurs frères et leurs voisins qui, depuis long-temps, excitaient leur envie et leur jalousie.

Hermanrik, âgé alors de cent dix ans, leva en vain toutes ses forces pour opposer des barrières au torrent qui devait le submerger. Trahi par ses officiers et vaincu par Balamir, il se donna lui-même la mort sur le champ de bataille. D'autres disent qu'il fut tué par un des officiers qui l'avaient trahi. Vitimer, qui lui succéda, périt peu après sous les traits des Huns, et le royaume des Ostrogoths fut ravagé d'un bout à l'autre. Un petit nombre, commandé par Alathée et Saphrax, se réfugia avec Viterik, neveu encore mineur de Hermanrik, chez les Thervinges sur le Danaster, où Athanarik, roi ou juge des Visigoths, s'était levé contre les Barbares. Mais Balamir était assez fort pour triompher de tous les obstacles,

que le désespoir seul pouvait entasser contre sa fortune. Ayant trompé la vigilance d'Athanarik, les Huns passèrent à gué la rivière dans l'endroit le plus impraticable, et tombèrent sur les Ostrogoths qui, surpris et entourés, furent contraints, après une résistance opiniâtre, à se retirer avec Alavivus et Fridigerne, au sud du Danube, dans les provinces romaines. Valens les accueillit avec empressement, quoique sous la condition de remettre aux Romains leurs armes, et de souffrir que leurs enfans mâles fussent distribués dans les villes de l'Orient. Ces conditions étaient dures; mais la nécessité n'a point de loi, et les Goths se soumirent pour quelque temps à celle du plus fort. Valentinien n'était plus, et son imprudent frère, dans l'ivresse de sa joie, ne vit point qu'en accueillant, au sein de l'empire, une multitude d'hommes forts et belliqueux, il hâtait l'instant décisif de la ruine de la monarchie : mais il paraissait qu'une force supérieure poussât les choses : *ita turbido, instantium studio, orbis Romani pernicies ducebatur*, dit fort judicieusement, et avec une vérité frappante, Ammien Marcellin, auteur presque contemporain, dont les livres qui nous restent sont des monumens précieux pour

juger et réprouver les absurdités débitées par Jordanes et par Procope.

Les Goths retirés dans l'empire, le protégèrent pendant quelque temps contre les attaques de Balamir; mais poussés à se venger de la perfidie d'un gouverneur de la Thrace, ils proclamèrent leur général Fridigerne, et renforcés de troupes hunniques, ils vainquirent Valens en bataille rangée. Cet empereur, blessé mortellement, fut brûlé dans une cabane où il s'était réfugié. Gratien lui succéda. Pour se défaire de Maxime son compétiteur, il appela les Huns et les Alains à son secours jusque sur les rives du Rhin; et quoiqu'ils y fussent arrivés trop tard, Maxime, vainqueur déjà, fut obligé d'acheter leur retour à un prix énorme. Il dévoila ainsi aux yeux de ces Barbares la faiblesse de l'empire. Balamir s'en aperçut, et la dernière heure de Rome aurait sonné dès cet instant si les conséquences de la révolte de Vinithar, roi des Ostrogoths, n'eussent mis un terme à la carrière active et glorieuse du roi des Huns. Charaton, Huldin et Mundzouk poursuivirent les conceptions du génie de Balamir, auxquelles Attila devait donner la dernière main. Mais il semble que la Providence n'eût voulu se servir de ces Barbares que pour

imprimer le mouvement aux nations gothiques et germaniques destinées à mettre en exécution ses éternels décrets, et non pour soumettre à la domination des Huns notre belle Europe. Ce qui est indubitable, c'est que si la victoire se fût déclarée pour Attila, dans la plaine de Châlons, l'Europe entière serait aujourd'hui hunnique ou turke.

XIV.

En rapportant les premiers progrès des Huns en Europe, Ammien Marcellin parle d'un Athanarik, roi des Visigoths ou Goths établis à l'ouest du Pont-Euxin, lequel, après la défaite des Ostrogoths ou Goths orientaux, n'ayant pas voulu se fier aux belles promesses des Romains, se réfugia, avec un petit nombre de valeureux compagnons d'infortune, dans les montagnes inaccessibles du Caucaland, endroit éloigné, dit-il, occupé alors par les Sarmates, et qu'Artélius et d'autres ont voulu placer au milieu du Danube; mais que le savant M. Malte Brun, dans son inestimable précis de la Géographie universelle, place vers les sources du Pruth, environ le

site des *Caucoenses* de Ptolémée. Sauf tout le respect dû au jugement d'un si grand maître, je crois qu'il faut rechercher cet endroit beaucoup plus haut, ou dans les Alpes basterniques, ou vers les confins des Sarmates Roxolans. Ammien dit en termes positifs, que cet endroit était habité auparavant par des Sarmates, qui furent obligés d'en déloger à l'arrivée des fuyards Visigoths. Et comment voudrait-on qu'Athanarik ait pu trouver le salut et l'obscurité qu'il cherchait, dans une île du Danube ou dans un pays situé au centre des provinces déjà envahies par les Huns ? N'est-il pas beaucoup plus probable de croire que les Goths qui le suivirent se soient portés plus vers le nord, jusqu'aux limites des Sarmates qui habitaient au-delà de l'Ostrogothie ? Alathée et Saphrax voulurent aussi, avec le reste de leurs Greuthunges, suivre les traces d'Athanarik ; mais tournés et chassés par les Huns, ils se replièrent sur le Danube, où ils s'offrirent aux Romains, pour peupler les déserts de la Thrace, et servir dans les armées de l'empire. Nous avons vu plus haut de quelle manière ils furent reçus.

On n'entendit plus parler d'Athanarik, parce qu'il s'établit chez les Goths septentrionaux,

dont on ne put plus dès-lors avoir des nouvelles ; mais il ne fut pas sans doute le seul qui, avec quelques compagnons d'infortune, abandonnât de la sorte sa patrie, en fuyant devant les hordes féroces et belliqueuses des Huns. On connaît parfaitement l'histoire des Goths qui demeurèrent au midi, parce que les historiens du temps, soit grecs, soit romains, ne laissent rien ignorer sur leur compte ; mais qui me disputera que vers le nord un plus grand nombre ne précédât ou ne suivît l'exemple d'Athanarik ? Ammien Marcellin nous fournit tout le motif de le croire. « *Famâ* » *tamen latè serpente*, dit-il, *per Gothorum* » *reliquas gentes*, *quod inusitatum antehac* » *hominum genus modò ruens ut turbo mon-* » *tibus celsis*, *ex abdito sinu coortum*, » *opposita quæque convellit et corrumpit*, » *POPULI PARS MAJOR*, *quæ Athanaricum*, » *attenuata necessariorum penuriâ*, *dese-* » *ruerat*, *quæritabat domicilium remotum* » *ab omni notitia barbarorum*. » Et si quelques-uns se crurent, pour le moment, en sûreté dans la Pannonie et dans la Thrace, où cependant les Huns pouvaient, comme ils le firent, pénétrer d'un moment à l'autre, d'autres durent certainement croire qu'ils

étaient plus en sûreté dans les forêts et dans les montagnes des Gépides et des Sarmates.

Tout ceci arrivait presque tout d'un coup, vers l'année 376 de notre ère, et voilà, si je ne me trompe, l'époque où l'émigration des Goths conduits par Sigge Fridulfson, ayant abandonné leurs dieux pénates, se porta vers le nord de l'Europe. J'ai déjà dit qu'une partie des Alains avait fait la même chose peu de temps auparavant, et immédiatement après la première victoire des Huns. Leur exemple pouvait et devait servir de règle pour d'autres hommes déterminés à se disperser plutôt ailleurs, ou à conquerir de nouvelles demeures, qu'à tomber sans honneur sous le débordement irrésistible du torrent qui menaçait de submerger l'Europe entière. Et qui aura au surplus le courage d'affirmer que Sigge Fridulfson, à qui toutes les histoires scandinaves donnent le nom d'*Odin* ou *Athin*, d'après celui du dieu de guerre, ne puisse être cet Athanarik lui-même, ou pour le moins quelqu'un de ses valeureux compagnons? Je sais que des auteurs copiés par Jean Store font retourner Athanarik pour succéder à Fridigerne, assurant que chassé ensuite par ses sujets, il vint, en 381, mourir à la cour

de l'empereur Théodose. Mais aucun monument authentique ne prouve que cet Athanarik fût le même que celui qui se retira dans le Caucaland. Les noms des Barbares, ceux même de leurs princes, sont trop estropiés par les écrivains grecs et latins, pour qu'ils puissent servir de règle dans ces sortes de discussions. Nous prenons souvent, chez ces écrivains, pour des noms propres, des mots qui dans des idiomes barbares et peu connus, ne furent peut-être que des épithètes ou des titres d'un seul et même homme célèbre ; et encore plus souvent nous attribuons à un seul personnage, des noms et des actions qui appartiennent à plusieurs individus également célèbres. J'observe ici en passant que le nom d'Athanarik signifie, en langue gothique, *riche en provisions de bouche*.

XV.

JE n'oserai pas encore affirmer que Sigge Fridulfson fût Alain plutôt que Visigoth ou Ostrogoth ; mais si des conjectures fondées et appuyées sur les données uniformes des plus anciennes traditions, peuvent valoir quelque chose en fait d'histoire, je pencherais plutôt

à croire qu'il fut Alain, par la raison que les anciennes histoires scandinaves parlent toutes de leurs ancêtres, comme d'un peuple établi vers l'embouchure du Tanaïs, qu'elles appellent *Vana-Qvislar*, où se trouvait l'antique ville d'Asgard qui, très-certainement est l'Aspurg de Strabon, la Tana du moyen âge, et l'Ashof ou Azof de nos jours. Cette question sera au surplus discutée *ex professo* dans la troisième partie de ces recherches.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de la marche de Sigge, telle que les anciennes chroniques nous la retracent, ne sera peut-être pas admissible dans toutes ses parties; mais elle n'est pas non plus aussi inexplicable que M. Pinkerton et d'autres sceptiques ont voulu le faire croire. Que le savant docteur écossais se contente de transporter les choses au siècle dont je parle, aux circonstances que j'ai rapportées, et à d'autres que je me prépare à développer, et nous ne saurons plus que faire de ses railleries sur le ridicule d'une migration exécutée au temps de César sans qu'il en eût connaissance, ni sur la nécessité de vaincre les Suèves qui surpassaient, dit-on, les dieux mêmes en valeur.

Les chroniques font suivre à Sigge une route

tout à fait différente, sur laquelle il pût même ne pas entendre parler, ni des Suèves ni des Gépides, autre nation également belliqueuse, et qui était plus voisine de sa route. Parti des bords du Don ou de ceux du Borystène, soit à la première apparition des Huns, soit après la défaite d'Athanarik, il se dirigea, avec ses Ases, ou compagnons Asiates, vers la haute Sarmatie ou Moscovie actuelle, peuplée alors par les Roxolans et les Hamaxobiens, deux tribus de la grande nation slave, dont les derniers vivaient sur des chariots, comme une partie de la nation alane.

On me permettra de m'arrêter un peu plus sur cette partie intéressante de l'histoire de Sigge, afin de déterminer, autant qu'il est possible, la marche qu'il a dû suivre. Pour le faire avec quelque espoir de succès, il devient indispensable de présenter ici le tableau géographique des pays à travers lesquels cette marche fut dirigée, en y ajoutant quelques remarques ethnographiques sur les différens peuples qui habitaient alors ces contrées. Je me flatte que les preuves que j'en déduirai seront satisfaisantes.

Personne ne me disputera que vers le milieu du quatrième siècle les Barsiles ou Uzes, les

Khazares ou Acazires, et les Alains ou Alanes, ne fussent les principaux peuples des contrées situées entre le Don et le Caucase, le Pont-Euxin, le Volga et la mer Caspienne. Ces derniers, plus à l'occident que les deux premiers, occupaient encore les côtes septentrionales des Palus Méotides ou mer d'Azof, jusque vers les rives du Borysthène, où ils confinaient, au nord, avec les Roxolans, et à l'ouest avec les Ostrogoths, dont ils étaient ou alliés ou sujets. Le royaume de ces derniers sous Hermanrik, avait pour limites le Borysthène, peut-être même le Tanaïs et le Rhâ; le Pont-Euxin, le Danube, les Alpes basterniques, la Vistule, la mer Baltique et la Duna, comprenant ainsi les pays des Visigoths, des Gépides, des Vénèdes, et d'autres peuples gothiques et sarmates. A l'est des Roxolans vivaient les Antes, vers le Tanaïs où ce fleuve s'approche le plus du Rhâ ou Volga, et au nord les Hamaxobiens qui ne se distinguaient des Roxolans que parce qu'ils passaient leur vie sur des chariots ou dans des hutes portées sur des roues. Ces Hamaxobiens avaient au nord et au nord-est le grand et ancien empire des Tchoudes ou Finnois, nommé par la suite Biarmaland ou Permie, et à l'est la grande

Ounnie ou Hongrie, peuplée par les Oïgours et les Bulgares qui, beaucoup plus tard, firent tant de bruit en Europe. L'empire Tchoude, appelé *Tchoudskoe Czarstwo* par les Russes du moyen âge, et connu par les Scandinaves sous le nom susdit de Biarmaland, exista jusqu'en 1236, lorsqu'il fut envahi par les Moghols, et réuni aux états du Captchac par Batou, petit-fils du célèbre Djenguyzkhân.

Les restes des Peukines, des Basternes et des anciens Daces ou Gètes qu'il ne faut jamais confondre avec les Goths, occupaient les sources du Dniesthr, du Theiss, du Boug et de la Vistule, dans les monts Carpathes, nommés alors Alpes basterniques. Ces peuples avaient au nord les Gépides, qui paraissent avoir occupé alors la plus grande partie de la Pologne actuelle, et qui touchaient, vers le septentrion, aux Lygiens ou Liaîchés et aux Vénèdes ou Vendes, qui les séparaient des Gothons, des Tchoudes et des Sarmates, de la Prusse et Lithuanie actuelles.

Au midi de la mer Baltique, demeuraient les Gothons, les Rugiens, les Bourguignons, les Varnes et les Saxons; les Angles avec quelques restes des anciens Cimbres et des Teutons occupaient le Slesvig de nos jours, et les Jotes

ou Gutes, le Jutland et les îles danoises, dont les habitans étaient déjà connus sous le nom de *Daunskir* ou *Daukiones*. En Scandinavie, il y avait des Gutes ou Jotes dans la Suède méridionale, et des Finnois dans les provinces septentrionales ; les Sitons et les Svions de Tacite n'y paraissent pas : mais le nom de *Suethans* dont parle Jordanes devait déjà être connu au quatrième siècle, puisque saint Augustin en parle dans ses commentaires sur l'Ecclésiaste. Les côtes orientales de la mer Baltique étaient occupées par les Esthiens (qu'il ne faut pas confondre avec les Esthoniens), les Scyres, les Kareotes ou Coures, les Hirres et autres peuples de race gothique et finnoise.

Tel était l'aspect géographique de la partie de l'Europe que Sigge a dû traverser dans son voyage. Il est surtout nécessaire de se rappeler ici que ni les Slaves, ni les Lettoniens n'étaient encore connus à cette époque. Les premiers habitaient cependant sous les noms de Vendes ou Vindes et de Sarmates, entre la mer Baltique et le Pont-Euxin, où ils étaient sous la domination des Goths. Plus à l'est et au nord ils obéissaient peut-être à l'empire des Tchoudes. Les Antes que nous avons déjà nommés, les Roxolans, les Hamaxobiens, les Galindes,

les Stavanes, etc. étaient sans doute des tribus vendiques ou slaves, que les écrivains latins et grecs appelaient Sarmates, parce qu'elles occupaient des pays où les anciens géographes avaient placé des Sarmates, tout comme nos imitateurs modernes ont donné le nom de Vandales aux Slaves qui ont occupé les contrées abandonnées par les Vandales. Mon compatriote, le professeur Thunmann, dont la mort prématurée fut une perte irréparable pour l'histoire et la géographie du moyen âge, a prouvé jusqu'à l'évidence que les Venèdes ou Vinides d'Hérodote, de Pline, de Tacite, de Ptolémée, de Jordanes et du géographe anonyme de Ravenne, sont les ancêtres de nos Slaves d'aujourd'hui, qui ne prirent ce dernier nom qu'au commencement du sixième siècle, et qui ne figurèrent comme peuple qu'au septième. Leur nom, ainsi que ceux des Goths, des Teutons, des Kymres, etc., veut dire *homme* ou *peuple*, ou, selon d'autres, il vient du mot *slovo* (parole), et désigne une nation parlant le même langage. Dans le dictionnaire étymologique de la langue russe, les mots *slavenskie*, adjectif, et *slaviànin*, substantif, se déduisent de la racine *slava*, qui signifie grandeur et gloire. Aussi les Vendes

ne prirent-ils le nom de Slaves que lorsqu'ils eurent acquis une certaine renommée.

Quant aux Lettons, c'est une nation moderne dont le nom paraît à peine dans l'histoire au sixième siècle. Je ferai voir tout à l'heure comment elle s'est formée du mélange des Goths, des Finnois et des Slaves.

Nous avons vu que Pythéas, Strabon, Pline, Tacite et Ptolémée placent des Gutes, Gothins ou Gothons dans la Prusse actuelle : tout le pays, situé entre eux et le Pont-Euxin, était, au temps dont nous parlons, connu sous le nom de *Gothorum provinciæ*. Ce fut à travers ces provinces, ou du moins le long de leurs confins avec les Sarmates et vers le pays de ses parens de la Prusse, que Sigge dirigea sa marche.

Mais l'éthnographie de toutes ces contrées venait d'éprouver des changemens terribles par l'irruption des Huns en Europe, la subversion de la puissance des Ostrogoths, et le démembrement de la monarchie romaine. Il ne faut pas perdre de vue l'agitation extraordinaire que ces événemens durent occasioner parmi les nations belliqueuses de l'Allemagne et de la Pologne actuelles. C'est d'ici que commencent les véritables migrations des grands

peuples d'Europe. Les Rugiens, les Lombards, les Bourguignons, les Vandales, les Gépides, les Venèdes, les Suèves, les Allemands, etc., se portèrent presque simultanément vers le midi, pour suivre l'exemple des Alains, des Ostrogoths et des Visigoths du Pont-Euxin, et se réunir aux Huns et aux autres hordes barbares qui commençaient à se partager les dépouilles de la monarchie romaine. A l'exception d'un très-petit nombre d'habitans restés en arrière, les bords de la Baltique et la Basse-Allemagne septentrionale ne présentèrent bientôt que l'aspect d'une solitude ; ces contrées furent si dépeuplées, que lorsque les restes de l'armée des Hérules, taillés en pièces par les Lombards dans la Haute-Hongrie, voulurent, un siècle plus tard, chercher un asile dans la Scandinavie, ils eurent à traverser de vastes déserts pour passer du pays des Slaves jusqu'à ceux des Varnes et des Danois.

Du côté de l'Orient, la même dépopulation avait suivi l'irruption des barbares de l'Asie. Les Roxolans et les Antes eux-mêmes, ainsi que toutes les peuplades slaves et finnoises de la Sarmatie européenne, qui avaient obéi à Hermanrik, furent entraînés par le torrent. Peu de temps après seulement les Slaves com-

mencèrent à se montrer comme peuple dans la Dacie et vers le Danube. Leurs premières demeures avaient été abandonnées, et les Bulgares, les Ougres et les Awares ne tardèrent pas à s'en rendre maîtres.

XVI.

Mais revenons à Sigge. En partant des bords du Pont-Euxin, peut-être même de ceux du Don ou du Volga, ce chef des fuyards a dû se porter d'abord par les pays des Antes et des Roxolans, vers les sources du Dniepr et de la Düna. Cette marche, qui sort un peu de la ligne directe pour aller chez les Gothons, paraît prise exprès pour éviter les pays trop peuplés et surtout celui des Gépides, nation nombreuse et guerrière, qui gardait toujours une attitude imposante, et qui renversa, un siècle plus tard, la puissance des Huns. Les chroniques septentrionales nous assurent que Sigge arriva jusqu'au lac Ilmen, et que ce fut là qu'il bâtit une nouvelle Asgard, ou ville des Ases, et qu'il y établit son fils Sigurlam à la tête des affaires. Il n'est pas impossible que cette nouvelle Asgard soit la ville de Novogorod de nos jours, dont Jordanes ait eu

déjà quelque connaissance; le nom de Nougard est indubitablement d'origine gothique, aussi bien que ceux de Holmgård et de Gardarike, donnés dans la suite au royaume des successeurs de Sigurlam jusqu'au neuvième siècle.

Ce séjour de Sigge dans le pays des Esthiens et des Finnois, et la tradition qu'il y fonda un état dont son fils fut le chef, furent sans doute les causes qui inspirèrent au sage Gostomisl, lors de l'extinction de la dynastie de Sigurlam, le conseil d'appeler de la Scandinavie des princes descendus du fondateur du royaume. Rurik, le premier de ces princes, et Oleg ou Olof son successeur, posèrent, au neuvième siècle, les fondemens de l'immense monarchie actuelle des Russes, dont l'indépendance et l'élévation politique furent l'ouvrage de l'immortel Iwan Wasiliewitch, surnommé avec raison le Grand, vers la fin du quinzième siècle.

Je rapporte ici cette observation sur l'origine des Russes, parce que l'opinion de M. Ewers, que le professeur Vater a voulu combiner avec l'opinion toute opposée de Biorner, de Brocman, Schlozer, Adelung, Müller et autres, savoir que les Warègues-Russes, peuple khazare ou tatâre, sont venus des bords du

Pont-Euxin, me paraît reposer sur des fondemens trop peu solides. Les Tchoudes ou Finnois, qui sont incontestablement les plus anciens habitans connus du pays, ont de tout temps donné aux Suédois le nom de *Ruotza* ou *Rossa-Lainen*, tandis que les peuples de la Russie ont constamment été et sont encore appelés par eux *Wenhe* ou *Wena-Lainen*, quelquefois même *Wenet-Mies*, ce qui veut dire Vende ou Slave. Ce sont là les véritables Vanes des Sagas, avec lesquels les anciens Ases eurent si souvent des guerres, et dont ils reçurent quelques-unes de leurs divinités, entre autres *Sif*, femme de Thor, et *Niordr* avec sa fille *Fréya*, nommée pour cela *Vana-Dis*, ou déesse vendique. Le Tanaïs avait chez les Ases le nom de *Vana-Qvisl*, rivière des Vendes. Au surplus, l'annaliste Nestor, après avoir dit que les Slaves de Novogorod passèrent la mer pour appeler les Russes-Warègues, ajoute, que depuis ce temps-là les Novogorodiens furent appelés Russes, tandis qu'auparavant ils étaient nommés Slaves. C'est un rapprochement assez singulier que le nom de Wenhe ou Wena-Lainen, donné par les Finnois aux Slaves ou Vendes, signifie, dans la langue des premiers, nautonnier ou conducteur

de bateaux. Comme de temps immémorial les Slaves étaient maîtres des parties inférieures et navigables des grandes rivières de la Sarmatie européenne, c'est-à-dire du Volga, du Kama, du Don, du Dniepr, de la Vistule et du Niémen, il est probable que ce nom là leur fut donné par les Tchoudes, parce qu'ils les voyaient arriver chez eux dans des barques. Le mot Tchoude signifie, dans les langues slaves, prodige ou chose extraordinaire, parce que les Finnois ont de tout temps été regardés comme des sorciers. Le nom de Lapp, donné aux Almagh ou Sabmes de la Scandinavie arctique, tient la même origine; le Nord a été un pays de merveilles pour tous les peuples.

Quant à la nouvelle Asgard que, d'après les Sagas et les chroniques du nord, Sigge bâtit dans cette partie de la Russie, je pense qu'elle a dû se trouver plus près de la Düna et de son embouchure. Les annalistes Russes disent que les plus anciennes villes de ce pays furent Staraïa-Rousa ou Vieux-Russ, Ladoga que les Scandinaves appelèrent Aldeyuborg, et Cholmogard ou Holmgard, surnommée la Sainte, à cause d'un temple vers lequel les princes et les peuples du nord faisaient des pélerinages. Il est difficile de dire si les restes

de cette dernière ville doivent se retrouver dans le bourg de Kholm, au sud de Staraïa-Rousa, sur la rivière de Msta ou Lovat, ou dans la ville de Kolmogorie, capitale de l'ancienne Biarmie, sur la Dwina, ou enfin dans les ruines de la ville finnoise (*Tchoudskoe goroditche*), de Colmagar sur la Kolwa qui, d'après M. Moderach, fut la capitale de l'antique empire des Tchoudes. J'observerai en passant, que l'étymologie du nom de Kholmagar ou Colmagar peut également se tirer des mots finnois *Colme*, trois, et *Cari*, rocher ou colline, et désigner une ville bâtie sur trois roches ou collines. Dans la langue russe moderne, ainsi que dans tous les dialectes slaves, les mots de *kholm* et *gorod* ou *grad*, signifient aussi colline et cité, ou ville murée, en sorte que Kholmogorod n'est autre chose qu'une colline ou hauteur enceinte de murailles. Les Slaves, peuples originairement nomades, qui, comme les anciens Finnois, n'avaient aucune idée de demeures fixes et encloses, ont reçu le nom de *gorod*, de la langue des Goths qui, après avoir bâti des villes dans la Russie, donnèrent à ce pays les noms de *Gardar*, *Gardawœllde* et *Gardarike*, c'est-à-dire royaume des villes ou demeures entourées

de murailles. Un passage de Jordanes, comme je l'ai déjà dit, prouve que la ville de Nygârd ou Novogrod existait déjà dans le sixième siècle, et qu'elle était alors occupée par des Slaves.

De peur d'être accusé de Rudbeckianisme, je ne dirai pas que le nom de la ville d'Isborsk, où Tryggve (*Truvor*), frère de Rurik, s'établit en 862, a quelque ressemblance avec celui d'Asbourg. Située au sud du lac Tchoudskoe que nous nommons Peipous, cette ville est plus près de la Düna, et c'est dans le voisinage de cette rivière, mais non sur ses bords, ni près de la mer, que les chroniques septentrionales placent la ville fondée par Sigge. Schonning et Suhm ont expliqué et commenté ces chroniques, en mettant hors de doute le séjour des Ases dans le pays qui nous occupe, ainsi que le règne des successeurs de Sigurlam dans cette partie de la grande Russie.

Les bords de la Düna, vers la mer, étaient alors habités par les Esthiens, peuples très-certainement gothiques, non-seulement parce qu'ils avaient été alliés de Hermanrik, mais encore parce qu'en 510 ils envoyèrent à Théodorik, roi des Goths en Italie, des ambassadeurs, des présens et des lettres. On est tenté

de croire que c'est chez eux que Sigge a d'abord pensé à s'établir ; les misérables Finnois qui demeuraient au nord n'avaient rien qui pût flatter sa convoitise, peut-être même s'opposèrent-ils à ses projets, et il pouvait, où il était alors, se croire pour le moment assez éloigné *ab omni notitia barbarorum.*

Ce fut apparemment ici qu'il eut des nouvelles des grandes migrations qui se faisaient en Allemagne, des bords de la mer Baltique vers le midi de l'Europe. Accoutumé au climat tempéré des rives du Manitsch, du Kouban et du Terek, il devait naturellement trouver celui de la Livonie un peu rude, et comme le pays était d'ailleurs extrêmement pauvre, il résolut de continuer son voyage, et de visiter les contrées que les nations germaniques venaient d'abandonner, afin de s'y établir si elles étaient mieux à sa convenance. Sachant, au surplus, qu'il y avait dans la Scandinavie des peuples d'origine gothique, et n'ayant apparemment pas les moyens d'y aller par mer, il se sera déterminé de s'y rendre par terre en cotoyant la mer Baltique.

Il partit donc des bords de la Düna, et en passant le Niémen il entra dans la Prusse actuelle, alors occupée par les restes des Gothons,

et par quelques tribus tchoudes et vendiques. Ce pays, quoique fort marécageux et couvert de forêts, était pourtant fertile. C'est à cause de ses nombreux lacs, étangs et rivières que les Scandinaves donnèrent plus tard à ce pays le nom de Reidgotaland, ou Gothie coupée de canaux, du mot *Rede* ou *Rit* qui, dans la Basse-Saxe, signifie encore aujourd'hui une fosse, un canal ou une rivière factice. Les Gutes ou Guttons, qui occupaient alors ce pays depuis la Prégel jusqu'en deçà de la Vistule, avaient pour voisins, du côté du levant, les Esthiens et des tribus vendiques et finnoises; au sud, les Gépides et les Liaîches, et vers le couchant, sur la mer, les Rugiens. Le nom de Gothie, ou pays des Gothons, s'est conservé à ce pays pendant plusieurs siècles. Vincent Kadlubko, écrivain polonais mort en 1226; Boguphal, évêque de Posnanie, mort en 1253; Godislas Bacsko et d'autres annalistes appellent toujours Goths les habitans de la Prusse qui, dans plusieurs cantons voisins de la Prégel, se donnent encore de nos jours le nom de Gudai ou Guddai. L'ancien nom de Guttalus, donné à la Prégel, signifie rivière des Guttes ou Gutes.

XVII.

C'est dans ce pays que l'Histoire nous a laissé le premier grand souvenir du passage de Sigge dans le temps qui nous occupe. On sait que vers le milieu du sixième siècle il y avait, précisément dans le pays où les anciens avaient placé les Gothons de la Prusse, un peuple que Jordanes et Agathias appellent *Vidivariens* ou *Vidioariens*. Ces deux auteurs nous assurent que c'étoit une nation formée du mélange de différens peuples qui s'étaient retirés en ce pays-là comme dans un lieu d'asile : *Ex diversis nationibus, ac si in unum asylum collecti sunt et gentem fecisse noscuntur.* Ils possédaient la côte de la mer Baltique où l'on pêche l'ambre jaune, jusqu'au pays des Esthiens, et nommément les îles formées par l'embouchure de la Vistule.

Ces Vidivariens sont incontestablement les ancêtres des Lettons de la Prusse et de la Lithuanie. Le professeur Thunmann, dont les recherches à ce sujet sont d'un prix inestimable, a mis ce fait historique hors de toute espèce de doute. Il a démontré que le nom de ce peuple ne signifie rien de plus ni de moins que des

Goths

Goths chassés de leur patrie, et établis dans le pays dont il s'agit, ou bien des restes ou débris d'une nation gothique émigrée ou dispersée. Que les Goths aient été appelés *Vites* ou *Vides*, c'est un fait aussi indubitable que la permutation fréquente des lettres *g*, *j* et *w* dans tous les dialectes gothiques. La Vistule a souvent été appelée Justule; le Jutland, qui n'est autre chose que la terre des Jotes ou des Goths, a été nommée Wisland o Withland par Bède et l'annaliste saxon, ainsi que dans des actes publics danois du quatorzième siècle. Bède qui écrivait dans le septième siècle, donne aux Danois le nom de *Witæ*. La terminaison de *variens* se retrouve dans les noms des Boïovariens, des Ampsivariens, des Angrivariens, des Chattuariens, et d'autres peuples forcés à émigrer de leurs demeures primitives.

Le nom de Vidivariens s'est long-temps conservé dans celui de Wittland donné à la partie de la Prusse comprise entre le Niémen et la Prégel. Le géographe de Ravenne en fait mention, et en place les habitans parmi les Slaves. En effet, le fond de la langue des Lettons est vendique; les racines gothiques et finnoises n'en constituent que la moindre partie. Le

périple de Wulfstan, dans la précieuse géographie du roi Alfred, parle également de ce Wittesland ou Wittland, que le moine Albéric des Trois-Fontaines, et deux documens authentiques d'un évêque du Samland, nommé Henri, en 1264, appellent du même nom. Pierre de Duisbourg répète la même chose dans sa chronique de la Prusse, composée dans le quatorzième siècle.

Mais quelle pouvait être cette nation gothique chassée ou émigrée de sa patrie, qui vint s'établir ici après la grande migration des peuples ? Car il est prouvé par tout ce que l'histoire nous a transmis d'authentique, que vers le milieu du quatrième siècle il n'y avait point de Vidivariens dans cette partie de l'Europe. Je n'hésite point à répondre, que ce ne put être que la peuplade qui suivit Sigge Fridulfson dans son émigration vers la Scandinavie. Je sais que Biorner, Vexionius, Hermelin et d'autres étymologistes, ont cru que les Lives ou Livoniens, peuple très-moderne, et dont la langue est cependant presque éteinte, sont les descendans des *Vidivarii* que Jordanes appelle quelque part *Vividarii*, parce que le mot gothique *liv* se rend en latin par *vivus* ou *vividus ;* mais de telles déductions doivent

se reléguer avec celle qui fait venir ces mêmes Livoniens des Hillévions de Pline et de Ptolémée.

Ce qui est bien plus probable, c'est qu'une grande partie des Goths émigrés avec Sigge, restèrent dans ce pays qu'ils devaient considérer déjà comme un asile bien sûr à cause des rivières et des marais impraticables qui s'y trouvent, et qui pouvaient les garantir et les défendre contre les attaques de leurs ennemis. Adam de Brême et Kadlubko les appellent *inaccessi paludibus*, et ce dernier ajoute qu'ils étaient inattaquables, *propter vastissimas intercapedines, propter concretissimas nemorum densitates, propter bituminata inaccessibilia palustria.* Nous examinerons ailleurs les probabilités qu'on peut assembler par rapport à l'histoire ultérieure des compagnons de Sigge, restés après lui dans cette partie de l'Europe.

Pour lui-même et ses principaux Ases, il paraît que moins guerriers ou moins courageux que les autres, ils ne se trouvèrent pas encore assez éloignés de toute notion des Barbares auxquels ils voulaient se soustraire. En effet, les Huns ne tardèrent pas long-temps à éten-

8.

dre leur domination jusqu'aux bords de la mer Baltique, si nous devons ajouter foi au récit de Romulus, envoyé de l'empereur Valentinien III à la cour d'Attila, tel que Priscus nous l'a rapporté dans la relation de son ambassade. Et comment ne le ferions-nous pas, lorsqu'il est certain que des Huns ont occupé quelque temps les parties septentrionales de la Russie, et que de là ils ont même passé par la Finlande dans la Suède, comme je crois l'avoir prouvé dans un opuscule imprimé il y a neuf ans, sous le titre de: *Doutes et conjectures sur les Huns du nord et sur les Huns franciques ?*

Sorti du pays des Gothons, Sigge passa dans la Saxe orientale, alors presque sans habitans, parce que les Rugiens et les Bourguignons l'avaient abandonnée. Il y laissa un de ses fils avec une partie de ses compatriotes, et poursuivant son chemin à travers les autres pays également abandonnés par les Lombards, les Francs et différens peuples de la ligue saxonne, il arriva chez les Varins et les Saxons occidentaux, d'où il passa chez les Angles et les Jotes de la péninsule cimbrique. Ne se croyant pas encore assez sûr, il traversa le petit Belt, et fixa enfin sa demeure dans l'île de Fionie où il bâtit

de suite la ville d'Odensvi, qui existe encore sous le nom d'Odensée.

Quoi qu'en dise le savant historien de l'Ecosse, cette marche de Sigge n'a rien que de très-vraisemblable; et par les faits que je viens de mettre en vue, et par ceux que je rapporterai encore, je me flatte de réussir à placer l'entreprise de cet homme célèbre, sinon au rang des vérités historiques, au moins au rang de celles de la plus grande probabilité possible. Que M. Pinkerton en fasse autant s'il le peut, à l'égard des prétendus voyages de Gaothélus et Scota, avec leurs fils Hibérus et Himécus, et leur fameuse pierre de marbre, sur laquelle on couronna long-temps les rois de l'Ecosse, et qui existe encore à Londres, où elle fait partie du siége inaugural des rois du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

XVIII.

Il n'est pas absolument nécessaire, comme les chroniqueurs paraissent l'insinuer, et comme le voudrait M. Pinkerton, que Sigge ait fait la conquête de toutes les contrées qu'il traversait dans sa marche. Il ne serait pas moins ridicule de soutenir qu'il ait combattu les Suè-

ves, qui ne pouvaient d'aucune manière se trouver sur sa route. Quand même on voudrait supposer que ce peuple formât encore un corps de nation, il est évident que la marche de Sigge paraît plutôt dirigée exprès pour éviter sa rencontre. Il y a plus : quelle nécessité que Sigge ait conduit avec lui un grand nombre de guerriers, et qu'à l'instar des autres migrations de Barbares, sa suite fût composée d'une nation entière ? Il est vrai que Snorro, dans la généalogie d'Odin, avance qu'il était accompagné d'une multitude d'hommes vieux et jeunes, maris et femmes, et que même il portait avec lui quantité de biens de fortune : *Oc hafdi med ser mikinn fiolda lids, unga menn oc gamla, karla oc konur, oc haufdu med ser marga gersemliga luti.* Il est encore vrai que le même auteur, dans le prologue de l'Edda, dit que les Ases et leurs fils s'étant mariés en Suède, à des femmes indigènes, leur race se multiplia tellement que la langue des Ases devint celle de toutes les régions du nord, depuis la Saxe jusqu'en Norwége, ce qui prouverait que le nombre des premiers colons dut être considérable. Cependant il ne résulte d'aucune autre tradition, que Sigge Fridulfson soit entré dans la Scandinavie avec ce grand

cortége. En confrontant ce que nous savons par les chroniques du nord, avec ce que Pierre Weiss ou Albinus a écrit sur l'origine des Saxons, alors établis au nord de l'Allemagne, il est pourtant de la dernière vraisemblance que Sigge s'est arrêté quelque temps auprès de cette nation, et qu'il y a même laissé une grande partie de ses compagnons asiates. En effet, Snorro ajoute plus bas dans son prologue : *J that land er nu kallat saxland, thar dvaldiz Odinn langar hridir, oc eignaz vida that land; thar setr Odinn til landzgœrlu thria sonu sina*, c'est-à-dire, qu'Odin s'arrêta quelque temps dans le pays qu'on appelle maintenant la Saxe, qu'il soumit peu à peu à son autorité, et il y mit trois de ses fils en qualité de préfets. Quant à son entrée dans la Suède, toutes les traditions ne parlent que de lui et de ses *diar* ou seigneurs asiates, dont au surplus il est toujours parlé comme de personnages versés dans la poésie et dans les sciences, plutôt que comme de guerriers et de héros.

Osons donc admettre comme un fait constant, que le principal objet de l'émigration de Sigge était de trouver une contrée lointaine, où il pût s'établir avec ses compagnons d'in-

fortune, *remotus ab omni notitia barbarorum;* qu'arrivé chez les Saxons, il y trouva une nation parente de la sienne, ce dont on ne peut douter, puisqu'on sait que les *Saces*, ancêtres des Saxons, étaient venus comme les autres nations gothiques, des bords du Don et du Volga, à la même époque sans doute où les Jotes occupèrent le Jutland et la Scandinavie, après l'émigration des Cimbres et des Teutons vers le midi de l'Europe. Et comme c'étaient précisément les nations comprises sous le nom de ligue saxonne, qui occupaient alors les rives de l'Elbe, de l'Oder et de la mer Baltique, abandonnées par les tribus germaniques plus guerrières, il était bien moins difficile qu'on ne semble le croire, que Sigge obtînt de ces nations pacifiques et amies, la permission de traverser leur pays, pour se rendre à sa destination qui, dès le principe, paraît avoir été dirigée vers la Scandinavie. C'est au moins ce que nous apprenons de Snorro Sturleson dans son prologue déjà cité : *Odinn hafdi spâdon*, dit-il, *oc sua konu hans; oc af theim visindum fann hann at nafn hans mundi uppi vera i nordr halfu heimsinns oc tignat umfram alla Konunga, firir tha sauk fystiz hann at byria færd sina*

af Tyrklandi ; c'est-à-dire, Odin possédait l'art de prédire l'avenir, de même que sa femme ; par cet art il prévit que son nom deviendrait célèbre dans l'hémisphère boréal, et illustre par-dessus tous les rois : c'est pourquoi il prit la résolution de quitter la Turkie, etc.

La péninsule scandinave, peuplée alors par les Jotes ou Gutes, par les Svions, les Sitons et d'autres peuples de race finnoise, peu guerriers, était très-certainement connue chez les tribus de la Germanie septentrionale. Les Gutes de la Suède, ceux de la Chersonèse cimbrique, et les Guttons de la Prusse sont évidemment, comme nous l'avons déjà observé, deux branches d'un même peuple ; ils étaient dans la Suède dès le premier siècle de notre ère, et doivent y être entrés, soit directement par mer, de la Prusse et de la Courlande, soit par le Jutland et les îles danoises, après l'émigration des peuples qui, deux siècles auparavant, chassés par de grandes inondations des bords inférieurs de l'Elbe et de la Chersonèse cimbrique, gouvernèrent quelque temps les Gaules, ravagèrent l'Espagne, et furent défaits par Marius dans la Provence et dans le Véronèse.

Il paraît que ce fut chez les Guttons prussiens

que Sigge reçut des notions plus exactes du pays dont il voulait faire sa dernière demeure, et n'ayant pas ici, non plus que chez les Esthiens, les moyens de s'y rendre par mer, il se confirma dans son projet d'y aller par terre en cotoyant la mer Baltique.

Toutes les anciennes histoires s'accordent pour nous assurer, que ce grand homme a reçu le surnom d'*Odin* ou *Wodan*, qui signifiait le *divin*, à cause des qualités éminentes qui le distinguaient, et qu'il possédait, entre autres choses, une éloquence si énergique, et des talens si sublimes qu'il n'y avait pour lui rien d'impossible. Snorro Sturleson dit, qu'il était *agætr madr af speki oc altri atgiorvi ;* c'est-à-dire, homme éminemment savant et doué de toutes les perfections. Partout où il passait avec ses Ases, la renommée les précédait de loin, et on les recevait plutôt comme des dieux que comme des hommes: *Their thotto likari godum en monnum.*

Il ne serait pas certes, comme je l'ai déjà dit, d'une saine critique de s'imaginer que les Ases de Sigge eussent subjugué, par la force des armes, tous les pays qu'ils traversèrent, tout pacifiques et peu guerriers que pussent en être les habitans; mais il est plus que probable,

il est même très-possible, que par le moyen de son génie transcendant et du charme de son éloquence, aussi bien que par la supériorité de ses manières et de ses talens, leur chef fût arrivé à obtenir, au moins chez les tribus gothiques et saxonnes, l'objet de tous ses souhaits et de toutes ses demandes. La Heim Kringla ou cronique de Norwége dit : *Hann taladi sva sniallt oc slett att ollum er aheyrdo thotti that eina satt* ; c'est-à-dire, il parlait avec tant de grâce et d'éloquence que tous ceux qui l'écoutaient étaient toujours de son avis. En effet, il paraît que non-seulement les nations alliées de la sienne, mais partout où il passait, les peuples prévenus en sa faveur, et remplis de vénération pour ses exploits et pour ses opinions religieuses, le prenant, ainsi que ses compagnons, pour des êtres au-dessus de la nature humaine, allaient à l'envi pour les bien accueillir, jusqu'à souhaiter qu'il laissât parmi eux quelques-uns des siens pour juges ou pour capitaines; ce qui a pu donner lieu à la croyance qu'il a établi dix de ses fils souverains d'autant de royaumes. De là les assertions des Sagas que *Sigurlam* régna en Moscovie, *Begdeg* dans la Saxe orientale, *Boldeg* dans la Westphalie ou Saxe occidentale, *Sigge*

dans le Frakland ou ancien pays des Francs, *Skiold* en Danemark, *Gaute* dans la Gothie scandinave, *Heimdall* dans la Scanie ou Skâne, *Semminger* dans la Norwége, et *Yngve*, ou plutôt son fils *Niordr*, conjointement avec son grand-père, dans la haute Suède.

XIX.

En réfléchissant sur la route suivie par Sigge Fridulfson, on ne peut s'empêcher de conjecturer qu'il n'ait d'abord cru parvenir, du côté du nord-est, dans la Scandinavie. C'est chez les Esthiens qu'il apprit sans doute que ce chemin était par trop long et trop difficile, ce qui l'obligea de prendre celui de l'ouest, plus facile et plus court. Ce que nous savons avec toute certitude, c'est que dès son entrée dans le Danemark, il se fixa dans l'île de Fionie, où il paraît même qu'il pensa de s'arrêter définitivement, puisqu'il y bâtit la ville d'*Odensvi*. Son intention était apparemment de se contenter de la première île qu'il rencontrait, où il pût se croire en sûreté contre toute surprise, et comme nous l'avons dit souvent, *ab omni notitia barbarorum remotus*.

La Suède ou la Scandinavie continentale était alors gouvernée par *Gylfe*, fils de *Beïler*, de la dynastie ïote de Forniothr, laquelle, pendant quatre siècles et demi, avait régné sur ces peuples. Sigge ayant appris que dans les états de Gylfe il y avait des provinces fertiles et belles, y envoya d'abord Géfion sa fille, pour s'assurer de la vérité. D'après le rapport de cette princesse, son père s'ébranla de nouveau avec ses Ases pour aller s'établir dans la haute Suède, ce qui lui réussit à merveille, d'autant plus que Gylfe, ébloui comme tant d'autres par l'ascendant et par la supériorité physique, politique et morale de ce conquérant législateur, non-seulement lui céda, sans dispute son royaume, mais donna encore sa fille *Heidi* en mariage à Sigurlam, fils de Sigge et roi du Garda-rike ou grande Russie.

Etabli dans la Suède, où il bâtit sur le lac Mêlar, la ville de Sigtuna, ou *enceinte de Sigge*, avec un fameux temple idolâtre, Sigge commença bientôt à introduire dans le pays les usages et les coutumes de ses compagnons asiates, sans rien changer pourtant à l'état civil et politique du peuple, se bornant à régner sur les consciences et sur les cœurs de ses nouveaux sujets, par le moyen des idées reli-

gieuses et des opinions morales qu'il prêchait, plutôt que sur leurs vies et leurs biens par la terreur et la violence. Il fit plus : pour prouver que ce n'était ni l'ambition, ni le désir de dominer qui l'avaient porté à régénérer ce royaume, il ne ceignit jamais le diadême, se contentant, en qualité de souverain pontife, d'administrer l'état au nom de son fils Yngve, qui cependant paraît n'être jamais venu en Suède, quoique ce soit de lui que descend la dynastie des Ynglingiens, dont les princes, en ligne directe, gouvernèrent la Suède jusqu'à la moitié du huitième siècle ; la ligne masculine s'éteignit en 1066 par Harald le Sévère, roi de Norwége.

On sait fort peu de chose relativement à la religion, aux lois et aux mœurs des Jotes, habitans de la Scandinavie avant l'arrivée des Goths asiatiques avec Sigge. Il existe pourtant à ce sujet un petit ouvrage extrêmement intéressant, publié il y a trois ans en langue allemande par monseigneur de Münter, évêque de Sielland et des ordres royaux de Danemark, sous le titre de : *La Religion du nord avant les temps d'Odin.* Le seul fait vraiment positif qu'on puisse tirer de ce que l'antiquité nous a conservé à l'égard des opinions religieuses des

Scandinaves, avant le dernier Odin, est qu'ils se livraient aux dogmes du fétichisme naturel et de la métempsycose, et que leurs prêtres, à l'instar des chamans de la Sibérie et des angekoks du Groenland, gouvernaient le menu peuple par les prestiges de la magie. Ces momeries magiques paraissent même, beaucoup plus tard, avoir formé une espèce de lien entre les habitans primitifs du nord, relégués vers le voisinage du pole, et leurs vainqueurs établis en Suède, en Norwége et dans les îles. Les Lapons, descendans actuels des premiers Scandinaves, tiennent encore aujourd'hui à des illusions semblables.

Néanmoins nous savons que les Scandinaves, avant l'arrivée de Sigge, quoique privés de temples et d'idoles, rendaient un culte distingué à trois grandes divinités, représentant trois grandes puissances ou actions de la nature, qui était en même temps l'objet et le théâtre de leur culte. Les arbres, les rochers, les fleuves et quelques pierres en forme d'autels, leur rappelaient plus particulièrement la présence de la divinité qu'ils voulaient invoquer.

Dès la plus haute antiquité, on célébrait chaque année deux grandes fêtes solennelles; la

première dans le croissant de la seconde lune de l'année, en l'honneur de la déesse Goya ou Frigga, la Cérès des Scandinaves, pour en implorer une bonne année, les plaisirs, la fécondité, le bonheur; et la seconde vers le solstice d'hiver en l'honneur de Thor, dieu de la foudre et des météores.

Thor, dont le culte se trouvait répandu depuis l'Océan atlantique jusqu'au centre de l'Asie, était la première et la plus grande divinité des Scandinaves avant Sigge. C'était la force invincible personnifiée. Leur second dieu était celui du feu et de la lumière ; il s'appelait *Hlôd* ou *Lodin* et quelquefois *Allfader* (père de tout). Il paraît qu'on a cru qu'il était père de Thor et de tous les autres dieux. A ces deux divinités indépendantes l'une de l'autre, ils joignaient une troisième, qui procédait des deux premières ; son nom était *Freyr*, et on croit qu'il représentait la lune, parce qu'il présidait aux opérations de la nature féconde et générative. Ces trois dieux furent encore appelés *Har*, le Sublime, *Jafnhar*, l'égal de Har, et *Thridie*, le troisième. On reconnaît sans difficulté ici la Triade des anciens gymnosophistes et du chamanisme moderne ; car il n'est plus permis aujourd'hui

de

de douter que la croyance religieuse, comme la langue primitive de la Scandinavie, n'ait tiré son origine des contrées arrosées par le Barampouter et le Gange.

Goya ou Frigga, qui était l'objet de la fête du mois de février, était fille de Thor et femme de Lodin; car ce sont certainement les météores et l'action du soleil qui fécondent la terre. Elle donna son nom au mois de février, quoique Sigge Fridulfson l'ait exclue ensuite, ainsi que son mari, de sa mythologie. Il est possible que dans l'origine elle ne fût qu'une simple mortelle; mais on la confondit bientôt avec la lune, à laquelle le mois de février était consacré. Court de Gébelin croyait qu'on l'avait appelée Goya, du mot *kow* ou *ko*, parce qu'une vache était son symbole. Les nations germaniques qui, dès la plus haute antiquité, lui rendaient un culte distingué, l'appelaient *Hertha*, nom qui signifie, Terre couverte de verdure. Tacite en parle au long dans la belle description de l'ancienne Allemagne, et les circonstances locales qu'il rapporte viennent de se retrouver dans plusieurs îles de la mer Baltique, surtout dans celles de Sielland et de Fionie. Le nom de *Disa* qu'on lui donne dans les anciens Sagas, et

dont on tira celui de *Disa-Ting* donné à l'assemblée des Etats tenue à l'époque de sa fête, signifie simplement déesse ou divinité femelle. Après tout, le nom de Frigga ou Goya n'est peut-être que celui de Freyr ou Frey féminisé : on sait que peu de temps avant l'arrivée de Sigge ou du dernier Odin, les Scandinaves avaient donné une partie des attributs de ce dieu à sa femme ou sœur Freya. Freyr aura, comme beaucoup d'autres divinités indiennes et chamaniques, été hermaphrodite ; mais les Scandinaves, à qui cette conception de la volupté asiatique devait paroître ou inepte ou trop mystérieuse, en auront fait deux hypostases distinctes, en attribuant au mâle le pouvoir de féconder la nature inanimée, et à la femelle, celui de la propagation des animaux, et nommément de l'espèce humaine.

J'ai dit plus haut que les anciens Scandinaves n'avaient ni temples, ni statues, ni idoles. Tacite dit la même chose des peuples de la Germanie. Considerant la grandeur des dieux, ils ne croyaient pas qu'ils pussent être renfermés dans aucun temple, ni qu'aucune figure humaine pût leur ressembler. On consacrait des bois, et on donnait le nom de dieu à ce qu'il y avait de plus caché et qu'on ne voyait que par la pensée.

XX.

TEL était l'état des idées religieuses des peuples de la Scandinavie, lorsque Sigge Fridulfson y introduisit l'odinisme et le culte des idoles, et qu'il y bâtit le premier temple. Quoique ces peuples fussent alors gouvernés par un roi, il paraît vraisemblable qu'ils vivaient encore dans une grande liberté patriarcale; sans cela il n'eût pas été si facile de les soumettre. Pauvres et dépourvus de toutes les commodités de la vie, les lois leur étaient peu utiles, en ce que possédant plus de terres qu'ils ne pouvaient en cultiver, ils n'eurent jamais des disputes pour la propriété. Les deux fêtes annuelles dont j'ai parlé, prouvent qu'ils attachaient du prix à l'agriculture, quoique la chasse et la pêche dussent fournir la majeure partie de leur nourriture, vu l'immensité des forêts et le grand nombre des lacs et des rivières. Leur pauvreté les avait soustraits jusque-là aux invasions étrangères; ils n'avaient eu besoin ni de places fortes ni de troupes. Tacite, qu'il ne faut jamais se lasser de citer, lorsqu'on parle des anciens peuples du nord, croyait que jusqu'au temps où il

écrivait, aucune nation étrangère n'était venue s'établir dans les pays qui répondent à la Scandinavie actuelle, dont il dit que la disposition était désagréable, le climat rude et le terroir ingrat et affreux à voir, si ce n'est pour ceux qui en sont indigènes. Les Scandinaves, avant l'arrivée de Sigge, ignoraient presque l'usage des villes et des villages, en dépit de la munificence de Pline qui en donne cinq cents aux Hillevions. On pourrait tout au plus supposer, d'après quelques anciennes traditions, que les cinq villes de Skanor, Helsingborg, Lund, Lethra et Wisby, fondées sans doute par des marchands étrangers, avaient déjà une existence sociale à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Voilà le peuple que Sigge Fridulfson trouva dans la Scandinavie. Au lieu d'abolir tout-à-fait leurs usages, il ne fit qu'accroître leurs superstitions en introduisant un grand nombre de divinités nouvelles, représentées par des idoles et adorées dans des temples. Il institua au surplus une troisième fête de sacrifices en l'honneur d'Odin, dieu suprême de la guerre, et réunit dans sa personne les deux charges de souverain Pontife sacrificateur et de chef suprême des armées. En un mot, il

fit en très-peu de temps d'un peuple grossier (mais si doux et pacifique, que du temps même de Tacite, il était gouverné par une femme), une nation belliqueuse, mais remplie de superstitions, qui rendent toujours les hommes inquiets et féroces. Entre autres institutions, il ordonna qu'on brûlât désormais les morts d'un rang ordinaire, tandis qu'il fallait ériger sur les tombeaux de ceux d'un ordre plus élevé, ou qui s'étaient distingués par de grands services, des cippes ou petites colonnes, et sur ceux des grands et des princes, des collines sépulcrales dont on rencontre encore aujourd'hui un très-grand nombre dans la Suède.

Quant aux idées sur l'état des ames après la mort, la métempsycose n'était pas un point de croyance universelle. La majorité de la nation admettait un séjour de délices pour les ames des bons, et un lieu de supplices sans fin pour celles des méchans. Le nom du premier était *Glésis-Vold* et *Udansaikr* (terre des immortels); et celui du dernier, *Surtur* (séjour de la noirceur ou des ténèbres). Sigge eut le talent de faire remplacer tout cela par son *Valhalla*, ou lieu de festin des guerriers tués sur le champ de bataille; mais il ne put ni anéantir, ni changer les idées des Jotes sur le

supplice éternel des méchans : car la crainte laisse dans le cœur des hommes, des impressions bien autrement profondes que l'espérance ; et l'adroit réformateur vit bien qu'il fallait accommoder son système aux idées existantes, trop difficiles à détruire. C'est ainsi que les fables de l'Edda et de l'Odinisme contiennent beaucoup de mythes étrangers à la doctrine des Ases. Les dieux des élémens, tels que *Hlær* ou *Aegir*, et *Loke* appelé *Utgarda* ou l'exilé après l'introduction de l'Odinisme dont il était l'ennemi implacable ; ceux du courage, de l'éloquence, des vertus pacifiques ; *Hel* ou la Mort, les *Nomes* ou Parques, et les *Alfes* ou Génies appartiennent tous à la mythologie des Jotes, peut-être même à celle des Finnois et des Lapons. Les savans antiquaires du nord qui, à l'exemple de monseigneur de Münter, chercheront à saisir et établir les vrais points de contact, de séparation et de rapport des deux mythologies scandinaves, rendront le plus grand service à l'histoire septentrionale de l'ancien monde. Nous possédons un ouvrage excellent sur la mythologie finnoise, publié il y a trente ans par le professeur Ganander; mais nonobstant les travaux immenses d'un grand nombre d'érudits suédois, danois et allemands,

une exposition vraiment philosophique de la belle mythologie scandinave, avant et après l'odinisme, est encore un ouvrage à faire. MM. de Münter, Nyerup, Müller et Grundtvig, en Danemark, en ont pourtant posé les bases, et il faut faire des vœux pour que ces savans et autres comme eux, pénétrés du désir d'examiner à fond les antiquités scandiennes, et qui aiment à étudier l'homme dans les égaremens même de son imagination, complètent l'édifice sans se mettre en peine des paralogismes et des extravagances débitées par les Adelung, les Fréderic Rühs et les grimauds de leur école. M. Malte Brun, qui à une infinité d'autres connaissances, réunit celle des idiomes scandinaves anciens et modernes, nous promit en 1813 une édition française du *Volu-Spa*, partie principale de l'Edda poétique; mais jusqu'ici sa promesse est restée sans effet.

Par rapport aux talens et aux connaissances surnaturelles qu'on attribue à Sigge Fridulfson, sous le nom d'Odin, je ne ferai qu'une seule observation décisive. Un génie transcendant, qui trouve son compte à être fourbe pour en imposer aux hommes, et qui a dans ses mains les armes de tous les genres, que ne peut-il pas faire accroire à un peuple simple,

grossier et crédule? Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la vie du fondateur de l'islamisme, aussi bien que sur celle de tous les guerriers législateurs de l'antiquité et du moyen âge, surtout chez les peuples non civilisés, pour ne rien trouver de surprenant dans les relations des sagas irlandais au sujet des prodiges opérés par Odin. Les hommes, même les plus grands, se servent quelquefois de moyens semblables pour arriver au but qu'ils se proposent: heureux quand les effets répondent aussi complètement à leurs conceptions et à leurs espérances, que le succès de Sigge couronna ses réformes dans la Scandinavie, où il parvint à réunir sous un gouvernement paternel, ferme, déterminé et respectable, une nation sage et morigénée, qui ne pouvait plus séparer sa prospérité particulière de la grandeur et de la dignité de son prince.

Appliquons finalement à l'immigration des Ases dans la Scandinavie, un principe historique dont la justesse ne peut plus être révoquée en doute. Dans les migrations anciennes comme dans les plus modernes, la conséquence immédiate d'une invasion était toujours l'anéantissement du nom de la nation dont le territoire était envahi; partout où entrait une

peuplade étrangère, on ne nommait plus qu'elle, et tout ce qui tombait sous sa domination cessait dès-lors d'avoir une existence, toutes les fois que la nation subjuguée, par un degré supérieur de civilisation ou par d'autres causes également puissantes, n'était point en état de réformer elle-même les mœurs et la langue de ses nouveaux maîtres. De là cette infinité prodigieuse de noms ethniques dont l'histoire ancienne est remplie aussi bien que celle du moyen âge. Les Goths d'Asie donnèrent leur nom, leur langue et leurs mœurs aux Tchoudes de la Scandinavie, ni plus ni moins que les Carthaginois et les Arabes donnèrent les leurs aux habitans de l'Afrique septentrionale, et les Saxons à une partie de ceux de la Grande-Bretagne. Mais les Varègues en Russie et les Normands en France, dans la grande Grèce et en Sicile, se fondirent avec les habitans du pays conquis, en adoptant comme les Moghols dans l'Inde et les Tâtars à la Chine, les mœurs, la langue et jusqu'au nom des peuples qu'ils avaient pourtant soumis à leur puissance.

En un mot, comment ceux qui élèvent des doutes sur l'entreprise de Sigge et sur son établissement dans la Scandinavie, ne révoquent-ils pas également en doute les établis-

semens des Phéniciens en Afrique et en Espagne, des Gaulois dans l'Asie mineure, des Vandales dans les Mauritanies, et des Espagnols dans le Pérou sous les ordres de Pizzarro ?

XXI.

J'ai voulu suivre Sigge Fridulfson jusqu'au bout de son entreprise avant de développer les preuves qui pourront, je l'espère, établir avec quelque degré de certitude, la véritable époque de l'arrivée de ce dernier Odin dans la Scandinavie. Il est démontré qu'elle n'a pu avoir lieu ni du temps de Pompée, ni plus anciennement : le témoignage de César et de Tacite nous assure, que dans l'intervalle qui sépara ces deux écrivains aucune colonie d'Asiates n'avait pénétré dans le nord de l'Europe. Ainsi, de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, il doit résulter qu'une telle expédition n'a pu se faire avant l'année 370 de notre ère, époque à laquelle les communications étaient encore librement ouvertes entre l'empire de Rome et les pays du nord. Le commerce même de l'ambre jaune que les Romains tiraient des côtes de la Prusse d'aujourd'hui, se faisait à cette époque comme du temps des

premiers Césars. D'un autre côté, l'événement ne peut être postérieur aux premières années du cinquième siècle, parce qu'il est très-certain que la Suède était alors gouvernée par des rois de la dynastie d'Yngve, comme il est également hors de doute que le Danemark l'était par celle de Skiold, la Saxe par celles de Begdeg et de Boldeg, autres fils de Sigge Fridulfson, sous le nom d'Odin ou de Wodan.

Et c'est précisément ici que l'histoire des Saxons et des Anglais, dont la première aurore commença dès-lors à briller, concourt à établir sans réplique, qu'Odin ne peut être arrivé dans le nord de l'Europe que vers l'année 380, ou peu d'années après les premiers succès de Balamir sur les bords du Tanaïs et du Borysthène. Les deux Gildas, dont le premier était contemporain des conquérans saxons, puisqu'il mourut très-âgé en 512; Nennius, qui composa son histoire au commencement du septième siècle; le vénérable Bède, Asser de St-Davids, Ethelwerd, Florent de Worcester, Simon de Durham, Guillaume Sommerset de Malmsbury, Etienne Langthon, Matthieu de Westminster, Rulph Higden, et tous les anciens historiographes anglo-saxons, dans la Grande-Bretagne, appuyés et confirmés par

Witikind, annaliste saxon du neuvième siècle, s'accordent à nous assurer que Hengist et Horsa, lesquels en l'année 449 passèrent dans cette île, descendaient en quatrième génération d'Odin par la ligne de Begdeg, celui de ses fils qu'il avait laissé dans la Saxe orientale. Les généalogies de tous les chefs des sept royaumes de l'heptarchie anglaise s'accordent parfaitement avec celle de Hengist, fondateur du royaume de Kent. Bède, né anglais, et l'homme le plus savant et le plus instruit de son siècle, écrivit son histoire ecclésiastique du peuple anglais vers l'an 690, deux siècles à peine après la conquête des Saxons, et il avait sans doute sous les yeux les ouvrages antérieurs des deux Gildas et de Nennius. Ses paroles ne laissent plus aucun doute sur la filiation d'Odin jusqu'à Hengist et son frère. *Erant autem*, dit-il, Hengistus *et* Horstus *filii* Witgissi, *cujus pater* Wecta, *cujus pater* Woden, *de cujus stipite multarum provinciarum regum genus duxit originem.* Snorro Sturleson, ce prince des historiens scandinaves du moyen âge, donne à peu près la même généalogie : *Er einn sonr* Odins *nefndr* Vègdegg, *var hann vikr konungr oc red fyrir Aüstr sax-landi ; hans sonr var*

Vitrgils, *hans tynir voru their* Pitta *fadir* Heingestz *oc* Sigarr *fadir* Svebdegg, *er vær kaullum* Svipdag ; c'est-à-dire : l'un des fils d'*Odin* se nommait *Vegdeg*, qui fut un roi puissant, et posséda la Saxe orientale. Son fils se nomma *Vitrgils*, qui eut deux fils, savoir, *Pitta* père de Hengist, et Sigar père de *Svebdeg* que nous appelons *Svipdag*.

Or, Hengist ne pouvait être né avant l'année 420, puisqu'au rapport de Verstegan il n'avait pas encore trente ans lorsqu'il arriva en Angleterre. Son père devait par conséquent être jeune encore au commencement du cinquième siècle, et son grand père *Vecta* ou *Vegder* est très-certainement le *Vegdeg* ou *Begdeg* que les Sagas islandais et les chroniques septentrionales nomment roi de la Saxe orientale, et *Belde* ou *Beldeg* son frère, dont descendirent, jusqu'à Egbert et Alfred, les rois de Wetssex, est également sans contredit le *Boldeg* que les mêmes chroniques appellent roi de la Westphalie ou de la Saxe occidentale. L'un et l'autre ont pu avoir de trente à quarante ans lorsqu'ils arrivèrent avec leur père dans la basse Allemagne septentrionale, vers l'année 380 de notre ère ; quand même nous voudrions admettre que Vecta ou Begdeg n'ait

point été immédiatement le père de Vitigis, mais bien son aïeul par l'intermédiaire de *Pittæ* ou *Vita* son fils, nommé dans les chroniques septentrionales. Mais nous sommes persuadés que ce *Vita* n'est qu'un fantôme inventé pour en dériver la dénomination des *Vitæ* ou *Jutæ*, qui accompagnaient les angles dans la Grande-Bretagne, et qui ne sont autre chose que les Jutes de la péninsule cimbrique. Odin ou Sigge que les historiens anglais appellent fils de Fridoald ou de Fridulf, devait donc être né vers l'an 320 de notre ère; et avoir à peu près soixante ans lorsqu'il vint s'établir dans la Suède.

Newton a démontré que, même dans les états les plus civilisés, la durée moyenne de chaque règne n'excède jamais celle de vingt-deux ans pour chacun, et que pour le plus elle n'est que de dix-huit, en sorte que par un calcul moyen on peut en compter cinq pour un siècle. Il ne serait pas, d'ailleurs, d'une saine critique de supputer le nombre des règnes par celui des générations, parce qu'on ne peut pas toujours supposer que le fils ait succédé immédiatement au père. Les historiens scandinaves, fondés sur la chronique généalogique appelée *Ynglinga-Tal* ou dénombrement des

Ynglingiens ou descendans d'Yngve, composée au neuvième siècle par le célèbre Skalde Thiodolfr de Hvine, commentée dans le onzième par Are Frode, dans le treizième par Snorro Sturleson, et dans le dix-septième par Thormod Torfœus, et confirmée par le témoignage uniforme des chroniques nommées *Fundinn Noregur, Heims Kringla* et *Langfedga-Tal;* les historiens du Nord, dis-je, admettent comme un fait indubitable, que depuis Odin jusqu'à l'avénement d'Ivar Vidfadme, en 749, vingt-quatre rois de la dynastie ynglingienne ont occupé, l'un après l'autre, le trône de la haute Suède, ce qui donnerait plus de trente-quatre ans pour chaque règne, si, avec ces mêmes historiens, on voulait admettre qu'Odin fût arrivé dans la Scandinavie soixante-dix ans avant notre ère. De même on rencontre dans l'histoire de Danemark, pendant ce même espace de temps, vingt rois, ce qui ferait quarante-un ans pour chaque règne, chose absolument impossible, absurde même, et sans exemple dans aucun pays et dans aucun temps. On sait avec certitude que dans la série des rois de l'Ecosse et de l'Irlande, aussi bien que dans celle des rois de l'heptarchie anglaise, la durée moyenne de chaque règne n'est que de

douze années seulement, et par une exception remarquable, de seize dans celle des rois de Westsex ou des Saxons occidentaux, où le sceptre ne sortit jamais de la descendance de Cerdick et de Beldeg. Et pour ne point chercher des exemples seulement chez des peuples alors et même plus tard appelés barbares, nous trouverons encore dans la série des rois de France, depuis Pharamond jusqu'au dernier des rois Mérovingiens, seulement onze années pour chaque règne, et treize dans celle des empereurs de Bysance pendant la même période; huit dans celle des rois Goths d'Italie; dix dans celle des rois Lombards, et neuf dans celle des hexarques de Ravenne et des rois Visigoths en Espagne. Comment peut-il donc entrer dans la tête d'un historien, ou d'un homme quelconque, doué d'un peu de bon sens, de croire que dans la Suède et dans le Danemark, où la civilisation était toujours peu avancée, la durée moyenne des règnes pût approcher de quarante années, chose sans exemple même dans l'histoire des temps fabuleux de Rome, où l'on a eu le courage de soutenir que sept rois ont régné deux cent quarante-quatre ans, et conséquemment presque trente-cinq années l'un dans l'autre? Je conçois

conçois que l'on pourra m'objecter, que dans le septentrion le climat, les mœurs et la manière de vivre ont dû contribuer à la longévité, comme il arrive ordinairement de nos jours; mais je réponds qu'il suffit d'ouvrir les annales du nord pour voir que la plupart des rois, ou moururent sur le champ de bataille, seul genre de mort qu'ils devaient désirer par principes d'honneur et de religion, ou demeurèrent victimes des trahisons, des révoltes et du fanatisme de leurs sujets, ni plus ni moins de ce qui arrivait alors aux souverains des autres pays de la terre connue. Et comment pouvait-il arriver différemment à des princes qui gouvernèrent un peuple, lequel depuis l'arrivée de Sigge Fridulfson avait pour premier dogme de religion, que tous ceux qui mouraient de leur belle mort, et sans effusion de sang, ne pouvaient partager la béatitude éternelle, mais qu'ils passaient à *Niflhèm*, séjour de malheur et de repentir, réservé aux traîtres (*nifl*, déserteur, rebelle), et à ceux qui mouraient ou de maladie naturelle ou de vieillesse.

XXII.

Venons aux conséquences.

Si nous voulons ramener les annales de la Scandinavie au niveau de l'histoire générale de l'Europe, il faut absolument rabaisser de beaucoup les tables généalogiques et les chronologies fastueuses des Sagas islandais, de Snorro Sturleson et de Torfæus. En nous contentant d'aller de pair avec les autres nations européennes, et cela même avec un certain air de prééminence, nous chercherons de bonne foi à établir une durée moyenne plus raisonnable pour les règnes des successeurs d'Odin dans la famille des Ynglingiens, où l'on voit combien il serait ridicule, absurde même, de prétendre que les fils aient constamment succédé à leurs pères pendant quatre siècles entiers, ou pendant neuf suivant les chroniques scandinaves. Je suis persuadé qu'en prenant pour règle le terme moyen de tous les différens règnes contemporains que j'ai cités plus haut, et qui joints ensemble, même avec ceux que les chroniques scandinaves supposent pour leurs rois, donnent un nouveau terme moyen de dix-huit ans et quel-

ques mois pour chaque règne, on trouvera un médium qui aura pour lui d'autant plus de probabilité qu'il correspond en même temps, non-seulement à la règle générale pour les pays doués d'un certain degré de civilisation, mais aussi aux termes moyens des règnes successifs de la Scandinavie, pour une période égale à celle qui demeure dans l'obscurité. Car, en comptant pour chacun des vingt souverains du Danemark, depuis Odin jusqu'à Rorik Slingebaug, prédécesseur d'Ivar Vidfadme un règne de dix-huit ans et demi, nous aurons un total de 370 ans, qui soustraits de 750, année qui suivit celle de l'avénement d'Ivar Vidfadme au trône de la monarchie danoise, donnent un reste de 380, lequel coïncide parfaitement avec l'année dans laquelle Odin doit avoir paru dans le Jutland et dans la Fionie. Et en effet, si après l'avénement d'Ivar, nous prenons un nombre égal d'années, et que nous allions en avant jusqu'à l'an 1119, nous trouverons vingt-quatre rois qui auront environ quinze années pour chaque règne, l'un portant l'autre.

L'histoire de la Norwége compte vingt-un monarques depuis Semming jusqu'à Harald II, contemporain d'Ivar Vidfadme, et de là jus-

qu'en 1119, on trouve précisément le même nombre de rois. Quant à la dynastie Ynglingienne en Suède, ses vingt-quatre rois depuis Yngve Tyrkia-Kongr jusqu'à Ingiald Illrâda, suivant la même règle de dix-huit ans et demi pour chaque règne, feraient reculer l'époque de l'arrivée de Sigge Fridulfson jusqu'à l'année 310 de notre ère ; mais si l'on considère que vingt-quatre rois successifs, depuis Ivar Vidfadme jusqu'à Ingo III, fils de Halstan, mort en 1129, ne régnèrent que 378 ans, et partant seulement quinze ans l'un dans l'autre, il paraît peu raisonnable de donner aux prédécesseurs d'Ivar des règnes plus longs ; et la certitude s'accroît encore si, en continuant l'observation, on trouve jusqu'à l'avénement de Gustave Vasa, en 1521, vingt-cinq autres rois dans une période de 392 années, qui ne font également que quinze ans et huit mois pour chaque règne.

A ces calculs j'ajouterai, pour conclusion, les témoignages que me fournissent les généalogies synchrones contenues dans les sagas ou chroniques du nord les plus accréditées. Celle de Hervora qui, nonobstant quelques fables qu'on y rencontre, est un de ces monumens précieux d'antiquité scandienne, dont l'au-

thenticité et le mérite réel ne peuvent être mis en question que par un Rühs et des ergoteurs de sa trempe, dit en terme positifs que Sigurlam, fils de Sigge, était trisaïeul de Hervora, dont la naissance ne peut être reculée au-delà du commencement du sixième siècle, puisqu'il est certain que son fils *Heidrek*, fameux pirate et roi de la Reidgothie, vivait à la fin de ce même siècle. L'histoire met six générations entre ce pirate et Sigurd Hring, roi de Danemark, à la fin du huitième siècle. Il y en aurait par conséquent treize entre ce roi et Sigge; en comptant trois générations par siècle, ce calcul nous ramène justement à l'époque ci-dessus fixée pour l'arrivée du dernier Odin dans la Scandinavie. Cette généalogie est confirmée dans le même Hervorar-Saga, par un autre d'Angrimr, grand-père d'Hervora, et arrière petit-fils d'Argrim qui était contemporain de Sigge.

La chronique nommée *Fandinn Noregur*, en rapportant la généalogie d'Alfhild, femme de ce même Sigurd Hring dont nous venons de parler, dit qu'elle descendait en quatorzième génération d'un prince Jote qui s'appelait Kare, et qui était également contemporain de Sigge, puisque son frère Hler reçut chez lui le chef

des Asiates, et quelques-uns de ses compagnons à un souper splendide.

D'autres Sagas commentés par Torfæus disent, que Sigurd Fofnisbane et sa femme Brynhild ou Brunehaut, dont la fille Aslaug épousa le fameux Ragnar Lodbrog, fils de Sigurd Hring, descendaient, le mari en quinzième et la femme en quatorzième génération, de ce même Kare contemporain de Sigge, ce qui confirme encore ce que je viens de dire.

Je pourrais accumuler d'autres témoignages de cette nature ; mais outre que je ne veux pas donner aux détracteurs des Sagas l'occasion de médire, je crois en avoir assez dit pour mettre hors de doute, j'ose presque dire pour démontrer, que non-seulement Sigge, fils de Fridulf, sous le nom d'Odin, ne peut être arrivé dans la Scandinavie avant les dernières vingt-cinq années du quatrième siècle, mais aussi qu'il doit y être venu vers l'année 380 de notre ère, peu de temps après l'irruption des Huns en Europe, soit qu'il y ait amené un certain nombre d'Alains fugitifs, retirés vers le nord après la première victoire des Huns, soit qu'avec Athanarik, ou en suivant son exemple, il ait abandonné sa patrie après la défaite des Visigoths sur la rive droite du Dniestr.

XXIII.

Je me résume.

Le lecteur se rappellera que dans l'introduction à cet opuscule, je me suis flatté que les faits exposés jusqu'ici, les inductions et les preuves que j'en ai tirées, en un mot ce qu'on vient de lire, persuaderait aux plus incrédules, non-seulement que l'accusation intentée à la Scandinavie, d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'empire de Rome et les monumens des sciences, des lettres et des beaux arts, est absurde, ridicule et injurieuse à des nations entières ; mais aussi que cette même Scandinavie fut, à la même époque, envahie par une colonie gothique de l'Asie. C'est au lecteur impartial de juger si j'ai réussi ou non dans mon entreprise ; et pour le mettre à même de prononcer plus facilement ma sentence, je remettrai ici, sous ses yeux, comme dans un sommaire, la masse des probabilités ou des vérités historiques qui, je le crois, doivent résulter des diverses discussions contenues dans les deux parties de mon travail qu'il vient de lire.

1. La Scandinavie, du temps des voyages de Pythéas, était un pays presque désert, ne

présentant que des roches arides, des lacs nombreux et des forêts impénétrables.

2. Elle était alors occupée par des peuples de race finnoise qui, plus tard et après l'émigration des Cimbres et des Teutons, chassés par des inondations de l'Océan, du nord-ouest de l'Allemagne, en furent dépossédés par les Jotes ou *Gutæ*, peuples gothiques originaires de l'Asie centrale. Ces derniers étaient sans contredit établis dans la Suède, du temps de Pline et de Tacite.

3. Il suffit d'avoir une connaissance même superficielle de l'histoire du nord, du climat, du sol, de la situation géographique, en un mot de l'aspect physique de la Scandinavie, même de nos jours, pour se persuader que ce pays n'a jamais pu avoir une population excessive ; tous les témoignages de l'histoire prouvent qu'encore vers la fin du onzième siècle, les provinces méridionales même n'étaient peuplées que dans le voisinage de la mer, l'intérieur n'étant qu'une forêt continue et impénétrable. L'agriculture, le commerce et tout ce qui favorise la population y était ou inconnu ou négligé. Du temps du roi Charles XI, la population de la Suède arrivait à peine à un million et demi d'ames.

4. Le nombre, grand en apparence, de ces fameux pirates normands qui, durant plusieurs siècles, épouvantèrent et pillèrent toutes les côtes de l'Europe depuis la mer du Nord jusqu'à l'Archipel, ne prouve rien en faveur d'une grande population de la Scandinavie; la plupart de ces forbans étaient Saxons, Vendes, Frisons, Belges, Anglais, Français même, et leur nombre a toujours été beaucoup au-dessous de ce que la terreur et la crédulité le faisaient paraître.

5. Les témoignages de Strabon, de Pline, de Tacite, et d'autres écrivains des premiers siècles de notre ère, concourent à prouver qu'il était impossible que la Scandinavie pût alors envoyer au dehors des armées assez nombreuses, pour forcer les nations soumises à s'approprier leur langue, leurs lois et leur culte. Au contraire, tous les auteurs de cet âge-là, depuis Trogue Pompée jusqu'à Ammien Marcellin, parlent constamment des Barbares comme de peuples sortis de l'Asie. La Scandinavie elle-même a reçu sa population de l'Asie centrale; c'est ce que prouve l'affinité remarquable qui existe entre l'ancien idiome svéo-gothique et le samskrit de l'Inde. Celle des idiomes germaniques avec le persan n'est pas moins remarquable.

6. Ce que les anciens nous ont appris au sujet des Basternes, des Peukines, des Gutes, et d'autres nations gothiques du nord et de l'est de l'Allemagne, concourt à prouver que des colonies de ces peuples avaient passé dans la Scandinavie avant le commencement de notre ère, et qu'ils continuaient encore à s'y rendre du temps de Tacite et de Ptolémée. Le nom de Gothie donné à une portion de la péninsule scandinave, vient de celui de Gutland, Gulland ou Jylland (pays des Gutes ou Jotes). La malheureuse manie des moines de rapprocher les noms anciens des modernes, a bouleversé et l'histoire et la géographie de toute cette partie du monde.

7. L'île de Gottland n'a jamais pu être ni la patrie ni le séjour des peuples barbares, que Jordanes et d'autres ont voulu en faire sortir, dès une époque voisine de celle du déluge, puisqu'on sait avec certitude qu'elle était à peine découverte et peuplée au commencement de l'ère chrétienne. Des écrivains judicieux du seizième siècle se moquaient à ce sujet des sornettes de Jordanes. L'île de Gottland n'a pas besoin d'une célébrité pareille; ses lois maritimes et ses cartes de navigation sont pour elle des monumens d'une gloire bien plus durable.

8. L'évêque Jordanes n'a donc fait que rêver, s'il n'était en délire, lorsqu'il composa ses fables sur l'origine des Goths, qu'il confond avec les Gètes, en s'appuyant du témoignage d'Ablavius, dont l'existence est plus que douteuse, et d'une histoire de Cassiodore que notre compilateur avait lue à la hâte, et que, d'après son propre aveu, il a défigurée d'un bout à l'autre. M. Pinkerton a eu raison de le traiter de visionnaire, ainsi que tous ceux qui ont propagé ses erreurs; mais il a tort de compter parmi eux saint Isidore de Séville, et de dire à ce sujet des injures aux littérateurs scandinaves.

9. L'irruption des Huns en Europe, vers l'an 376 de notre ère, sépara tout d'un coup les nations du midi de celles du nord de cette partie de la terre, et mit en branle les peuplades guerrières de la Germanie et de la Sarmatie, pour se porter vers le midi afin d'y prendre part au démembrement de la monarchie romaine. S'imaginer avec M. Malte-Brun, que quelques Scandinaves aient pu, dans des entreprises militaires antérieures à cette époque, donner leur langue et leurs mœurs à toutes les nations gothiques fixées entre la mer Baltique et le Pont-Euxin n'est, comme

le dit un proverbe français, qu'un coup d'épée dans l'eau. Il est prouvé que la langue et le culte des Jotes, aussi bien que celui des Ases de la Scandinavie, furent dans le fond les mêmes que ceux des Goths de la Scythie; et jamais une entreprise purement militaire, exécutée par un petit nombre de soldats de fortune sans talens, n'a changé ni ne changera l'état de la civilisation d'un grand peuple.

10. En admettant avec Jordanes que les Goths fussent sortis de la Scandinavie à une époque reculée, il faudrait supposer que les émigrans furent bien peu nombreux, puisqu'ils n'employèrent que trois petites barques pour traverser la mer Baltique; il faudrait encore croire que pas un seul des premiers émigrans n'arriva aux bords du Pont-Euxin, puisque ce ne fut que sous leur cinquième roi qu'ils se mirent en marche pour la Scythie. Mais les pères de l'histoire scandienne, les savans Irlandais antérieurs au treizième siècle n'ont jamais rien su de pareilles expéditions; il était réservé aux compilateurs du seizième et du dix-septième siècle de ruiner les bases de cette précieuse histoire, en renchérissant sur les rêveries et les impostures de Jordanes.

11. Bien loin de pouvoir envoyer au-dehors

des armées innombrables, la Scandinavie, très-pauvre en population, reçut des rives du Don, à différentes époques, des colonies gothiques, et vers la fin du quatrième siècle de notre ère, l'immigration d'un certain nombre de législateurs asiates lui donna comme une existence nouvelle.

12. Malgré le silence, ou plutôt l'ignorance des historiens latins et grecs des premiers siècles du moyen âge, cette immigration dans la Scandinavie est incontestable ; l'ignorance même des historiens anciens prouve qu'un tel événement ne peut avoir eu lieu avant l'arrivée des Huns en Europe. Le commerce de l'ambre jaune qui, depuis le siècle d'Auguste, ne fut interrompu qu'à cette époque, eût procuré, du moins aux Romains, la connaissance d'un fait aussi remarquable.

13. Il est indubitable qu'un certain nombre d'Alains vaincus par les Huns, se retirèrent vers le nord de la Sarmatie européenne et vers les côtes méridionales de la mer Baltique, où ils se mêlèrent avec les tribus germaniques ; et tout porte à croire qu'ils entrèrent, peu de temps après, dans la Scandinavie, afin de se retirer le plus loin possible, du théâtre des irruptions des Barbares.

14. Le Caucaland où Athanarik se réfugia lorsque Balamir eut passé le Dniestr, n'était situé ni sur le Pruth, ni dans une île du Danube, mais dans les Alpes basterniques ou vers les confins des Roxolans ou autres peuples sarmates. Il n'est pas prouvé que cet Athanarik soit celui qui mourut, en 381, à la cour de l'empereur Théodose.

15. Quoiqu'il soit difficile d'affirmer que Sigge Fridulfson ait été plutôt alain que visigoth, il est de toute vraisemblance qu'il fut originaire des bords du Don, à l'est de la mer d'Azof, où les Alains avaient établi leur demeure depuis nombre de siècles; et la marche que les chroniques du Nord font tenir à cet homme célèbre, n'est pas aussi inexplicable que des écrivains trop sceptiques ont voulu le faire croire.

16. Parti des bords du Pont-Euxin, Sigge se porta d'abord dans la Haute-Russie, où il bâtit une ville vers l'embouchure de la Düna, en y laissant un de ses fils ou compagnons à la tête des affaires. Ce fut probablement là qu'il eut connaissance des grandes migrations qui se faisaient en Allemagne, des bords de la mer Baltique, ce qui l'engagea à se rendre chez les Gottons dans la Prusse actuelle.

17. Il est plus que probable que les Asiates laissés par Sigge dans la Reidgothie aient peu après formé, avec les Gottons et les tribus vendiques et finnoises leurs voisines, ce peuple mélangé connu dès le sixième siècle sous le nom de Vidivariens, et plus tard sous celui de Lettoniens. De la Prusse d'aujourd'hui, Sigge se rendit, en côtoyant la mer Baltique, dans la péninsule des Cimbres et de là dans l'île de Fünen, où il bâtit la ville d'Odensée.

18. Il n'est ni nécessaire, ni même probable, que Sigge ait soumis par la force des armes, les contrées qu'il traversait dans sa marche. Il n'est pas même essentiel qu'il ait conduit avec lui un grand nombre d'hommes et de femmes. Son principal objet était de trouver une contrée lointaine, où il pût s'établir et vivre éloigné de toute notion des Barbares; et il est bien moins difficile qu'on ne semble le croire, que par le charme de son éloquence et par la supériorité de ses manières et de ses talens, il ait obtenu sans difficulté, des différentes nations gothiques qu'il visitait, la permission de se rendre à sa destination, qui, dès le principe, paraît avoir été dirigée vers la Scandinavie.

19. Ces mêmes talens qui lui avaient frayé le chemin jusqu'à l'île de Fünen, lui procu-

rèrent encore l'entrée et le pouvoir suprême dans la Suède. Etabli à Sigtuna qu'il bâtit, il introduisit bientôt, dans toute la Scandinavie, l'odinisme avec les mœurs et les usages de ses compagnons asiates, peut-être même leur idiome, sans rien changer d'essentiel à l'état civil et politique du peuple, livré précédemment aux dogmes du fétichisme naturel et de la métempsycose, et au culte d'un petit nombre de divinités mystiques, mais sans idoles, ni temples.

20. En s'appuyant des idées de métempsycose admises chez les Jotes, Sigge se fit croire animé de l'esprit des anciens Odin, incarnations du Dieu suprême de la guerre et de la nature destructive. Ce serait rendre un service inestimable à l'histoire septentrionale de l'ancien monde, que de rechercher les véritables points de contact et de séparation des deux mythologies scandiennes avant et après ce dernier Odin. Au reste, rien de très-surprenant dans ce que fit Sigge dans la Scandinavie: un génie transcendant qui trouve son compte à être fourbe, et qui a dans ses mains les armes de tout genre, que ne peut-il faire accroire à un peuple simple, grossier et crédule?

21. La révolution que ce grand homme opéra

opéra dans le Nord, n'a pu arriver avant les dernières vingt-cinq années du quatrième siècle; les dynasties qu'il y fonda, ne peuvent être reculées au-delà de cette époque. D'un autre côté, ces événemens ne peuvent pas être postérieurs à cette même époque. Les preuves qui déterminent cette époque d'une manière presque absolue, coïncident avec tout ce que nous savons de l'histoire contemporaine des autres peuples du Nord et du Midi de l'Europe.

22. Il serait ridicule, absurde même, de supputer, en chronologie, le nombre des règnes par celui des générations. Mais en prenant pour règle le terme moyen de tous les différens règnes contemporains, comparés avec celui que nous fournit l'histoire certaine des trois royaumes du Nord, on trouve un nouveau terme moyen qui, appliqué au nombre des rois depuis Sigge jusqu'à l'année 750, fixe l'arrivée de ce grand homme dans la Scandinavie à l'année 380 de notre ère. Plusieurs généalogies rapportées par des Sagas dont l'authenticité n'est point douteuse, concourent à donner de l'exactitude de ce calcul une preuve surabondante.

Ces résultats, tirés sommairement des diffé-

rentes sections qui composent cet écrit, me paraissent des faits absolument hors de doute, et je ne balance pas à les présenter comme tels à tous les véritables amis de l'histoire. J'ose croire qu'ils suffiront pour démontrer :

1.° L'impossibilité locale et historique de l'origine scandinave des peuples barbares du moyen âge ;

2.° L'entrée d'une colonie d'Asiates dans la Scandinavie vers la fin du quatrième siècle de notre ère, et que par conséquent j'ai rempli, autant qu'il m'a été possible, la tâche que je m'étais imposée.

APPENDICE

SUR L'ORIGINE ALANE DE SIGGE FRIDULFSON ET DE SES COMPAGNONS ASIATES.

> « *Cuja fama ninguem virà que dome.* »
>
> CAMOENS.

EN parlant de la patrie de Sigge Fridulfson et de ses compagnons, j'ai fait pressentir que je penchais à les croire plutôt Alains que Visigoths ; il m'est impossible d'admettre qu'ils aient été Ostrogoths ou Greuthunges, comme M. le professeur Hüllman a cru le prouver dans ses histoires de la Suède et du Danemark. Aucun indice, aucun monument, aucune autorité historique, ne laisse entrevoir que ce dernier peuple ait fait des émigrations vers le Nord pour se soustraire au joug des Huns, tandis que nous avons des preuves irrécusables de pareilles entreprises de la part de leurs voisins les Alains.

Je répéterai encore ici, que toutes les anciennes traditions scandinaves et toutes les poésies des Skaldes, font venir leur dernier

11.

Odin du pays situé entre les bouches du Tanaïs et du Rhâ, à l'est du Pont-Euxin et dans le voisinage du Caucase, précisément de la même contrée où demeuraient les Alains, si célèbres dans l'*Alanica* d'Arrien et dans le *Toxaris* de Lucien. Les Ostrogoths, au contraire, demeuraient beaucoup plus à l'ouest, en deçà du Tyras ou Dniestr; et si le conducteur des Ases était parti des bords de cette rivière, c'est-à-dire de la rive nord-ouest du Pont-Euxin, il se serait nécessairement rencontré, chemin faisant, avec les Gépides, les Suèves et autres nations belliqueuses de la Germanie, qui ne l'auraient point laissé passer avec autant de facilité que les Sarmates Roxolans et Hamaxobiens qui habitaient entre le Don et le Dniepr, et que les tribus vendiques ou slaves qui peuplaient les bassins inférieurs de la Düna, du Niémen et de la Vistule. D'ailleurs, une colonie d'Ostrogoths partie en 376 des bords du Pont-Euxin, et solidement établie dans la Scandinavie et dans le nord de l'Allemagne après la dispersion des Huns, comment n'aurait-elle pas conservé des relations avec ceux de la même nation qui, un siècle à peine après l'émigration commune, faisaient une si belle figure dans le Midi, où ils possédaient Rome,

l'Italie et la Provence ? Cependant l'histoire ne nous fournit aucun indice d'une telle relation, et Théodorik-le-Grand lui-même, le prince le plus judicieux et le plus politique de son siècle, qui cherchait partout des alliances, qui reçut des ambassades des nations les plus éloignées, qui s'entourait de savans, et dont le célèbre Cassiodore fut si long-temps le secrétaire et le premier ministre, ne paraît nulle part avoir eu la moindre idée qu'il eût des compatriotes dans la Scandinavie, d'où le faiseur de contes Jordanes fit, quelques années plus tard, sortir tous les peuples qui renversèrent la monarchie romaine. La retraite des Hérules dans l'île de Thule ou la Scandinavie, s'était pourtant opérée dès la première année du règne de Théodorik en Italie ; et puisque ce prince, qui ne pouvait ignorer cela, eut des rapports suivis avec les Gothons de la Prusse, il n'aurait pas négligé, ce me semble, d'en avoir également avec les conquérans de la Scandinavie, s'ils eussent été de la même nation que la sienne.

L'histoire ne nous dit rien de positif non plus sur les Alains, qui, après la première victoire des Huns, se réfugièrent vers la mer Baltique. Toutefois, les premiers annalistes des Français nous font voir, peu de temps

après, les Alains aux prises avec les Juthunges et les Sicambres dans le nord de l'Allemagne, et, quelques années plus tard, ligués avec les Francs, les Vendes, les Saxons et d'autres nations septentrionales, tombant sur les Gaules, où ils se réunirent à ceux de leur nation qui, quoique alliés des Huns, des Suèves et des Vandales, avaient pourtant conservé leur nom, leur caractère national et leur indépendance.

Lorsqu'en 1815 je présentai à l'académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, sur l'arrivée de Sigge Fridulfson dans la Scandinavie, la dissertation qui a servi de base à la deuxième partie du présent ouvrage, je croyais fermement être le premier qui eût supposé à cet homme célèbre une origine alane; mais ayant rencontré un petit volume publié en 1666 par l'érudit George Horn, sous le titre singulier de *Arca Noæ*, j'y ai lu le passage suivant qui coïncide parfaitement avec ma conjecture. « *Prisci Alani*, dit-il,
» *erant Gothi qui ad Tanaïm latè habitabant*
» *vel vagabantur. Dicti proprio nomine* As
» *ut ex Josephi* (sic!) *barbari itinerario*
» *patet.* Ex hac Alania in Scandinaviam co-
» lonia Gothorum duce Odino vel Wooden
» ducta *Suecis, Gothis, Norvagis et Danis*

» *originem dedit, ut ex eorum priscis monu-*
» *mentis patet. Ubi etiam inter deos suos*
» *numerant* omnipotentem As, *qui idem cum*
» *Odino vel Marte.* » Mais comme cet auteur avance le fait sans l'appuyer d'aucune preuve ni témoignage spécial, je crois être le premier qui ait entrepris de mettre ce point important de l'histoire générale du Septentrion hors de toute espèce de doute.

Je sais que pour établir et prouver historiquement l'origine, la filiation et les rapports génethliques des peuples, les preuves doivent être basées sur un ou plusieurs des indices suivans, savoir : 1.° l'affinité ou *l'analogie du langage;* 2.° le *témoignage des auteurs anciens* et 3.° *la conformité des mœurs.* Le savant et judicieux Shéringham eut raison de dire, que le premier genre de ces preuves est le plus important et le plus certain; malheureusement pour la question qui nous occupe, l'histoire ne nous a rien conservé par rapport à la langue des Alains. Les noms de quelques-uns de leurs chefs ou princes, défigurés par des écrivains grecs et latins qui nous les ont

transmis, ne sauraient conduire à aucun résultat valable. Tout ce que nous pouvons en dire avec quelque certitude, c'est que cette langue a dû être un dialecte, peut-être même le principal de la langue gothique, dont nous n'avons aucun monument antérieur à l'année 367. Celui des saintes écritures traduites par Ulphilas, dont M. l'abbé Mayo a découvert à Milan des fragmens considérables et du plus grand intérêt, prouve pourtant que la langue que parlaient alors les peuples établis autour du Pont-Euxin, depuis le Caucase jusqu'au Danube, était au fond la même que parlèrent, un siècle plus tard, les Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne, et quatre siècles plus tard encore les Skaldes, les héros et les autres habitans de la Scandinavie. Ce sont les poètes et les écrivains islandais qui nous ont conservé les restes de la belle *norræna tunga*, ou langue septentrionale, déjà au sixième siècle, du temps de Hervora, et au huitième, du temps de Brage-le-vieux, beaucoup plus polie et perfectionnée que celle des Saxons du cinquième siècle; perfection qui s'avança dans les siècles suivans, non-seulement à cause de la marche progressive de la civilisation, mais encore par une longue succession de poètes et

d'historiens que M. Pinkerton lui-même n'hésite point à juger presque dignes de la Grèce et de Rome. Le savant Ihre prouve, dans son inestimable glossaire suéo-gothique, que le suédois est issu du gothique d'Ulphilas. Wallafrid Strabon dans le huitième siècle, Rodrigue Ximénès dans le treizième, ainsi que des écrivains plus modernes, l'avaient déjà dit avant Ihre. Mais ce qui mérite ici la plus grande attention, c'est que plus les débris existans de la langue septentrionale ou scandinave sont anciens, plus ils ont de l'affinité avec la langue d'Ulphilas, qu'on appelle mœsogothique, seulement parce que ce prêtre arien était évêque en Mœsie; tandis que ce qui nous reste des idiomes germaniques et saxons prouve, que plus ils s'approchent du temps d'Ulphilas, moins ils ont de l'analogie avec la langue dans laquelle cet évêque a traduit la Bible. Cette langue doit en effet avoir été alors, à peu de chose près, celle de toutes les nations gothiques venues d'Asie.

On est donc fondé à croire que la dérivation de l'idiome scandinave, comme issu de celui de la Gothie pontique, a dû être plus immédiate que celle des idiomes du nord de

l'Allemagne, où Sigge et ses Asiates ne firent que passer dans leur voyage à la Scandinavie. Et comme cette diminution d'affinité provenait naturellement du mélange des nations gothiques avec les peuples occidentaux, et avec les Huns et autres barbares qui inondèrent alors l'Europe, je crois trouver dans le caractère plus original et plus prononcé de la langue scandinave une preuve de plus pour mon opinion, que la Suède reçut, précisément peu de temps après Ulphilas, une colonie de Goths asiatiques ou d'Alains, qui, placés plus à l'Orient que les autres nations gothiques et échappés à la barbarie des Huns, y apportèrent, avec leurs pénates et le culte de leurs pères, la langue gothique telle qu'elle était alors parlée dans leur patrie, mais non l'alphabet ou les caractères d'Ulphilas, dont ils paraissent n'avoir eu aucune connaissance, ou que peut-être ils considéraient comme une invention dangereuse, inutile même, s'il est vrai qu'ils eussent déjà une écriture runique.

Voilà tout ce que je puis dire sur l'identité ou l'affinité du langage. Quant aux récits et aux témoignages conservés dans l'histoire ancienne et du moyen âge, ils nous fourniront des inductions plus solides.

C'est un fait constant que parmi tous les peuples appelés barbares, qui vinrent envahir l'empire romain, les Alains furent un des premiers; mais quoiqu'ils aient harcelé cette monarchie pendant plus d'un siècle, et qu'ils aient traversé l'Europe dans tous les sens et d'un bout à l'autre, on est encore à savoir positivement d'où ils sont venus. On sait seulement que les Aorses et les Siraces, connus dès le temps de Strabon, formaient deux tribus puissantes de ce grand peuple, et qu'ils étaient venus ensemble des bords du Volga pour occuper l'isthme caucasien entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Denys de Charax est certainement le premier qui leur ait donné le nom commun d'Alains ou Alanes; il les appelle ἀλκήεντες Ἀλανοί, braves et courageux Alains, et ajoute, que leur pays abondait surtout en chevaux. Strabon en parla d'après Denys, mais Arrien est le premier qui nous les ait fait bien connaître dans son *Alanica* ou traité de la manière de leur faire la guerre. Tout ce qu'on a écrit sur leur origine depuis Albert Krantzius jusqu'à présent, n'est fondé que sur des présomptions plus ou moins incertaines. Toutefois, comme les auteurs orientaux s'accordent tous unanimement pour

placer un peuple d'Alains dans les pays situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et nommément dans celui que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Daghestan; qu'il en restait encore, dans ce pays-là, des peuplades considérables du temps des voyages de Jean Duplan Carpin et de Guillaume Rubruquis ou Ruysbroeck, qui observa qu'elles étaient toujours en guerre avec les Tatârs; que Josaphat Barbaro et d'autres voyageurs des siècles quinzième et seizième font mention d'une *Alania* aux environs de la ville de Tanaïs ou Azof, et qu'on trouve encore aujourd'hui non-seulement une peuplade considérable du nom d'Aorses, mais des Alanes même dans les montagnes du Caucase, on ne saurait se résoudre à former des objections contre l'opinion qui suppose les Alains du quatrième siècle originaires de ces contrées. Herbelot voudrait les faire venir du district d'Alan dans le Tourân ou Turkestân, ce qui n'est point impossible, puisqu'on est persuadé que les Turks de ce temps-là et les Alains étaient de la même famille. Pomponius Méla, Tacite, et d'autres géographes des premiers siècles de notre ère, placent les *Turcæ* précisément dans les mêmes pays où nous avons trouvé les Alains, c'est-

à-dire où ces derniers furent attaqués et mis en déroute par les Huns vers l'an 375. Ce qui est très-certain, c'est que Sigge et ses Ases sortirent des pays situés entre le Don, la mer Caspienne et le Caucase, et habités, lors de l'irruption des Huns, par les Alains.

Je sais que mon savant compatriote Thunmann a cru prouver, que le nom d'Alains ne fut jamais celui d'une nation distincte, mais que les peuples auxquels il fut donné avaient différentes origines et ne parlaient pas la même langue, et que pour le nom d'Alains ou Alanes ils le portèrent comme, plus tard, les Suédois, les Danois, les Norwégiens, les Saxons, les Frisons et les Belges portèrent celui de Normands, et comme, de nos jours, les nombreux peuples de l'ancienne Germanie portent celui d'Allemands ou Teutons. C'est ce qu'assure, en d'autres termes, Ammien Marcellin, et avant lui Strabon avait déjà écrit que les Alains comptaient jusqu'à vingt-six langues; en sorte que Mithridate, roi de Pont, put fort bien avoir besoin d'en apprendre vingt-deux, pour converser sans interprète avec les peuples de ses domaines. Mosès de Chorène, ou l'auteur arménien de la géographie qu'on lui attribue, compte cinquante-quatre peuples dans le pays

que les auteurs latins et grecs, avant lui, avaient appelé *Alania*. En effet, il paraît que les Neuriens, les Budins, les Gélons, les Agathyrses, les Asiens ou Asiotes, et les Mélanchlènes, et plus tard les Aorses, les Siraces ou Cazires, les Saces, les Aspurgiens, les Barsiles ou Uzes, les Triques, les Abasgues, ainsi que d'autres peuples dont les noms seraient oubliés à peine lus, ont occupé, ou conjointement, ou tour à tour, le pays connu sous ce nom d'*Alania*, et décrit par Orose et Claudien, auteurs contemporains d'Ammien Marcellin et de Sigge. Ce pays se voyait encore sur les cartes à la fin du seizième siècle, et le peuple dont nous parlons s'y était déjà fait un nom, dès les siècles d'Auguste et des Antonins, par leurs irruptions dans la Perse, dans les Arménies et dans la Cappadoce, comme nous l'apprennent Flavius Joseph, Suétone, Arrien, Dion Cassius et Mosès de Chorène.

Ptolémée avait déjà observé que tous les peuples établis au nord du Caucase, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, s'appelaient du nom commun d'Alains : οἱ κοινῶς καλέμενοι Αλανοὶ ; Ammien Marcellin dit : *Summatim omnes Alani cognominantur* ; et Procope

appelle encore, un siècle plus tard, du nom d'Alains tous les peuples qui vivaient depuis le Caucase jusqu'aux Portes caspiennes. Cellarius eut donc raison de dire qu'il était difficile d'assigner à ces différentes peuplades des demeures certaines; *quas ipsi forsan non tenuerant, vagabundi et studiosi migrationis.* Sidoine Apollinaire, qui écrivait à la fin du cinquième siècle, appelle les Alains *Caucasigènes* ou originaires du Caucase, et le géographe anonyme de Ravenne, qui doit avoir écrit au moins trois siècles plus tard, donne aussi à l'isthme caucasien le nom de *patria Alanorum.* Mais l'auteur du moyen âge qui nous fournit le témoignage le plus positif sur l'identité des anciens Alains et les peuples qui, vers le milieu du douzième siècle, occupaient le Daghestan et les autres contrées au nord du Caucase, c'est Benjamin de Tudèle, rabbin espagnol, qui composa en hébreu, vers l'an 1160, un itinéraire qui, malgré les fautes et les fables dont il fourmille, renferme un grand nombre de faits extrêmement importans pour l'histoire et la géographie de ces siècles de ténèbres. « *Alania*, dit-il dans la » traduction latine de Constantin l'Empereur, » *montibus cingitur, nec ullum exitum habet*

» *nisi ad portas ferreas, quas Alexander*
» *fixit, ubi populus degit qui* Alan *dicitur;*
» *præterea cætus siceriæ* (je crois qu'il faut
» lire *Siraciæ* ou *Caziriæ*) *totiusque* Turciæ
» *usque ad Asnæ montes.* » Jean Duplan Carpin place aussi au midi de la Comanie un pays d'Alains, dont il appelle ailleurs les habitans Ases (*Alani seu Assi*); Rubruquis les nomme *Acas* ou *Acias*, nom qu'Ellis et Sprengel ont voulu appliquer aux *Awcasses* de la côte orientale du Pont-Euxin, qui se nomment eux-mêmes *Absne*, et qui sont appelés *Abasa* par leurs voisins les Circasses.

J'ai avancé plus haut que Pomponius Méla et Pline ont placé auprès des Budins, des Gélons, une peuplade de Turks. Cet indice mérite une attention particulière. Le Hervorar Saga, ainsi que toutes les anciennes traditions du Nord, appelle *Tyrkir oc Asia-menn*, Turcs et hommes d'Asie, les compagnons du dernier Odin; et *Tyrkia-land*, pays des Turks ou Turkie, le pays d'où ils tiraient leur origine, comme on a pu le voir même par quelques citations rapportées ci-dessus. Le Rimbeigla, l'un des plus intéressans de ces Sagas, imprimé à Copenhague en 1780, islandais et latin, et qui contient les annales de l'ancienne

Scandinavie,

Scandinavie, dit en termes positifs : *Upphaf allra frasagna i Norrænni tungu, theirra er sannændi fylgia, hefzt tha er* Tyrhir oc Asiamenn *byggdu Nordrit*, c'est-à-dire : le commencement de toutes les histoires dans la langue septentrionale, fondées sur des relations véridiques, date du temps où les *Turks et les hommes d'Asie* peuplèrent les pays du Nord ; et le Sturlangs Saga Starfsama, autre chronique contenant l'histoire de la vie de Sturlang, surnommé le laborieux, ajoute : *Allir their menn sem sannfrodur ero oc thau tidinde, vita at* Tyrkir oc Asia-menn, *byggdu Nordr-land ; hefz tha tunga sua er sidan dreif um oll land. Formadr thess folks het Odinn*, etc., c'est-à-dire : tous ceux qui sont versés dans les anciennes histoires, savent que les *Turks et les Asiates* peuplèrent les pays septentrionaux ; alors s'introduisit cette langue qui depuis s'est répandue dans tous les pays. Le chef de ces peuples se nommait Odin, etc.

Il n'est pas facile de dire si les Iyrces ou Yurces, dont parle Hérodote dans sa Melpomène, ont quelque rapport avec les Turces de Méla et de Pline ; mais Ferdinand Nunez, connu des savans sous le nom de Pintianus, eut certainement grand tort de prétendre que

ces deux géographes avaient estropié la dénomination d'Hérodote. Mon opinion est qu'ils l'ont redressée. On sait que les Aséna Turks occupaient, vers l'année 440, le pays entre les monts Altaï et la rivière d'Irtisch, d'où ils firent, sous le règne de Bakram-Gour, une irruption dans la Perse, et que d'autres Turks s'emparèrent en 550 du Mavar-ennahar, d'où ils étendaient en 606 leur domination sur toute la Tatârie occidentale, et en 619 sur presque toute la Perse. L'histoire des Perses nous apprend que le grand Khosrou Anouschrevan, que nous appelons Chosroès I, ou Nouchîrvan, et son fils le féroce Hormisdas, avaient déjà eu, dès le sixième siècle, des guerres sanglantes en même temps avec des Turks, des Khazares et des Alanes. L'histoire Miscellanée, publiée par Muratori, dit que ces mêmes Turks envoyèrent en 572 une ambassade à l'empereur Justin le jeune, et qu'ils sortirent, dans la vingt-troisième année de l'empire de Constantin Copronyme, ou en 764, des portes Caspiennes, pour faire une irruption dans l'Arménie. Evagre, qui écrivit dans le sixième siècle son histoire ecclésiastique, avait déjà assuré que les Turks étaient Scythes, et qu'ils demeuraient auprès du Cau-

case, et Nicéphore Cartophylax, qui mourut en 828, confirme ce fait historique, en disant que de son temps ils occupaient toujours la même contrée. Sigebert de Gemblours, à la tête de sa chronique écrite vers l'an 1112, place aussi les Turks, entre les Alains et les Gépides, au nombre des peuples qui écrasèrent l'empire de Rome. Adam de Brême, nomme également des Turks parmi les peuplades établies, de son temps, auprès du Caucase. Enfin, Suidas et Chalcondyle ont fait mention des Turks, en les plaçant au voisinage des portes caspiennes. Ce dernier ajoute que leur nom signifie, des hommes qui mènent une vie champêtre.

L'historien persan Myrkhond donne une généalogie curieuse de ces anciens Turks. « Leur premier père, dit-il, se nommait » *Turk*, fils aîné de Japhet; ses frères furent » *Khazâr*, *Rous*, *Gaz*, *Tzyn*, *Saklab* et » *Kemari*. » Voilà, faute de mieux, des tiges pour les plus anciens peuples du nord de l'Asie et de l'Europe. « *Turk*, poursuit notre auteur, » s'établit dans le voisinage de Selinginsk, » dans le Haut-Mogholistân; il s'appelle encore Japhet Oglan, et fut contemporain de » Keïomarz, premier roi de la Perse. *Gaz*,

» qui s'appelle aussi *As*, est le père des Alains
» qui sont les plus méchans de tous les Turks. »
On voit que cette généalogie diffère un peu de celle qui nous a été donnée par Abou'l Ghazy Béhader, khân de Khawarizme, et prince de la famille de Djenguyz-khan, dans son histoire généalogique des Tatârs, écrite en langue tatâre, traduite en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa, et en français sur cette version allemande. Ainsi que toutes celles des auteurs orientaux, cette généalogie ne repose que sur des fables; mais elle prouve que Myrkhond et les auteurs qu'il a suivis croyaient les anciens Turks frères et alliés des Alains, et que ces derniers se donnaient très-anciennement le nom de Ases.

Il est donc prouvé que, dès la plus haute antiquité, et surtout au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, il y a eu un peuple turk établi au nord du Caucase, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Toutefois je ne pense pas que ce soit de nos Turks modernes ou de leurs ancêtres qu'aient parlé, et les auteurs que je viens de citer, et les Sagas du Nord, mais plus probablement des Turkomans, peuplade gothique existant encore au-

jourd'hui dans les contrées qui faisaient partie de l'ancienne *Alania*. Ces Turkomans, ou Turk-menn, sortaient de la Transoxane et de la Perse, et voilà une raison de plus pour que tant de savans philologues, depuis Scaliger et Juste Lipse jusqu'à Celsius, Ihre, Schlégel et Malte-Brun, aient trouvé des rapports si frappans entre l'idiome suéo-gothique et celui des anciens Perses.

D'autres savans ont trouvé des rapports également remarquables entre la langue suédoise et celle des Turks. Strahlenberg, dans sa description du nord-est de l'Europe et de l'Asie, avait déjà indiqué l'analogie qu'il y avait entre le turk et les langues des anciens Germains, des Goths et des Celtes; mais le savant Lagerbring, dans une lettre adressée au célèbre Ihre, et imprimée en 1764, a prouvé par une liste de plus de 240 mots, et par des recherches étymologiques et grammaticales, la grande conformité qui existe entre la langue de la Suède et celle des Turks anciens et modernes.

Quant aux Turks modernes qu'on nomme aussi *O'tsmânlls*, et dont on n'entendit pas parler en Europe avant le treizième siècle, personne n'ignore que c'est une peuplade tatâre

qui occupa quelque temps les contrées situées au nord de la Perse, connues sous le nom de Turkestân et de Kaptchâg. Plus tard, devenus mahométans, ils se mêlèrent avec des bandits grecs, des Albanais, des Sarrasins, des Syriens, des Arabes, des Esclavons, et d'autres gens attroupés d'incertaine origine, dont les descendans peuplent aujourd'hui les états de l'empire ottoman. Les peuples du Nord, par une tradition immémoriale, distinguaient ces Turks O'tsmânlîs, de ceux venus en Suède, par la dénomination de *Hun-Tyrkir*, Hun-Turks; dénomination qui se conserve encore aujourd'hui parmi le menu peuple de la Scandinavie, qui pourtant n'y attache plus d'autre signification que celle de *chien de turk*, parce que le mot *hund* signifie chien dans tous les dialectes gothiques. On sait que le nom de *Turk* est pour les O'tsmânlîs une espèce d'injure.

Ces remarques sur les Turks ne paraîtront pas sans intérêt, puisqu'elles nous conduisent à d'autres qui se lient plus intimement au sujet qui nous occupe. Personne n'ignore que les Turcilinges furent au nombre des peuples qui donnèrent le coup de grâce à la domination impériale des Romains en Italie. Odoacre, qui

des barbares envahisseurs de cette terre classique, osa le premier s'asseoir en souverain au Capitole, était roi de ces Turcilinges avant que de commander aux Hérules. Jordanes en fait un peuple de la Scythie, mais il est extrêmement difficile de dire d'où ils venaient, et s'il y a quelque rapport entr'eux et les *Turcæ* du pays des Alains. La chose n'est pourtant ni impossible, ni improbable. La confusion du nom de Turces avec celui des Alanes pouvait très-bien, dans des temps barbares, produire la dénomination de *Turci-Alani* ou *Turcilani*, Turks-Alains, d'où il n'y avait pas loin à celle de *Turcilingui* ou *Turcilingi*, dénomination qui, d'après l'analogie des langues gothiques, ne signifie ni plus ni moins que *descendans des Turces* ou Turks, comme celle de *Ynglingi* désigna, en Suède, les descendans d'Yngve, fils de Sigge. Ceci doit être plus qu'une simple conjecture; après tout, elle vaudra toujours mieux que de chercher ce peuple éphémère dans la Thuringe ou chez les anciens Tongres. La chronique de Godefroy de Viterbe, écrivain du douzième siècle, assure qu'Odoacre était Russe de Nation, et que ce fut de l'extrémité la plus éloignée de la Pannonie, c'est-à-dire de la Pologne ou de la Valaquie actuelles,

qu'il sortit avec son armée de Turcilinges et de Scyres, ce qui est confirmé par Béatus Rhenanus. Il paraît que les Turcilinges furent dès-lors confondus avec les Hérules, comme cela arrive toujours dans les migrations, lorsque de petites peuplades s'unissent à des nations ou plus nombreuses ou plus célèbres. Mais si nous devons ajouter foi à ce que dit Procope, il devient plus que probable qu'après la dernière défaite des Hérules par les Lombards, sous l'empire d'Anastase, en 494, les restes de l'armée qui se retirèrent dans l'île de Thulé ou la Scandinavie, tandis que d'autres se dispersèrent vers le Sud, savaient qu'ils trouveraient là-haut ou des amis ou des compatriotes. Si les Turcilinges étaient Alains, la chose est certaine, et si ce furent des Hérules qui se sauvèrent en Scandinavie, on peut croire qu'ils se seront rappelés le passage de Sigge avec ses Ases sur leurs terres, au bord de la mer Baltique, un siècle à peine avant la catastrophe qui les dispersa.

Qu'on se rappelle ici ce que j'ai dit ailleurs sur le séjour de Sigge chez les Esthiens, et autres peuples de la Courlande et de la Prusse. On sait à peu près où étaient, dans ces contrées, les demeures des Scyres; les

meilleurs géographes les placent au nord des Venèdes, entre le Niémen et la Düna, sur le bord de la mer. Mais quoique les Hérules dussent également, dès le quatrième siècle, se trouver dans le voisinage des Scyres, puisque c'est là qu'ils figurent comme sujets de Hermanrik, rien de certain ne peut se dire à l'égard de leur véritable patrie. Jordanes les fait venir tour à tour de la Scandinavie et des Palus-Méotides, ce qui prouve au moins qu'il les croyait d'origine gothique; et cette opinion paraît aujourd'hui la plus probable, nonobstant l'avis de M. Pinkerton et d'autres qui voudraient en faire une branche de Slaves. Quelques écrivains prussiens et polonais ont prétendu que les Hérules parlaient la langue lettique, et qu'ils furent les ancêtres des Lithuaniens d'aujourd'hui; mais la seule preuve de leur hypothèse est une oraison dominicale en prétendu lithuanien, que Wolfgang Larius nous a donnée comme hérulique, et dans laquelle il entre beaucoup de mots d'origine teutonique. Enfin, Christophe Hartknock, dans ses savantes dissertations à la fin de l'édition qu'il donna de la chronique du chevalier Pierre de Duisbourg, dit que les Galindes et les Sudins de Ptolémée étaient les Hérules, et

que ces derniers sont les Hirri de Pline; mais Suhm, en danois, et Gralath, en allemand, ont réfuté cette opinion, qui n'avait pour elle que le voisinage des Scyres. Ce qui est moins incertain, c'est que tous les noms propres des anciens Hérules, seuls restes authentiques de leur idiome, paraissent gothiques. On est donc plutôt persuadé par M. Malte-Brun, d'entrevoir dans les Hérules moins une nation qu'une réunion de princes et seigneurs, obligés par un serment à vivre et mourir ensemble les armes à la main. Leur nom, écrit tantôt *Heruli* ou *Eruli*, tantôt *Airuli*, signifiait, selon Saint Isidore de Séville, des seigneurs, et paraît répondre au mot *ïarl* ou *earl*, qui, en effet, a la même signification dans les dialectes scandinaves. Croira-t-on, après cela, que Lazius ait voulu le dériver du mot *Irli*, qu'il donne pour le nom des premiers habitans de l'Irlande?

Mais comment Odoacre, prince des Scyres et des Turcilinges, put-il devenir le chef des Hérules qui, selon tous les historiens du temps, étaient peu nombreux, mais qui étaient pour la plupart du sang royal? de ces Hérules qui, dans leurs premières incursions, embrassèrent tout l'empire romain? Car, établis depuis les

bords du Dniepr jusqu'en Hollande, ils avaient d'un côté assailli la Gaule conjointement avec les Caviones, et passé le détroit de Gibraltar pour aller ravager les côtes de l'Italie, tandis que de l'autre ils sortaient du Borysthène pour prendre Bysance, et porter le fer et la flamme sur les rivages de la Grèce. Quelques auteurs, copiés par ceux de nos dictionnaires historiques, ont prétendu que la naissance d'Odoacre était si obscure, qu'on ne savait quel pays lui avait donné le jour. Certainement il serait difficile de déterminer le lieu de sa naissance; mais comment des hommes qui osent manier le burin de l'histoire, peuvent-ils ignorer que ce prince fut le fils de cet Edécon, chef des Scyres, l'ami et le frère d'armes du grand Attila, qui avait déjà réuni sous ses ordres les Scyres, les Turcilingues, les Hérules et les Alanes, et les Rugiens? On sait que Balamir et ses successeurs, appelant à leur aide toutes les nations de la Sarmatie et de l'Allemagne, les forcèrent à faire cause commune avec eux, en punissant les peuples qui ne venaient point fondre à leur suite sur la monarchie romaine. Uptar, oncle d'Attila, perdit la vie dans une expédition pareille contre les Bourguignons, qui ne s'étaient point levés à l'appel de Mund-

zouk. Ce fut alors que les peuplades commandées par Edécon, et parmi lesquelles les Turcilinges ne peuvent être que les descendans des Turks et des Alains, laissés par Sigge Fridulfson parmi les Scyres, les Gothons et les Rugiens, quittèrent les bords de la mer Baltique, pour venir à leur tour tomber sur la Grèce et l'Italie.

La domination des Huns, semblable à un météore qui, après avoir traversé la moitié du globe, s'éclipse en un instant pour ne reparaître jamais, fut anéantie en 453 par les Gépides; les Vandales pillèrent deux ans après la ville de Rome, dont l'empire était à la veille de sa ruine finale. Edécon lui-même, qui pendant douze ans, depuis la mort d'Attila, avait lutté contre la puissance des Ostrogoths, fut défait, tué sur le champ de bataille, et sa ligue dispersée. Odoacre et Onulf, ses fils, se réfugièrent à Bysance, où le premier, en faveur de sa taille avantageuse et de son grand courage, obtint un commandement dans les gardes impériales. Tous les historiens du temps conviennent que ce fut un prince plein de magnanimité et de douceur, qui sut modestement user de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. Lorsque les guerriers dis-

persés, qui avaient obéi à Edécon et aidé le patricien Oreste à se saisir de l'empire d'Occident, révoltés de l'ingratitude de ce dernier, cherchèrent un nouveau chef pour les conduire, leur choix dut naturellement tomber sur Odoacre; et comme les Turcilinges, les Scyres et les Hérules avaient habité le même pays dans le nord de l'Europe, et étaient conséquemment déjà frères d'armes, ils se liguèrent encore pour s'emparer, en 476, des terres qu'on refusait de leur donner en Italie.

Mais les Ostrogoths qui avaient défait Edécon, ne tardèrent pas à faire éprouver le même sort à son fils. Le grand Théodorik, fils naturel du vaillant Théodemir, chef des Ostrogoths et autre ami intime d'Attila, anéantit en Italie le royaume des Hérules, qui n'avait duré que dix-sept ans; celui qu'ils avaient fondé dans la Pannonie, s'écroula un an après sous les coups des Lombards. Procope nous apprend, comme je l'ai déjà remarqué, qu'une partie des Hérules se réfugia alors dans la Scandinavie, et que les autres, retirés sur les terres des Gépides et des Romains, dont ils se firent tributaires, ayant, sous l'empire de Justinien, tué leur prince, envoyèrent les plus considérables d'entr'eux dans le Nord,

pour voir s'ils y trouveraient quelqu'un qui fût de la famille royale. Ces envoyés y trouvèrent en effet plusieurs princes, dont ils amenèrent deux frères nommés Datis et Aordus, avec deux cents jeunes hommes d'une naissance distinguée.

Qu'on me permette ici une réflexion, qui ne sera pas tout à fait hypothétique. Cette ambassade des Hérules, effectuée précisément vers le temps où vivait Jordanes, n'aurait-elle pas été la véritable source des bévues de ce compilateur? Les envoyés, à leur retour, auront dit qu'ils avaient trouvé dans la Scandinavie non-seulement des compatriotes, mais encore une nation gothique maîtresse du pays depuis long-temps; et l'ex-notaire alain, qui s'appelle lui-même un ignorant (*agrammatus*), n'ayant lu ni Pline, ni Ptolémée, ni Ammien Marcellin, saisit avec empressement cet indice pour en faire la base de sa fameuse histoire.

Cette digression sur les Hérules et les Turcilingues, qui fournit de nouvelles preuves de l'émigration de Sigge Fridulfson et de l'époque où elle fut exécutée, ne nous a point éloignés des Turks qui l'accompagnaient, et qui certainement avaient laissé des frères et des compatriotes dans les provinces du Cau-

case. Les traditions du Nord nous apprennent qu'Yngve, l'un des fils de Sigge, dont on fait descendre les Ynglingiens en Suède, eut le surnom de *Tyrkia-Kongr*, roi des Turks, parce qu'on crut qu'il demeura dans le *Tyrkia-lund* ou terre des Turks, après le départ de son père pour le Nord. Il est probable qu'il est resté ou comme chef, ou comme juge, ou enfin comme pontife avec ceux de ses compatriotes qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, se réfugièrent, après la première victoire des Huns sous Balamir, sur les sommets du Caucase, où ils continuèrent à former cette peuplade d'Alains qui, du temps de Josaphat Barbaro, vers le milieu du quinzième siècle, occupait encore l'une des trois grandes divisions du pays entre le Pont-Euxin, la mer de Bakou et les Portes caucasiennes, s'étendant depuis Az-hof jusqu'aux confins de la Mingrélie. Aussi les bons historiens suédois ne comptent-ils pas Ingve dans la série de leurs rois; ce fut son fils Niordr qui reçut le sceptre de la Suède après la mort, peut-être même du vivant de son aïeul Sigge.

Il est important de répéter ici que Josaphat Barbaro, dont je viens de citer le voyage à la Tana ou ville d'Az-hof, assure en termes

positifs, que de son temps les Alains établis dans ces contrées s'appelaient *As* dans leur propre langue. *La Alania*, dit-il, *è derivata da popoli detti Alani, li quali nella loro lingua si chiamano As.* Il ajoute ailleurs, qu'ayant eu avec lui un domestique allemand, il le vit souvent parler dans sa langue avec ces peuples, qui l'entendaient, dit-il, *assai ragionevolmente, cosi come si intenderìa un furlano con un fiorentino*, ou à peu près comme s'entendrait, en France, un Auvergnat avec un Parisien. On ne peut, en passant, que déplorer l'ignorance des traducteurs du voyage de Barbaro, copiés naguères par M. le professeur Beckmann de Gottingue, qui ont rendu ici le mot *furlano* par habitant de Forli, lorsque l'homme le moins versé dans la géographie et la langue italienne sait qu'il signifie un habitant du Frioul, ce qui fait une grande différence. Les citoyens de Forli se nomment et se sont toujours nommés *Forlivesi*.

Cette dénomination de *As*, que les Alains se donnaient à eux-mêmes, n'est-elle pas une preuve positive que les Ases ou compagnons de Sigge étaient Alains? Et l'affinité de la langue avec celle de l'Allemagne, conservée encore après un laps de dix siècles et demi, ajoutée

ajoutée à la masse des probabilités et à tant de témoignages historiques que j'ai présentés, n'est-elle pas faite pour porter la conviction en faveur de ma thèse ?

Oui, j'ai le courage de le dire. Si des probabilités historiques aussi lumineuses peuvent être de quelque poids pour ceux qui me liront, je me flatte d'avoir assez dit pour démontrer, par le témoignage des écrivains de tous les âges, que le pays d'où sortit Sigge Fridulfson avec ses Ases, a dû être situé dans la région occupée par les Alains, lorsque ces derniers furent vaincus et dispersés par les Huns de Balamir. Là, sans aucun doute, était située la ville d'As-gârd, probablement la même que nous nommons aujourd'hui Azof (*As-hof*, Cour des Ases), à l'embouchure du Tanaïs; là se rendit Gylfe, dernier roi de Suède de la dynastie des Jotes, après avoir renoncé à sa couronne en faveur de Sigge; là se dirigèrent les pélerinages et les expéditions chevaleresques de plusieurs princes et héros scandinaves dans les siècles suivans; par là, et par la Rox-Alanie, ou la Russie moderne appelée Grikialand ou Grèce dans les Sagas, se faisait ce commerce suivi entre les rives de la mer Baltique et les contrées méridionales et centrales

de l'Asie, qui porta dans le Nord, et surtout dans l'île de Gottland, cette grande quantité de monnaies arabes et persannes que de tout temps on y a trouvées; dans ce pays-là enfin, les Scandinaves croyaient aller, après leur mort, prendre place avec Odin et les autres dieux à ce festin éternel où seraient reçus avec de grands honneurs tous ceux qui, après s'être exposés intrépidement dans les combats, seraient morts les armes à la main.

Je ne balance donc plus à énoncer mon opinion toute entière: *Je crois fermement que Sigge Fridulfson était Alain.* Quant à ses titres honorifiques et au rang qu'il tenait dans sa patrie, je n'ai aucune difficulté d'admettre, avec le professeur Mallet et d'autres historiens, qu'il ne fut pas le chef de sa nation, mais seulement le grand sacrificateur ou pontife d'Odin, dieu de la guerre, première divinité des Alains, révérée de toutes les nations gothiques du moyen âge avant qu'elles connussent la religion chrétienne; et qu'en cette qualité il était aidé d'un certain nombre d'autres pontifes ou prêtres appelés *drottar* ou druides, qui rendaient aussi la justice. Soit que ces druides fussent ses propres fils, soit qu'ils n'aient été que de simples prêtres de la grande

divinité des Alains, on sait que c'était l'usage, en ce temps-là, de tous les personnages marquans de ces nations de se dire issus de leurs dieux, et surtout du dieu de la guerre; assertion d'autant plus facile à faire goûter et tenir pour indubitable dans les pays du Nord, où le peuple indigène était plongé dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance, que ces druides apportaient avec eux des arts inconnus, de grandes richesses, une magnificence extraordinaire pour le pays, de la ruse, des superstitions, et sans doute aussi des talens peu communs, dans un temps où l'on donnait le nom de prodige à tout ce dont on était étonné.

Je finirai ces inductions tirées des témoignages de l'histoire, en remarquant que les trois notices géographiques attribuées à Ethicus, composées au commencement du cinquième siècle, placent toutes les Alains parmi les peuplades du nord de l'Allemagne, c'est-à-dire entre les Longobards, les Francs et les Suèves. La notice attribuée à Jules Honorius les place entre les Francs et les Ampsivariens, peuples de la Germanie inférieure, sur les confins de l'actuelle Hollande. Tout cela prouve encore qu'il y avait alors dans le nord de

l'Allemagne une colonie d'Alains, et tout nous porte à croire qu'elle avait fait partie de celle qui passa dans la Scandinavie avec Sigge.

Il me reste à faire voir que les fragmens épargnés par le temps dans l'histoire morale des Alains, sont tout à fait conformes à ce que nous savons de celle des anciens Scandinaves ou des compagnons de Sigge. Je ne me dissimule pas qu'on pourra m'objecter, que ce qui est dit des mœurs des Alains peut se dire également de celles des autres nations gothiques. Mais outre que des preuves tirées jusqu'ici des témoignages des auteurs contemporains ou peu éloignés de l'époque dont il s'agit, et des probabilités presque historiques que j'ai entassées, il doit résulter que Sigge n'a pu être ni Ostrogoth ni Visigoth; ces peuplades de la Gothie pontique avaient déjà eu trop de commerce et de liaisons avec les peuples efféminés du Midi, pour qu'une de leurs colonies eût pu porter dans la Suède des mœurs aussi peu dégénérées de celles de leurs ancêtres que celles des Scandinaves des premiers siècles du moyen âge. En effet, ce que les Sagas et l'histoire nous apprennent des mœurs du Nord dans les siècles qui suivirent l'arrivée de Sigge Fridulfson,

diffère très-peu de ce que nous savons des mœurs de la nation alane. C'est encore Ammien Marcellin qui va être ici mon garant et mon guide. « Les Alains, dit-il dans le trente-
» unième livre de son excellente histoire,
» n'ont point de maisons, ni ne labourent,
» mais ils vivent sur des chariots et se nour-
» rissent de lait et de viande. Lorsqu'ils ont
» consommé le fourrage, ils rechargent leur
» bagage sur leurs chariots comme une ville
» ambulante. C'est là qu'ils habitent avec leurs
» femmes; leurs enfans naissent et sont élevés
» sur ces voitures, où ils ont une perpétuelle
» demeure, et en quelque endroit qu'ils
» aillent, ils croient être toujours chez eux:
» *Quocumque ierint, illic genuinum existi-*
» *mant esse larem.* Ils chassent devant eux le
» gros et le menu bétail; mais ils ont un soin
» particulier des chevaux. Les personnes à qui
» leur âge ou leur sexe interdit les exercices
» qui fatiguent, sont autour des chariots et
» ont des occupations faciles. Les jeunes gens
» accoutumés dès l'enfance à monter à cheval,
» dédaignent d'aller à pied, et tous sont des
» soldats bien exercés dans la discipline mili-
» taire. Presque tous les Alains sont grands et
» beaux; ils ont les cheveux passablement

» blonds, et leurs yeux ont quelque chose de » fier : *Oculorum temperatâ torvitate terribiles*. Ils sont fort agiles à cause de la légé» reté de leurs armes. Ils ressemblent en tout » aux Huns, excepté qu'ils sont moins sau» vages : *Victu mitiores et cultu*. Tout en » pillant et en chassant, ils font des courses » jusqu'aux Palus-Méotides, au Bosphore » Cimmérien, jusque dans l'une et l'autre » Arménie, et dans la Médie. Les dangers de » la guerre ont pour eux les mêmes charmes » que le loisir en a pour les hommes d'un na» turel paisible : *Utque hominibus quietis et* » *placidis otium est voluptabile, ita illos pe-* » *ricula juvant et bella*. Mourir dans une ba» taille est regardé chez eux comme un bon» heur : *Judicatur ibi beatus qui in prælio* » *profuderit animam*. Ceux d'entr'eux qui » meurent de vieillesse et de mort naturelle, » passent pour des lâches et pour des gens » qui dégénèrent de la bravoure de la nation, » et il n'y a point d'injures atroces qu'on n'en » dise : *Senescentes enim et fortuitis mortibus* » *mundo digressos, ut degeneres et ignavos,* » *conviciis atrocibus insectantur*. Ils rendent » un hommage particulier au dieu de la guerre, » patron du pays qu'ils parcourent. Leurs

» femmes ont le don de présager l'avenir; tous
» ne savent ce que c'est qu'esclavage, étant tous
» nés de race guerrière et courageuse. Ils
» choisissent des juges qui se sont signalés à
» la guerre. »

On me pardonnera cette longue citation; je ne puis la croire inutile. Les Alains étaient bien certainement un peuple nomade, ce qui a même dû donner de plus grandes facilités à l'émigration de Sigge. Arrivés dans des contrées où l'on connaissait l'agriculture, parce que la chasse, la pêche et la vie pastorale n'y suffisaient point à faire subsister les hommes, mais où l'on n'était pas exposé aux incursions des hordes féroces de l'Asie, ils durent naturellement préférer une vie paisible et tranquille dans des demeures fixes, à une vie errante et vagabonde. En Suède, l'agriculture était en activité depuis long-temps, et Sigge n'eut garde de décourager un art aussi utile; il confirma, au contraire, les deux grandes fêtes annuelles dont l'agriculture était l'objet, en y ajoutant une troisième en l'honneur du dieu de la guerre. Tous les autres traits du tableau d'Ammien Marcellin s'accordent d'une manière frappante, avec ce que nous savons des mœurs des compagnons asiates

de Sigge. Les ouvrages que j'ai cités plus haut d'Arrien et de Lucien, surtout le Toxaris de ce dernier, contiennent, sur les mœurs des Alains du deuxième siècle, des détails dont la similitude n'est pas moins frappante.

Ajoutons à cette similitude des mœurs, une remarque dont l'application sera ici d'une grande importance. Personne n'ignore qu'à l'époque de l'irruption des Huns, les Goths établis au nord-ouest et à l'ouest du Pont-Euxin étaient déjà tous convertis au christianisme, tandis que les Alains étaient toujours idolâtres. Il paraît donc peu probable que les Ases aient pu être ou Ostrogoths ou Visigoths; au contraire, le désir de se soustraire non-seulement aux coups des Huns et d'autres barbares, mais encore au danger de voir sa religion anéantie par celle des Romains, a pu être une impulsion de plus pour que Sigge, pontife et grand sacrificateur des Alains, cherchât à se retirer dans la Scandinavie, où il était sûr que ni les chrétiens, ni les barbares ne viendraient pour lors troubler son repos et les pratiques du culte de ses pères.

Ces aperçus, réunis à ceux que j'ai développés dans les autres parties de cet Opuscule, doivent donner à l'histoire générale du Nord une face tout à fait nouvelle, mais lumineuse et raisonnable, en ce qu'elle se trouvera ainsi au niveau de celles des autres peuples de l'Europe. Aucune intention de controverse n'a présidé à la rédaction de mes remarques; elles ont pour seul principe le désir de connaître la vérité, que j'ai cherchée de bonne foi, et que j'ose me flatter d'avoir trouvée. Les savans antiquaires scandinaves et allemands, qui, depuis quelque temps, ont ouvert pour ces études des sources et des routes nouvelles, mériteront des éloges, si marchant sur les traces des Ihre, des Suhm, des Thunmann, des Porthan, des Fant, des Münter, des Hüllmann, des frères Grimm et, je ne crains pas d'ajouter des Pinkerton, lorsqu'il n'écrit pas des libelles, et surtout si, en se défiant également de l'érudition des Schlozer, du pyrrhonisme des Adelung et de l'effronterie des Rühs, ils veulent bien employer leurs loisirs à faire briller l'inaltérable flambeau de la vérité sur cette partie essentielle et très-importante

des annales du Nord. Pour moi mon intention est remplie, si mes recherches et les conséquences que j'ai cru pouvoir en tirer peuvent leur paraître dignes d'être suivies.

FIN.

TABLE

DES CITATIONS ET DES NOMS PROPRES

Qui indiquent les Matières contenues dans la SCANDINAVIE VENGÉE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

commandeur des ordres de S. M.; en 1817, membre de l'académie royale des sciences; en 1818, l'un des seigneurs du royaume de Suède, et en 1819, comte de son propre chef, indépendamment de la baronnie de M.r son père. Le puîné, M. le baron NICOLAS JOACHIM, est chambellan de S. M., héraut d'armes de l'ordre de l'étoile polaire, et premier secrétaire de cabinet pour la correspondance étrangère. Le cadet, M. le baron CHARLES, secrétaire de S. M. dans son consulat de Tunis, s'est fait un nom très-célèbre dans les sciences physiques, surtout pour ses intéressantes découvertes au sujet de la peste. Un quatrième frère, JEAN ERIC, major aux corps des grenadiers de la garde royale, et chevalier de l'ordre de l'épée, mourut à Paris en mai 1819.

WEXIONIUS (Michel), annobli sous le nom de *Gyldenstolpe*, publiciste et littérateur suédois du dix-septième siècle. Sa *Descriptio Sueciæ* et *Gothicæ*. Abo, 1650, in-8. Citée 114.

WILDE (Jacques), premier historien critique et systématique de la Suède, quoique encore un peu entiché des anciennes hypothèses. Son *Historia pragmatica*. Stockholm, 1731, in-4. Indiquée 70. Ses *Corrections à l'histoire de Puffendorf* (en suédois). Stockholm, 1738 et 1743, 2 vol. in-4. ou plutôt deux parties d'un volume, lui firent très-peu d'honneur.

WISBY, très-ancienne ville suédoise, chef-lieu de l'île de Gottland; c'était dans le moyen âge l'une des principales villes de la Ligue anséatique. Sa population, qui passait alors 30,000 ames, n'arrive pas aujourd'hui à 4000. C'est de Wisby que sortirent les premières cartes hydrographiques que l'on connaisse, et le premier code maritime après les lois rhodiennes et le fameux consulat de la mer. Les lois de Wisby sont du douzième siècle. C'est un fait constant que ces lois parlent déjà du contrat d'assurance maritime, dont on a voulu faire une invention du quinzième siècle. Du temps du paganisme, cette ville s'appelait *Wy* ou *Wie*, lieu saint, à cause d'un temple fameux qu'on y voyait, au sud, à quelque distance de la ville actuelle, 59, 132.

WITHLAND ou *Witland*, ancien nom donné à la presqu'île de Jutland, 113.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 21, ligne 3, *vithi* : lisez *viti*.
Page 28, lignes 8 et 18, LOUIS-AUGUSTE SCHLOZER : *lisez* AUGUSTE-LOUIS SCHLOZER.
Page 34, ligne 23, les Hapons : *lisez* les Lapons.
——— ligne 24, sinnoise : *lisez* finnoise.
Page 35, ligne 25, Warnefridi : *lisez* Warnefride.
Page 39, ligne 5, Olof Frætelja : *lisez* Olof Trætelia.
Page 41, ligne 16, innombrables : *lisez* innombrable.
Page 55, ligne 17, *Almoni* : lisez *Atmoni*.
Page 57, ligne pénultième, *Scythéa* : lisez *Scythia*.
Page 61, ligne 1, *da quelli* : lisez *di quello*.
Page 67, ligne 20, Warnefridi, *lisez* Warnefride.
Page 70, ligne 13, Hvilfeld, *lisez* Hvitfeld.
——— ligne ult., Engelstoft Finn Magnussen : *lisez* Engelstoft Finn-Magnussen.
Page 85, ligne 12, Greuthanges : *lisez* Greuthunges.
Page 91, ligne 20, Artélius : *lisez* Ortélius.
Page 99, ligne 13, Dniesthr : *lisez* Dniestr.
Page 104, ligne ult., ait eut : *lisez* eut.
Page 113, ligne 10, Wisland o Withland : *lisez* Wisland ou Withland.
Page 116, ligne 12, neuf ans : *lisez* onze ans.
Page 119, ligne 13, *landzgærlu* : lisez *landzgæzlu*.
Page 120, ligne 23, *spddon* : lisez *spddom*.
——— ligne pénultième, *heimsinns* : lisez *heimsins*.
Page 122, ligne 15, *altri* : lisez *allri*.
Page 123, ligne 7, Heim : *lisez* Heims.
——— ligne 8, cronique : *lisez* chronique.
Page 126, ligne 21, trois ans : *lisez* cinq ans.
Page 129, ligne 22, dans la belle : *lisez* dans sa belle.
Page 134, ligne 14, *Nomes* : lisez *Nornes*.
Page 139, ligne 25, Rulph Higden : *lisez* Ralph Higden.
Page 140, ligne pénultième, *vikr* : lisez *rikr*.
Page 141, ligne 17, *tynir* : lisez *synir*.
Page 149, ligne 17, un : *lisez* une.
——— ligne 21, *Fandinn Noregur* : lisez *Fundinn Noregur*.
Page 166, ligne 24, *barbari* : lisez *Barbari*.
Page 169, ligne 6, huitième : *lisez* neuvième.
Page 177, ligne 3, Tyrhir : *lisez* Tyrkir.
——— ligne 9, Sturlangs Saga Starfsama : *lisez* Sturlangs Saga Starfsamar.
Page 178, ligne 6, Bakram Gour : *lisez* Bahram-Gour.
Page 185, ligne 20, Larius : *lisez* Lazius.
Pagc 191, ligne 6, *Tyrkialund* : lisez *Tyrkialand*.
——— ligne 21, Ingve : *lisez* Yngve.

